

**Des bombes n'y peuvent rien
Nada pueden bombas**

(Récit de vie et récit historique)

Hoy, es el dia 2 de mayo 1998... Aujourd'hui, nous sommes le 2 mai 1998... et, à vous mes petits-enfants, y voy a empezar a explicarle lo que ha sido me vida... Je vais commencer à vous expliquer ce qu'a été ma vie.

Voilà que je parle en espagnol ! Je vais parler en français !

Je vais vous raconter ce qu'a été ma vie... ¹

¹ A l'attention du lecteur: Le récit de vie de Luisa M. tel qu'il est présenté est la transcription écrite et adaptée d'un récit oral, d'où le sentiment parfois que la narratrice « dit » plus qu'elle n' « écrit ». Adressé à ses petits-enfants, il est en fait destiné à tous. Le récit oral d'origine enregistré sur cassettes audio comportait des passages ou des mots prononcés en langue espagnole. Quelques-uns d'entre eux ont été conservés dans la transcription. Lorsque tel est le cas, la traduction en langue française suit immédiatement.

Première Partie

**Alla.
En España.**

(Là-bas. En Espagne.)

Enfances

Je m'appelle Luisa. Je suis née à Madrid le 30 août 1917 dans le quartier de Lavapiés. Au numéro 1 de la rue Mallorca. Mon père s'appelait Luis et ma mère Luisa. Comme moi. Mon père était républicain. Il était contre le roi et contre toute forme de dictature. Ce qui fait qu'il a toujours été très puni et qu'on l'a déplacé plusieurs fois pour raisons politiques. Une fois à Séville où est née ma sœur. Et une autre fois à Isla Christina où est morte ma mère. Mon père avait fait beaucoup d'études dans sa jeunesse. Il travaillait à La Poste où il était rentré très jeune et très diplômé. Chez moi à Toulouse, j'ai tous ses diplômes ! Je crois qu'il en avait même un de mathématiques ! Et je sais qu'il avait même été jusqu'à se rendre en Italie pour étudier ! A cette époque le téléphone existait déjà mais on en trouvait encore très peu. On se servait surtout du télégraphe et d'appareils comme le Morse, le Hugues ou le Baudot. Ces appareils mon père les connaissait tous ! C'était un pionnier des Télécommunications ! Le problème pour mon père c'est qu'on l'empêchait de rentrer à La Cibeles à cause de ses idées républicaines. Au Ministère des Communications. Et qu'on l'empêchait d'avoir le poste qu'il méritait ! Pourtant il n'était pas communiste ni socialiste. Il était simplement républicain.

En 1917 je sais que mon père a participé à une grève très importante et que c'est à ce moment-là qu'il s'est fait connaître. J'ai entendu parler de ça mais c'est si vieux que je ne peux pas trop vous en dire. Tout le monde était en grève, lui voulait faire la grève aussi mais des gens sont venus pour essayer de l'obliger à travailler. Il a refusé en inventant n'importe quoi, en disant qu'il ne savait pas se servir des appareils, des Hugues, des Baudot, des Morse... Bref ! Finalement il a fait grève mais on s'est vite rendu compte qu'il avait menti et qu'il savait très bien comment tout ça marchait. Du coup il a été mis en prison.

Après, un peu plus tard mon père a été déporté de Séville à Isla Christina. A Isla Christina c'est là où ma mère est morte en 1922 en nous laissant quatre frères et sœurs. Quand est arrivée la mort de ma mère mon frère aîné Ricardo avait cinq ans, moi j'avais quatre ans et demi, ma soeur Pépita avait trois ans et mon autre frère Carlos ne marchait encore même pas ! D'après ce que m'a dit mon père, beaucoup de gens sont morts cette année-là d'une épidémie de grippe espagnole qui était très contagieuse. Quand elle l'a attrapée maman était enceinte de 8 mois. Elle est tombée malade et il paraît que ça a été très triste parce que mon père était obligé de continuer à travailler et que pendant ce temps personne dans le village ne venait voir ma mère. Tout le monde avait peur d'être contaminé. Il y avait tout de même une femme du village qui passait à la maison voir ma mère ! Elle était tellement gentille avec elle ! Elle venait la voir tous les jours ! Elle la soignait et en même temps elle s'occupait aussi de nous ! C'était la seule qui n'avait pas peur ! Elle n'avait pas peur parce qu'elle était amoureuse de mi tio Carlo - mon oncle Carlo - le frère de ma mère. Elle venait voir ma mère mais en même temps elle en profitait pour voir mon oncle. Maman est enterrée là-bas, à Isla Christina, et je sais que quand elle est morte le maire du village a fait don à la famille d'une sépulture à perpétuité.

(...)

Si je vous raconte tout ça c'est pour vous dire que pour nous tous, au commencement, la vie n'a pas été très très gaie. Ma mère est morte à trente et un ans et comme tous les deux avaient le même âge, mon père avait trente et un ans lui aussi quand il est devenu veuf.

A la mort de ma mère bien sûr mon père ne pouvait plus nous garder tous les quatre. Les quatre enfants. Alors il est rentré à Madrid et il a demandé à ma grand-mère de s'occuper de nous. Ma grand-mère avait eu dix enfants dont quatre étaient encore célibataires et elle ne pouvait pas faire autre chose que d'accepter. Son fils se trouvait dans cette situation, elle nous a pris tous les quatre mais ça n'a été facile pour personne ! Rendez-vous compte ! Ses cinq enfants et nous quatre en plus !

En 1922, papa a été nommé chef du bureau de poste d'un petit village de Galice. Là-bas, tout seul pendant quatre ans, je sais qu'il a été très malade et très malheureux. Quand il venait à Madrid pour nous voir, sa mère lui disait toujours :

« Il faut que tu essaies de faire quelque chose ! Tu ne peux pas rester éternellement dans cette situation ! Tu ne peux pas rester avec quatre enfants sans te marier ! »

Alors il a cherché... On lui a présenté des femmes et, finalement, au bout de quatre ans il a rencontré une fille qui s'appelait Margarita et qui allait devenir pour nous « la Tia Margarita » - « la Tante Margarita ». Quand mon père l'a connue la Tia Margarita était pauvre. Elle travaillait dans un bar avec sa mère. Elle était serveuse. Je l'ai su bien plus tard parce que mon père ne nous l'a jamais dit directement. A cette époque là, les hommes aimaient les femmes un peu... avec de la poitrine ! Et la Tia Margarita, elle en avait beaucoup de la poitrine ! Mon père en est tombé amoureux. La Tia Margarita savait qu'on était quatre, que ça ne serait pas facile, et elle a quand même accepté cette situation. Et c'est comme ça que cette dame est devenue ma belle-mère et qu'on est tous partis en Galice.

Nous les enfants, au début, la Tia Margarita on l'appelait juste « Margarita ». Comme ça. Et quand ma tante la Tia Concha est venue nous voir en Galice, elle a trouvé un peu drôle qu'on l'appelle juste « Margarita » sans rien d'autre. Elle nous a dit :

« Il vaudrait quand même mieux que vous l'appeliez Tia ».

Alors on a écouté ce que nous a dit la Tia Concha. Et à partir de ce moment on a tous appelé Margarita « Tia Margarita ».

A cette époque mon père ne pouvait absolument pas rester à Madrid. A ce moment-là il n'y avait pas de travail pour lui dans la capitale. Il y a eu la dictature de Primo de Rivera et tout le temps qu'a duré la dictature il n'était pas admis à la Poste. Il était contre le régime, il l'avait toujours combattu et il était connu de tous comme étant républicain. Mon père m'a raconté une histoire qui s'est passée du temps où il travaillait à la Poste de Madrid. Un jour Primo de Rivera est venu faire une visite. Il inspectait le personnel dans la cour et une cruche est tombée des étages. Elle venait de la salle où se trouvait mon père. On a voulu savoir qui était le coupable. Personne n'a parlé. Et comme mon père était le responsable du service, c'est lui qui a été puni et sanctionné.

(...)

Moi je suis née à Madrid mais votre grand-père Antonio, lui, il était originaire d'un petit village d'Andalousie du nom de Carcabuey. Ses parents étaient de là-bas, ils avaient toujours vécu là-bas et ses grands-parents aussi. Les parents d'Antonio, Manuel et Amparo, avaient toujours vécu à Carcabuey. C'est là-bas qu'ils s'étaient connus et qu'ils s'étaient mariés. Sa mère avait dix ans de moins que son père, mais elle était très amoureuse de lui. C'étaient tous des gens très pauvres qui travaillaient comme ouvriers dans les champs pour des salaires de misère. Je sais que la mère de votre arrière-grand-père était si pauvre qu'elle avait même été parfois obligée de demander l'aumône !

Quand il était enfant, votre grand-père Antonio était polisson. Pas vraiment méchant, mais polisson ! Il n'avait pas beaucoup à manger, le pauvre ! Parfois il mangeait juste un rollo - un pain avec un trou au milieu - de l'huile et du sel. Il mangeait ça. C'était très bon mais il n'y avait rien d'autre. Ses parents ont beaucoup souffert de ce qu'il a fait. Un jour votre grand-père Antonio m'a raconté une histoire qui s'était passée à Carcabuey du temps où ils y vivaient encore. C'était au moment de la Semaine Sainte alors que l'abuela - la grand-mère - venait juste d'accoucher de son quatrième enfant, Pepita. Comme elle avait beaucoup de lait une « bourgeoise », qui venait elle aussi juste d'accoucher mais qui n'avait pas de lait, est passée la voir pour que la grand-mère donne aussi le sein à son bébé à elle. La grand-mère ne mangeait pas beaucoup alors elle a accepté en échange d'un peu de sous. Elle donnait donc la tétée à sa propre fille ainsi qu'à la fille de cette dame. Un autre jour, à Pâques, pour la Semana Santa - la Semaine Sainte -, cette même dame a proposée à votre grand-père Antonio de venir voir la procession de chez elle avec Patro et Amparito. Elle avait un balcon sur la rue et de son balcon c'était très beau. Ils y sont allés. Avant le début du défilé la dame a sorti de son buffet un plat avec des petits gâteaux. Elle en a donné un à chacun et elle les a rangés. Mais votre grand-père, lui, il avait remarqué où les gâteaux étaient ! Pendant que tout le monde était au balcon il est rentré, il a ouvert le buffet et il s'est gavé de gâteaux ! Sur le coup personne ne s'en est rendu compte mais le lendemain cette dame s'en est aperçue et l'a dit à l'abuela. On lui a demandé si c'était lui qui avait fait ça, il a avoué et votre grand-père a reçu une bonne déculottée !

Antonio quand il était petit on ne peut pas dire qu'il était méchant parce que c'était un enfant et qu'un enfant ne peut pas être méchant. Mais il avait besoin de faire des bêtises ! Et à cette époque c'était très mal vu ! Quand ils travaillaient dans les champs, il n'y avait pas de machines comme aujourd'hui. Ils ramassaient les pommes de terre, les olives... Pour les pommes de terre, chacun prenait un rang en enlevant l'herbe à la main. Lui, votre grand-père, il était toujours le dernier. Son père lui en voulait parce que les contremaîtres s'en rendaient compte et lui disaient à lui :

« Ton fils ne va pas assez vite ! Il est toujours le dernier ! »

Alors le grand-père prenait son fils à part :

« Tu es toujours le dernier ! Tu es comme los cojones de los perros !!! – tu es ce qu'on voit tout de suite du chien quand on est dans son dos ! »

A l'époque, en Andalousie il y avait des terratenientes - de grands propriétaires terriens - qui habitaient des cortijos - d'immenses fermes - et qui faisaient travailler tous les gens de la région pour trois fois rien. Antonio et l'abuelo m'ont raconté comment ça se passait là-bas. Et quelle était leur vie. Ils étaient vraiment très très pauvres ! Ils se mettaient au service de ces « senoritos » qui les employaient dans leurs fermes ou dans leurs champs et ils travaillaient du lever au coucher du soleil pour une peseta par jour. Pas plus. Et encore, ça n'était pas régulier ! Ils n'avaient pas de quoi travailler tout le temps !

L'abuelo - le grand-père - avait eu de la chance. Il avait trouvé une place dans une propriété dirigée par une femme que tout le monde appelait « La Niña Ramona » - « La Petite Ramona ». Avec ces gens-là, il était très droit ! Très honnête ! Il s'occupait des chevaux, il nettoyait les écuries, mais au moment des récoltes, il faisait comme tous les autres de son village : il se levait à l'aube, il prenait votre grand-père qui était encore tout jeune et tous les deux allaient sur la place centrale. Là on les rassemblait, on les mettait en rang et des contremaîtres passaient pour les inspecter les uns après les autres. Pour voir s'ils étaient costauds. Ceux qui étaient chétifs on les renvoyait chez eux et les autres on les prenait et ils partaient travailler ! C'était vraiment la misère ! Quand ils s'arrêtaient au moment de la pause, ils mangeaient juste un bout de pain avec un oignon ou un concombre et rien d'autre ! Tout ça, c'est l'abuelo et votre grand-père qui me l'ont raconté...

Vers l'âge de dix ou douze ans, votre grand-père Antonio a eu la chance de pouvoir échapper au travail de la terre parce que son père l'a placé chez un cordonnier pour qu'il apprenne un métier. Zapatero – cordonnier - en Espagne c'était la dernière des choses ! Mais l'abuelo se disait que là, au moins, après que son patron lui aurait montré gratuitement comment faire, peut-être que votre grand-père pourrait être embauché pour pouvoir rapporter un peu d'argent à la maison. Antonio a commencé. Il a appris. A cette époque, ils faisaient tout à la main. Au bout d'un moment, comme ils étaient cinq à la maison, son père est allé trouver le patron parce qu'il voulait que son fils travaille pour de bon avec un petit salaire. Mais le cordonnier a refusé. Votre grand-père n'aimait pas ce métier. Ce qu'il faisait il le faisait bien, il était très consciencieux, mais il était beaucoup trop lent :

« Ton fils ne va pas assez vite. Il n'a aucun rendement ! »

Finalement, l'abuelo a trouvé une place de gardien de prison et Antonio est entré je sais pas comment comme repartidor - comme porteur de télégrammes - au bureau de poste de Lucena de Cordoba, un village proche de Carcabuey. Là, votre grand-père a encore a fait parler de lui. Un jour il a pris vingt-cinq pesetas dans la caisse et il est parti avec ! C'était à peu près l'équivalent de vingt-cinq jours de salaire ! Quand son père l'a appris, il est devenu fou de colère ! C'est quelque chose que même mon père lui a reproché plus tard ! Antonio a eu tellement peur de la correction qui l'attendait qu'il est parti de la maison pour aller à Séville. Il s'était dit :

« Je vais aller là-bas et je deviendrai toreador ! »

Il est parti. Sa mère ne savait pas où il était. Quelqu'un leur a dit qu'on l'avait vu à Séville, alors elle est allée le trouver et elle l'a ramené à la maison. Tout est rentré dans l'ordre, mais l'abuelo a dû payer les vingt-cinq pesetas. A l'époque, c'était une petite somme ! Son père l'a tapé et lui a fait une vie impossible ! Antonio ne lui a jamais pardonné !

Comme il ne pouvait pas continuer à travailler à Lucena de Cordoba, votre grand-père a demandé à être envoyé ailleurs. Il a atterri dans un autre petit village d'Andalousie. Petit à petit, il est arrivé comme repartidor à Madrid. Une fois là-bas, votre grand-père a fait venir ses parents. Il leur a dit qu'il gagnait bien sa vie et ils sont tous montés de Carcabuey en famille. Ils sont venus en croyant ce qu'il leur disait et ils le lui ont beaucoup reproché par la suite. Parce qu'en fait il gagnait une misère ! Mais votre grand-père a eu de l'audace ! Il ne s'est pas laissé abattre en se disant que tout était fini et qu'ils allaient tous mourir ici de pauvreté ! Pas du tout ! Patro et Amparito, ses deux soeurs, elles ont commencé à travailler comme couturières chez un tailleur, ce qui permettait déjà de rapporter un petit quelque chose, et l'abuelo je ne sais pas comment, il est rentré à ce moment-là au Ministère de l'Intérieur comme concierge. A La Puerta del Sol. Là où il y a la grande horloge.

Nous de notre côté, de 1926 à 1930, on est resté quatre années dans ce petit village de Galice. Arbo. Là-bas, on a plutôt bien vécu. Mon père avait été envoyé loin de Madrid pour des raisons politiques, mais grâce à son intelligence et à son niveau d'études ça nous suffisait pour avoir quand même une situation confortable. Il était chef du bureau de poste. Par contre, à Madrid, mon père ne pouvait absolument pas y travailler ! Pendant tout le temps de la dictature militaire de Primo de Rivera, c'était impossible !

A l'époque, beaucoup de Gallegos - de Galiciens - allaient gagner leur vie en Amérique Latine. C'était une époque où là-bas on gagnait beaucoup d'or. Ils partaient, ils faisaient fortune et ils revenaient quelques années plus tard pour acheter des maisons. Mon père a fondé un journal qui donnait des nouvelles du pays aux Galiciens du Brésil, du Paraguay, de Buenos-Aires, du Chili et d'ailleurs. Il avait des reporters partout. Il envoyait ses journaux en Amérique et les émigrés de là-bas étaient bien contents de savoir ce qui se passait en Espagne. Seulement, comme il avait toujours les mêmes tendances politiques, un jour il a écrit un article très dur contre Primo de Rivera et on l'a arrêté ! On lui a confisqué son journal et on lui a demandé de payer une amende de dix mille pesetas sous peine d'être emprisonné ! A ce moment-là, il était au bord du suicide. Parce qu'à l'époque, dix mille pesetas ça représentait une très grosse somme ! Il se trouve que ma grand-mère venait juste de recevoir un héritage par l'intermédiaire de sa soeur ou de je ne sais plus trop qui, mon père est allé la voir à Madrid, il lui a exposé la situation, elle a accepté de lui donner l'argent, mais mon père était ruiné et le journal lui a été confisqué.

Primo de Rivera était un général vraiment sanguinaire ! Il y avait la peine de mort, il tuait, c'était vraiment terrible ! En 1930, il a été destitué et un militaire moins terrifiant lui a succédé : le général Berenguer. Mon père a pu enfin rentrer à Madrid et y travailler à nouveau. Un peu plus tard, au mois de février 1931, il y a eu des élections dans tout le pays et ce sont les républicains qui les ont gagnées. Je m'en souviens bien parce qu'à l'époque j'avais quatorze ans et que ça a été une joie extraordinaire ! Vraiment extraordinaire ! Imaginez ce que ça pouvait représenter pour mon père qui s'était tant battu pour la République ! Qui avait été si vaillant et si courageux ! Au Palacio de las Comunicaciones - au Palais des Communications - c'est lui qui a levé le premier drapeau tricolore qu'on ait vu en Espagne ! Le jour où ça s'est passé, la République n'avait pas été encore proclamée, on savait que le roi allait partir mais qu'il était encore à Madrid, alors avec un groupe de gens comme lui mon père est monté sur le toit et ils ont planté le drapeau tricolore sur le torreon - la grande tour - du Palais des Communications ! Le jour de la proclamation de la République, le 14 avril 1931, mon père était fou de joie ! Je m'en rappelle, vous savez ! J'avais quatorze ans et je m'en souviens bien. On était resté chez une tante du côté de ma mère tandis que mon père et la Tia Margarita étaient partis faire la bomba - la fête - avec des copains. Cette joie-là, ça a vraiment été quelque chose d'exceptionnel !!!

II

« **Simpatico tu, romantica yo** »

(Un printemps républicain)

*« Mais je verrai toujours en sa blancheur intacte
l'Espagne que j'ai laissée. »*

Pedro Garfias
(Poème d'exil)

Quand la République Espagnole a été proclamée, j'avais quatorze ans. A cette époque j'étais déjà une jeune fille, j'aimais bien m'habiller et comme toutes les jeunes filles de mon âge je devenais même un peu coquette ! C'est à cet âge que j'ai commencé à sortir. Pas seule ! Parce que mon père ne nous en donnait pas l'autorisation ! Mais accompagnée ! Toujours accompagnée ! On allait un peu partout : on allait voir les théâtres, on allait se promener... Chaque année il y avait un bal pour le carnaval. Une fois je m'étais déguisée en gondolière et ma soeur en gitane. J'adorais ça ! J'étais heureuse.

Mon père considérait que les garçons devaient faire des études mais pas les filles ! C'était comme ça et pas autrement ! Pour ça il était très orgueilleux ! Il n'était pas question de nous laisser sortir dans la rue sans rien faire ! Et la Tia Margarita elle nous surveillait vraiment de très très près ! Un jour mon père est allé trouver une voisine qui habitait juste en face de chez nous pour savoir si elle accepterait que je travaille avec elle. Cette voisine était couturière, elle a accepté ce que lui proposait mon père et j'ai appris à coudre. Mais je travaillais gratuitement ! Sans être payée ! Moi j'aurai bien aimé avoir un peu d'argent pour m'acheter ce que je voulais, mais mon père refusait ca-té-go-ri-que-ment ! Quand le cours de coupe était fini, il fallait que j'arrête ! Je ne pouvais pas continuer ! Et ça m'énervait beaucoup de ne pas avoir de sous ! Je n'avais rien à dépenser pour me faire plaisir ! Et mes parents ne me donnaient aucun argent de poche non plus !

Mon père, tout chef de la Poste qu'il était, il devait quand même faire vivre six personnes à lui tout seul ! Alors c'était dur ! Mais pour lui il était pas question qu'il en soit autrement ! Il disait : « Tant que je serai là, ce sera à moi et à personne d'autre de ramener l'argent à la maison ! »

Le pauvre ! Il avait ces principes dans la tête et pour être fidèle à ces principes, c'est à dire pour nourrir seul toute sa famille, il fallait qu'il travaille jour et nuit !

On vivait quand même bien puisqu'on avait un appartement calle Narvaez – rue Narvaez - . Dans le quartier aristocratique de Narvaez. Le loyer de l'appartement coûtait vingt-cinq duros, les centimes de l'époque. Je ne pourrais pas vous dire à quoi ça correspondrait aujourd'hui, mais je sais que c'était beaucoup. On avait une salle de bain, deux salles à manger, une chambre pour chacun et il y avait un ascenseur dans l'immeuble. Bref ! On vivait comme des bourgeois, mais on n'avait pas un sou ! Pour arriver à payer tout ce qu'il y avait à payer mon père devait faire un nombre d'heure extraordinaire !

La Tia Margarita ma soeur et moi, quand on sortait dans Madrid on portait toutes des chapeaux ! Et en ces temps-là ça n'était pas le cas de tout le monde ! Seuls les gens de la bourgeoisie avaient des chapeaux ! Pour les ouvriers, il n'en était pas question ! Alors les dimanches, par exemple, quand on allait chez ma grand-mère on était toutes très bien habillées et on avait de beaux chapeaux ! Mais pour manger il fallait compter ! La Tia Margarita, il fallait qu'elle fasse les comptes !

Courant 1932 le général Sanjurjo a tenté de renverser le gouvernement par un coup d'État. Quand c'est arrivé, mon père avait déjà récupéré son poste de chef et le jour de La Sanjurjada¹, le 10 août au soir, il était justement à la Cibeles quand l'armée a essayé d'y entrer. Le premier souci de ces militaires avait été de prendre le contrôle de ce Ministère. A l'époque le télégraphe était le principal moyen de communication, c'était presque le seul. Quand on cherchait à joindre quelqu'un, on envoyait un télégramme par-ci ou un télégramme par-là. Si ce soir-là Sanjurjo était rentré dans la Cibeles, ça lui aurait permis de contrôler toute l'Espagne ! Mais ça n'a pas marché ! La République a gagné, Sanjurjo a été mis en prison et mon père, qui cette nuit-là était justement à La Poste, il s'est retrouvé le lendemain en photo dans le journal ! D'un seul coup, il devenait presque un héros et tout le monde l'adorait !

Après cette histoire du 10 août 1932, on a demandé à mon père s'il voulait se présenter pour se faire élire directeur de la poste de Madrid. Un beau jour il est arrivé à la maison en nous disant qu'il allait peut-être devenir chef du Centre. Pour nous, ça représentait quelque chose, vous savez ! Parce qu'il aurait eu un appartement de fonction avec toutes les commodités ! Beaucoup mieux que celui qu'on avait ! Et qu'il aurait gagné bien plus d'argent ! D'après ce que mon père m'a dit plus tard, quand il a été candidat les représentants de tous les syndicats et de tous les partis politiques sont venus le trouver : il y avait la U.G.T., les anarchistes et tous les autres ! Ils lui ont dit qu'ils voulaient bien voter pour lui, mais qu'en échange, il faudrait qu'il les aide dès qu'il serait à la tête de la Poste. Quand il a vu que ça se passait de cette façon mon père a refusé de se présenter. Lui, ce qu'il voulait c'était être indépendant et surtout pas l'otage de telle ou telle organisation ! Et je peux vous dire qu'il a bien fait ! Parce que, plus tard, celui qui a été nommé à sa place il a été fusillé par Franco ! C'est-à-dire que si mon père avait accepté il aurait peut-être été fusillé, lui aussi !

1

Nom donné au soulèvement du général Sanjurjo.

Pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An, on avait l'habitude de se réunir en famille autour de la grand-mère. Pour celles de 1932, mon oncle Federico venait juste de mourir et mon père avait tout annulé ! Plus personne n'avait envie de s'amuser ! Chez nous, c'était comme ça. Quand quelqu'un mourait, on gardait le deuil très longtemps ! C'était la tradition ! Mon père n'avait rien voulu qu'il se passe chez lui mais par contre, notre voisine d'en face, la dame qui m'apprenait à coudre, elle avait décidé d'organiser un bal et d'y inviter tous les jeunes du quartier. Ricardo, Pépita et moi avions eu l'autorisation d'y aller. On a donc fêté Noël et le Jour de l'An 1933 là-bas avec tout un groupe de jeunes dont faisait partie mon frère Ricardo. Ces jeunes, c'était des copains de quartier qui avaient l'habitude de se retrouver pour jouer au foot. Et dans cette bande, il y avait également le fils de la couturière : votre futur grand-père Antonio ! C'est là que je l'ai rencontré et c'est là que lui aussi m'a remarqué. Je n'avais que 16 ans, mais il a dansé avec moi et j'en suis tombée amoureuse ! Enfin... Amoureuse, je ne sais pas ! Disons que je l'aimais bien ! Il me plaisait bien ! Votre grand-père et moi on s'est connu lors de ce bal et c'est là qu'a commencé notre histoire...

Après le bal du Jour de l'An, la première fois que j'ai revu votre futur grand-père Antonio c'était peu de temps après dans la rue. Par hasard. Il est venu m'aborder pour me proposer d'aller au cinéma avec lui et je lui ai dit :

« Non ! Je peux pas ! On me laisse pas sortir ! »

En même temps j'avais très envie de le revoir. Alors j'avais ajouté :

« Ce soir, je dois aller faire une course chez ma grand-mère à Quatro Caminos¹. Si tu veux, on peut se retrouver et y aller ensemble ».

Le soir même, votre grand-père est venu avec moi. Madrid, vous ne connaissez pas, mais je peux vous dire qu'il est long le chemin entre Quatro Caminos et Narvaez ! D'habitude je faisais toujours l'aller-retour en métro ou en tramway ! Mais ce soir-là, comme Antonio était là et que je me sentais bien avec lui, on est rentrés à pied. Le problème c'est que mon père avait été mis au courant de ce qui allait se passer un peu plus tôt dans la journée. Antonio travaillait lui aussi à la Cibeles comme repartidor. Il travaillait à la Poste où il était connu en tant qu'agitateur politique parce qu'il était communiste et qu'il y faisait la propagande du parti. Ce jour-là, entre le moment où on s'était croisés pour la première fois dans la rue et celui où on s'était retrouvés, il s'était vanté auprès d'un de ses collègues de travail qu'il allait sortir le soir même avec la fille du chef Don Luis. Dès qu'il avait appris la nouvelle, ce collègue était allé voir mon père pour lui raconter ce qui devait arriver, c'est-à-dire que sa fille allait sortir le soir même avec cet Antonio, cette espèce de communiste, ce petit repartidor de rien du tout. Et le soir venu, mon père avait décidé de faire très attention. Ne me voyant pas rentrer rapidement il était sorti se mettre au bout de la rue. Et quand votre grand-père et moi on est arrivé de notre escapade, mon père m'attendait. Et il nous a vu ensemble. J'ai essayé de lui échapper en rentrant dans notre immeuble par une porte de service, mais il a réussi à m'attraper :

« - D'où tu viens ?

- Écoute, je viens.... j'étais avec Antonio le repartidor ! Je viens.... on est venu ensemble ! Voilà !

- C'est fini ! Tu m'entends ? Je veux pas que tu sortes avec lui ! Je ne veux pas ! »

Mon père avait beaucoup d'orgueil : que sa fille, sa propre fille, la fille d'un chef de la Poste, qu'elle sorte avec un repartidor, ça n'était pas bien ! Mais alors pas bien du tout ! C'était une honte ! Quelque chose de très vexant et de déshonorant ! Et ce soir-là, après m'avoir grondé il m'a dit :

« Bon, ben c'est fini ! Tu ne sortiras plus ! »

On est rentrés à la maison et il en a parlé à la Tia Margarita. A partir de ce jour-là, j'étais surveillée par ma tante. Dès que quelqu'un m'envoyait faire une course, il fallait que je revienne immédiatement.

Quelquefois il m'arrivait quand même à nouveau de croiser votre grand-père. Il venait me voir, il me parlait un peu et très vite je lui disais :

« Écoutes ! Ne t'approche pas de moi parce que mon père veut pas que je te fréquente ! Et moi je veux pas lui faire de peine ! Je veux pas continuer avec toi ! »

Toute l'année 1933 s'est passée comme ça : j'allais faire des commissions, parfois je trouvais votre grand-père, il venait avec moi, il essayait de m'aborder et très vite je lui disais :

« Ne viens pas ! »

1

Nom d'un quartier de Madrid.

Parce que je ne voulais pas qu'on me voie avec lui !

Mon père et ma tante avaient eu l'idée de m'emmener quinze jours à Salamanque avec eux chez une soeur de la Tia Margarita. Ils se disaient que cette histoire serait peut-être terminée si on m'éloignait de Madrid. En effet, là-bas j'ai rencontré un jeune homme à qui je plaisais beaucoup et qui m'accompagnait partout. Quand je sortais et que j'allais au bal, avec mon père et ma tante, bien sûr, il venait aussi ! Il était là à côté de moi et mes parents étaient ravis ! Pendant deux semaines, ce garçon ne m'a pas quittée pas une seconde ! La Tia et mon père étaient sûrs que j'avais complètement oublié Antonio. Mais cette histoire à Salamanca n'a duré que quinze jours ! Au bout de quinze jours on est rentrés à Madrid, la vie a repris et mon histoire avec Antonio a continué comme avant. Ce qu'il y a c'est que j'habitais rue Narvaez et que votre grand-père habitait rue Menorca, une rue qui donne sur la rue Narvaez. On était donc presque forcés de se revoir. Dès qu'il avait un moment de libre, votre grand-père venait toujours se montrer ! La Tia Margarita avait remarqué qu'il tournait, tournait, et re-tournait sans arrêt à côté de chez moi ! Et elle voyait bien que ça ne me laissait pas indifférente et que je sortais de temps en temps sur le balcon pour essayer de le voir ! Ce manège, ça l'énervait beaucoup, la Tia Margarita ! Un jour, votre grand-père passait sous notre balcon et ça l'a tellement agacée qu'elle a pris un pot de fleurs et qu'elle a fait semblant de lui jeter dessus !!! Je ne pense pas qu'elle l'aurait vraiment fait, mais enfin...

Je sais pas comment on s'arrangeait votre grand-père et moi. Je ne sais vraiment pas. On se voyait pas, mais on finissait toujours par se trouver ! Partout où j'allais je le trouvais ! Un soir, c'était en été, la Tia Margarita avait décidé de nous emmener au cinéma. Combien de fois après on en a rigolé de cette histoire, votre grand-père et moi !!! L'été à Madrid, il fait très chaud et comme il fait très chaud, autrefois il y avait des séances de cinéma qui se déroulaient en plein air. Dans mon quartier de la rue Narvaez, elles avaient lieu dans un grand terrain vague. On pouvait voir les films à la mode de cette époque, ceux de Charlot par exemple. Ce soir-là on projetait un film d'épouvante : « Dracula ». La Tia Margarita avait acheté les places, on avait fait la queue, on était rentrés, on s'était installé et qui était là ? Un rang devant nous ? Juste devant la Tia Margarita ? ... Antonio était là ! Alors pendant tout le film, je criai dès que je voyais Dracula ! C'est vrai qu'il me faisait un petit peu peur ce film ! Mais je le faisais souvent exprès pour me faire remarquer ! Parfois je criais, d'autres fois je riais et la Tia Margarita me disait sans arrêt :

« Moi, je ne vois rien avec esta cabezota que me ha caído delante ! No vedo nada ! - Je ne vois rien avec cette grosse tête comme ça juste devant moi ! Je vois rien du tout ! »

Elle disait ça pour le provoquer ! Et lui, il entendait tout ! Mais il ne disait rien ! Pas un mot ! A la fin du film, au moment de partir, la Tia Margarita nous a fait faire un détour pour éviter que je le rencontre. Au lieu d'aller tout droit vers la sortie elle nous a fait passer sur les côtés. Manque de chance pour elle, en fin de compte on s'est retrouvé tous les deux Antonio et moi face à face ! Lui d'un côté et moi de l'autre ! La Tia Margarita m'a pincée et m'a dit :

« Allez ! On rentre à la maison ! »

Je peux vous dire qu'elle était furieuse, la Tia Margarita ! Mais il était là, que vouliez-vous que je fasse ? Il était là il était là ! Je pouvais pas le faire disparaître ! Et toute l'année 33 s'est passée comme ça...

Parfois, mon père ne rentrait pas manger à la maison. La Tia Margarita lui préparait son repas et c'était moi qui le lui portais en allant à pied jusqu'à la Poste. Je restais un moment avec lui, il m'invitait à la cantina - la cantine - et si on était en été, je prenais une glace ou un refresco - un rafraîchissement – . La Poste n'était pas très loin. Il y avait juste le Retiro à traverser. Un jour, en arrivant à la Cibeles, qui vois-je au moment de prendre l'ascenseur ? Antonio Marin était là ! Votre grand-père et moi on ne s'est rien dit parce qu'on était à la Poste. On s'est juste regardé. Je suis allée trouver mon père dans les étages et je suis restée un moment avec lui. Quand je suis redescendue, votre grand-père était toujours là. Il m'attendait. Ce qui fait qu'on est rentrés à pied tous les deux en discutant. Sur le chemin, je me rappelle lui avoir chanté une chanson qu'il n'a jamais oubliée et qui disait :

« Como estas simpatico tu ! Simpatico tu, romantica yo !
Si me das un beso, te dare mi corazon. » ¹

Ce jour-là, on est rentrés ensemble et on ne s'est pas fixés d'autre rendez-vous. Parce que je ne savais pas quand est-ce que j'allais pouvoir ressortir. Mais je vous le dis : je ne sais pas comment votre grand-père s'arrangeait, dès qu'il était libre il était toujours là à côté de moi ! C'était l'année 1933.

¹

« Comme tu es sympathique ! Toi sympathique, moi romantique ! Si tu me donnes un baiser, je te donnerai mon cœur ! »

En 1934, j'avais dix-sept ans et sortir me plaisait de plus en plus ! Malheureusement ça m'était toujours impossible. Mes parents ne me donnaient pas leur autorisation. Je n'avais pas beaucoup de distractions. Tous les dimanches, une de mes tantes et une cousine de mon père allaient s'amuser dans un dancing de Madrid qu'on appelait « El Lar Galego » - « La Maison de Galice ». Comme on avait vécu un temps en Galice cette tante s'était mise en tête de persuader mon père et la Tia Margarita de me laisser y aller :

« Pourquoi Luisita n'irait-elle pas accompagner Mercedes ? - ma tante m'appelait comme ça, Luisita - Il n'y a que des gens biens là-bas. Qu'elles y aillent ensemble ! Comme ça ta fille pourra s'amuser ! »

Mon père et la Tia ont été d'accord parce que « La Maison de Galice » était un endroit chic où ne se rendaient que des gens « biens » et que venant de ma tante, ils avaient confiance.

A la Maison de Galice je dois dire que j'ai obtenu rapidement d'assez bons résultats parce que j'ai eu un fiancé tout de suite. Il s'appelait José et il était avocat. Ma cousine elle aussi elle a eu un garçon immédiatement. Et, très vite, on a pris l'habitude de se retrouver tous les quatre chaque dimanche. Ce José était tombé amoureux de moi et je dois bien avouer que moi aussi. Il était mignon, il était... Enfin, je suis sortie avec lui un bon moment ! Mes parents étaient au courant de cette relation et ça leur convenait parfaitement. Sortir avec votre grand-père m'était défendu, mais sortir avec lui, c'était tout à fait possible ! Pendant un bon moment, je me suis fait à cette idée. Je n'ai pas insisté. Mais ce qu'il y a, c'est que votre grand-père était toujours là ! Il tournait tournait et re-tournait autour de moi ! Et au bout d'un moment, je me suis rendue compte que je préférerais parler cinq minutes avec lui plutôt qu'une journée avec l'autre ! C'est en parlant franchement avec une amie du voisinage que mes yeux se sont ouverts. Cette fille avait eu deux enfants et s'était mariée sans le consentement de son père. Je lui ai parlé un peu de moi et de ma situation en lui disant mes sentiments et voilà ce qu'elle me dit :

« Celui que tu aimes c'est Antonio et tu dois faire comme j'ai fait moi ! Mes parents ne me laissaient pas sortir avec celui que j'aimais, je me suis mariée avec lui sans rien leur dire et j'ai annoncé la nouvelle à mon père dans la rue pour être sûre qu'il ne me batte pas ! Tu dois faire la même chose ! Aller avec celui que tu aimes vraiment et le dire à tes parents ! »

Cette fille s'était mariée sans l'avis de personne. Mais elle avait pu le faire parce qu'elle était majeure ! Et qu'elle faisait ce qu'elle voulait ! Moi ça n'était quand même pas pareil ! Après avoir quitté mon amie, je me suis dit que je n'avais rien d'autre à faire que de suivre ses conseils.

Début 1935, j'étais déjà depuis longtemps avec José l'avocat et mes parents m'avaient donné l'autorisation de sortir jusqu'à dix heures du soir. Le 17 janvier est arrivé. Ce jour-là était toujours exceptionnel parce que c'était l'anniversaire de ma grand-mère et qu'on faisait toujours quelque chose de spécial. On mangeait mieux, on achetait des gâteaux ou on sortait. Cette année-là, on avait décidé d'aller à la séance de cinéma du soir. A cette époque, mon frère Ricardo était à la maison avec moi toute la journée. Le matin du 17, il m'avait envoyé chercher les billets pour être certain d'avoir des places. Le cinéma s'appelait « Le Padilla ». Il était pas très loin de chez nous. Quand je suis sortie, je me suis rendue compte qu'Antonio était au fronton en train de jouer à la balle avec un de ses amis. Je ne l'avais pas revu depuis la discussion que j'avais eu avec ma voisine. Je l'ai regardé un bon moment pour être certaine qu'il me voie. Il m'a remarqué et Angel, le copain avec qui il jouait, lui a dit :

« Eh Antonio ! Tu as vu comme elle t'a regardé ? Pourquoi tu la suis pas ? »

J'ai passé mon chemin, j'ai remonté la rue Narvaez jusqu'en haut et j'ai tourné dans une autre rue, la rue Goya. Votre grand-père était derrière moi. Il m'a rejoint un peu plus loin, calle de Alcalá. Là, il s'est approché de moi et il a commencé à me parler. C'était ce que j'attendais. Quand il m'a accosté, au lieu de lui demander de partir et de lui dire de s'en aller comme j'en avais pris l'habitude, eh bien non ! Au contraire ! Je lui ai fait la conversation ! Et au bout de quelques temps, juste avant qu'on se sépare, Antonio m'a dit :

« Écoute ! Maintenant il faut que tu choisisses avec qui tu veux sortir entre moi et l'avocat et que tu en parles à ton père ! »

Je lui ai dit que c'était lui que je voulais. Et quand je suis partie, je peux vous assurer que j'étais dans un drôle d'état ! D'un côté je n'avais qu'une seule envie, sortir avec Antonio, mais de l'autre je ne voulais surtout pas faire de peine à mon père.

Quand je suis remontée à la maison mon frère Ricardo m'a reçue d'une drôle de façon. Il m'avait surveillée du balcon. Lui non plus ne voulait pas que je fréquente votre grand-père. Ils se connaissaient bien puisqu'ils faisaient partie du même groupe de copains, mais il était hors de question que sa soeur, la fille d'un chef de la Poste, se laisse entraîner par un garçon comme votre grand-père qui n'était qu'un simple repartidor ! Autant dire rien du tout ! Et qui, en plus, venait d'un milieu misérable ! Je suis arrivée, Ricardo m'a dit :

« - Y'a Marin qui t'a suivie

- Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Il a le droit de s'approcher de moi ! C'est pas important qu'il soit venu me voir ! C'est pas grave, ça ! »

Avec Ricardo, je n'ai pas discuté plus longtemps. Je n'ai rien dit d'autre et je n'ai rien dit non plus de ce qu'on s'était raconté votre grand-père et moi. Ni à lui ni à personne.

Ce qui s'est passé entre Antonio et moi ce 17 janvier est resté secret pendant quelque temps. Personne n'était au courant. Ni mes parents, ni mes frères et soeurs, ni même ce José. Et maintenant quand je sortais, tous les soirs, c'était avec Antonio. La vérité n'a pas tardé à se savoir et le premier à réagir a été l'avocat. Au bout de quelques jours, comme il n'avait plus aucune nouvelle de moi, il est arrivé ce qui devait arriver. Et ce José est venu me chercher à la maison. C'est ma soeur Pépita qui l'a trouvé. Elle ne l'avait encore jamais vu :

« - Bonjour. Qu'est-ce que vous faites là ?

- Mais j'attends votre soeur !
- Ma soeur ? Mais elle est pas avec vous ma soeur ?
- Ben, non. Elle n'est pas venue et ça fait déjà deux ou trois jours que je l'ai pas vue. »

Ma soeur en a parlé à ma tante qui, tout de suite, m'en a parlé à moi. J'ai inventé je ne sais plus quelle histoire pour me rattraper, mais tout le monde commençait à se douter de quelque chose.

Votre grand-père m'avait dit qu'il ne pouvait pas accepter que je sorte avec lui tout en étant avec l'avocat. Il voulait que je donne rendez-vous à José et que je lui annonce qu'entre lui et moi c'était fini. Et il avait ajouté :

« Et je viens avec toi ! Comme ça, s'il te dit quelque chose, je lui casse la figure ! »

Il était comme ça votre grand-père ! Je suis allée voir José pour lui dire que je ne sortirai plus avec lui parce que je n'en avais plus envie et tout c'est très bien passé. Ce José était un garçon très gentil. Le problème, c'était que moi, en dehors des premiers temps, avec lui je ne pouvais pas ! C'était plus fort que moi ! Quand on sortait, il suffisait qu'il me donne le bras, seulement le bras ! Je ne pouvais pas...

J'avais rompu avec l'avocat, mais mes parents l'ignoraient toujours. Ils ont appris la nouvelle peu de temps après, un dimanche. Ce jour-là, je savais qu'ils allaient tout savoir parce qu'ils devaient rendre visite aux parents de Mercedes avec qui je sortais danser à la Maison de Galice et que les parents de Mercedes étaient déjà au courant de ma rupture avec José. La Tia Margarita et mon père sont arrivés chez la mère de Mercedes. C'est elle qui leur a ouvert. Elle devait être persuadée que je serais venue moi aussi parce qu'elle leur a dit :

- « - Mais... et Luisa ? Où elle est ?
- Luisa ? Mais elle est avec José !
- Non ! Elle a rompu avec José ça fait déjà quelque temps ! Elle ne sort plus avec lui !
- Comment ça elle ne sort plus avec José ? Elle nous dit qu'elle sort avec lui tous les jours...
- Ah, non, non, non ! C'est fini depuis déjà un moment ! »

Pendant que mes parents apprenaient la vérité, moi j'étais avec Antonio et j'imaginais la tête de furia – la tête de furie - que devait faire la Tia Margarita au même moment ! Parce que quand elle se mettait en colère, la Tia Margarita, c'était vraiment quelque chose d'horrible, vous savez ! Ce soir-là, je devais être rentrée pour 8 heures. Et à 8 heures, je me revois encore en bas de la cage d'escalier, devant l'ascenseur, avec votre grand-père me disant :

« Courage Luisa ! »

J'avais quand même eu le temps de me préparer à ce qui allait arriver parce que j'étais certaine que les parents de ma cousine avaient tout raconté aux miens. J'ai pris l'ascenseur et je suis montée. Arrivée devant la porte, j'ai sonné. Et c'est elle qui est venue m'ouvrir, la Tia Margarita. Elle m'a dit :

« D'où tu viens ? »

Je n'ai pas hésité une seconde :

« Je suis allée me promener avec Marin »

... PLAAAFFF !!!!!

Elle m'a donné une gifle qui a retourné toute la maison !!! Je m'en rappellerai toute ma vie ! La torta que me dio, una bofetada que me hizo ver las estrellas !!! – La tarte qu'elle m'a donnée, ça a été une gifle qui m'a fait voir les étoiles !!! Et après elle est partie à la salle à manger voir mon père :

« Et voilà ! Tu vois ta fille, regarde ! Elle était avec Marin ! Tu vois comme elle est menteuse... »

Elle a commencé à faire une histoire pas possible ! Une scène incroyable ! Et moi je pleurais, bien sûr ! Mon père est entré dans la cuisine. Il est venu me voir :

- « Alors ? Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Écoute, papa ! Dis moi pourquoi tu veux pas que je sorte avec lui ? Si tu

me dis que c'est parce que c'est un voyou, un voleur ou... Bon ! D'accord !
Mais si c'est à cause des idées communistes qu'il a ça ne fait rien ! Je le
laisserai pas tomber !

- Ah bon ? Tu le laisseras pas tomber ? Eh bien puisque c'est comme ça,
demain il partira pour Fernando Poo ! »

Fernando Poo était une île où à l'époque on déportait toutes sortes de gens. Comme mon père
avait quand même un certain statut je savais qu'il avait la possibilité de le faire. Je lui ai dit :

« Si tu fais ça, si tu le déportes à Fernando Poo, de toute façon j'attendrai qu'il revienne !
J'attendrai ma majorité et je ne me marierai avec personne d'autre ! Je l'attendrai ! »

Mon père est parti s'isoler dans une autre pièce avec la Tia Margarita. Bien sûr, moi je pleurai
toujours. C'était une histoire terrible ! Quand il est revenu mon père m'a dit :

« Tu veux sortir avec Marin ? Eh bien tu vas sortir avec lui ! Mais, ma fille, la cuillère que tu
vas prendre en sortant, c'est celle avec laquelle tu vas manger pendant toute ta vie ! Ne viens
pas te plaindre après ! »

Ce jour-là, mon père avait dit des choses vraiment très très dures ! Mais peut-être qu'il avait
raison ! Parce qu'après vous savez ! Votre grand-père n'a pas tous les jours été... Je l'aimais
beaucoup ! Mais ça n'a pas tous les jours été bien !

A partir de ce moment, tout a changé. Mon père m'a donné l'autorisation de sortir avec
Antonio de huit heures à dix heures le soir, mais à dix heures précises il fallait que je sois
rentrée. Et cette règle-là, je l'ai toujours respectée !

A Madrid, au début de l'année 1936, il y avait une atmosphère très tendue. Les fascistes se sont regroupés entre eux au printemps et ont formé la Phalange Espagnole. A partir de là les incidents avec les communistes ont commencé. Il y avait des bagarres et des morts presque chaque jour ! Ces moments-là ont été très difficiles à vivre. Combien de fois pendant cette période votre grand-père a rencontré des fascistes ? En allant se promener al Retiro, par exemple ? Et combien de fois ils l'ont provoqué et il a dû se battre ? Les jours les plus terribles, c'étaient les dimanches. Ce jour-là, beaucoup de gens, surtout des jeunes, allaient pique-niquer ou partaient en excursion. Chacun y allait de son côté, fascistes de l'un, communistes de l'autre et le soir, quand tout le monde se retrouvait en ville les bagarres commençaient. On retrouvait presque toujours des cadavres. L'ambiance était vraiment très mauvaise. On sentait venir ce qui est arrivé par la suite. On sentait déjà venir la guerre, mais jamais on aurait pu imaginer que ça allait être aussi grave et aussi horrible !

Moi, maintenant je sortais avec votre grand-père et tout le monde le savait. Mon père m'avait prévenu, il était contre tout ça, mais il m'avait donné son autorisation. J'allais de mon côté avec Antonio et eux allaient du leur. Avec votre grand-père, j'allais de temps en temps aux réunions du parti communiste. Comme mon père était connu en tant que républicain, je n'avais pas le droit de participer ! Ils avaient peut-être peur que j'entende des choses que je serai allées lui répéter. J'attendais votre grand-père dans une petite salle à côté.

Dès qu'ils sortaient, mon père, mes soeurs et ma tante portaient toujours des chapeaux comme n'importe quel bourgeois. Moi, comme j'allais avec un repartidor, je n'en avais plus le droit ! C'était devenu défendu ! De ça je n'ai pas souffert. Je m'en fichais pas mal. Mais ça me faisait quand même un peu de peine de sentir cette différence uniquement parce que j'aimais quelqu'un qui n'appartenait pas à la même catégorie.

Au mois de juin, je sortais toujours avec votre grand-père Antonio et le climat à Madrid devenait de pire en pire. Il y avait des histoires à n'en plus finir et sans arrêt des grèves ! On sentait déjà vraiment une coupure dans le pays et les deux camps qui s'étaient formés. Un jour, un capitaine de la Guardia Civil qui s'appelait Castillo et qui était aux côtés de la République a été assassiné. Votre grand-père et moi on était à son enterrement et ça a été quelque chose d'énorme ! Il y avait une foule incroyable ! On chantait l'Internationale et les rues étaient noires de monde ! Après la cérémonie, les fascistes sont venus et il y a eu des bagarres terribles. Il a fallu courir très vite pour y échapper ! Quelques jours après les républicains se sont vengés en tuant Calvo Sotelo, un dirigeant de la Phalange. Calvo Sotelo c'était un allié de Franco qui pendant ce temps-là était en Afrique en train d'organiser les fascistes ! Des « Rouges » sont venus le trouver chez lui à quatre heures du matin pendant qu'il dormait. Ils sont arrivés devant sa porte, ils ont demandé à le voir et c'est sa femme qui est sortie. Elle leur a dit qu'il n'était pas là et ils lui ont répondu :

« On sait qu'il est là ! On partira pas tant qu'il sortira pas ! On l'attend ! »

En entendant ça, Calvo Sotelo est venu et leur a demandé ce qu'ils voulaient :

« Viens avec nous ! Suis-nous ! On va te régler ton compte ! »

Sotelo a refusé de les suivre, mais ils l'ont pris de force et ils l'ont tué ! Et la mort de Calvo Sotelo, je crois que c'est peut-être ce qui a causé le début de la guerre d'Espagne, vous savez !

III

L'explosion

« Il est nécessaire de propager un climat de terreur. Quiconque est ouvertement ou secrètement un partisan du Frente Popular doit être fusillé. »

Général nationaliste Emilio Mola
(19 juillet 1936)

La guerre d'Espagne... La guerre civile d'Espagne, elle commença vraiment sans qu'on sans doute. Par un événement très grave bien sûr, mais dont on n'a pas mesuré de suite toute l'importance : un jour, on apprit que des officiers militaires soutenus par la Légion Étrangère et des soldats maures s'étaient soulevés contre la République au Maroc espagnol. A l'époque, les nouvelles circulaient bien moins vite qu'aujourd'hui et l'Afrique était alors le bout du monde, mais mon père était membre d'un parti républicain ! Et surtout il travaillait dans le principal centre de communication de la ville, l'immeuble de la Téfonica ! Tout ça a fait que nous avons été parmi les premiers à avoir été informé que quelque chose de grave se passait là-bas. Grâce à lui, l'annonce du soulèvement militaire nous est parvenue très tôt. Dès les premières heures. A Madrid, tout le monde l'ignorait encore ! Le soir du 17 juillet, ce fameux soir, je me souviens que mon père est rentré à la maison complètement abattu ! Catastrophé ! Et on a compris très vite que ça n'allait pas bien du tout :

« L'armée nous trahit ! Elle se soulève contre la République ! Franco est un traître ! Il avait juré fidélité au gouvernement ! »

On pensait tous que la rébellion serait matée sans trop de difficultés comme ça s'était déjà produit quatre ans auparavant au moment de la Sanjurjada. Toujours grâce à mon père, on s'est très vite rendu compte que cette fois-ci la situation était bien plus grave. Non seulement le gouvernement n'arrivait pas à retourner la situation au Maroc, mais d'autres soulèvements se produisaient ailleurs dans le pays ! Dans la continuité de ce qu'il venait de faire en Afrique, Franco donnait l'ordre à tous les officiers de l'armée de se rebeller ! Partout en Espagne ! Et la plupart se sont rangés immédiatement de son côté ! Je ne me souviens plus du nom de tous, c'était il y a si longtemps... Je sais qu'il y avait Queipo de Llano à Séville, Mola dans le Nord, et bien d'autres encore ! Ce qui fait que certaines villes sont tombées immédiatement entre ses mains !

Le soulèvement orchestré par les militaires pour mettre à bas le régime républicain débute au Maroc espagnol. Mellila, située sur la côte méditerranéenne, est la première ville qui tombe aux mains des soldats rebelles le 17 juillet 1936. Dans la soirée, les officiers révolutionnaires y proclament l'état de siège. Ils occupent les points stratégiques de la ville. Tous ceux, militaires ou civils, qui tentent de résister sont abattus sur-le-champ. Les leaders républicains sont arrêtés, des listes de personnes à appréhender sont dressées et les personnes soupçonnées d'avoir voté aux dernières élections pour le Frente Popular sont en danger de mort. Mellila vit sous la loi martiale et pour les insurgés, le soulèvement s'y est déroulé de façon exemplaire. En début de soirée, le Colonel Yagüe, chef de la Légion, envoie un télégramme aux garnisons d'Espagne métropolitaine avec le mot de code convenu pour les prévenir de leur succès :

« Sin novedad » - « Rien de nouveau ».

Ailleurs au Maroc espagnol, le scénario est le même. La grande ville de Tetouan est aux mains des rebelles dans la soirée et celle de Ceuta tombe à 23 heures. Le haut commandement de l'armée, tous les gouverneurs civils du Maroc ainsi que le gouvernement de Madrid sont alertés sans que cela gêne en quoi que ce soit les agissements des insurgés.

« Madrid ! Madrid ! Ici Tetouan. Madrid, allô, Madrid ! Ici le sergent radiotélégraphiste. La Légion Étrangère et les troupes régulières se sont soulevées. A vous Madrid. »

Toute la soirée du 17 juillet et durant la nuit qui suit, les cafés et les rues de Madrid sont bondés de gens inquiets et agités. Tous écoutent les postes de radio. Personne ne sait précisément ce qu'il se passe, mais des rumeurs courent et la foule gronde. On réclame que des armes soient distribuées au peuple au cas où une révolte militaire éclaterait. Le gouvernement républicain tente de mater la rébellion au Maroc pacifiquement. N'y parvenant pas, il donne consigne aux autorités locales de résister à tout prix, en attendant l'arrivée de navires de guerre. Il estime à cet instant que le soulèvement se limitera aux territoires africains. Les chefs de l'opposition sont persuadés du contraire. Ils demandent des armes pour les syndicats et les partis de gauche, seules forces susceptibles de pouvoir s'opposer aux militaires en cas d'explosion sur le continent. Le Premier Ministre refuse car, pour lui, ce serait accepter le fait d'une révolution de gauche en Espagne. Son attitude déclenche la furie de ses interlocuteurs. Le général Franco prend possession des Iles Canaries au cours de la nuit, puis il rédige un communiqué. Au même moment, le soulèvement se produit à Larache, dernière ville marocaine encore républicaine. Le communiqué de Franco est radiodiffusé pour la première fois le 18 juillet à 5 heures et 1/2 du matin sur tous les postes des Canaries et du Maroc espagnol. Aucun doute ne plane sur ses intentions :

« Nous allons donner lecture du décret, proclamant l'état de guerre qui régit les Iles Canaries depuis 5 heures du matin, aujourd'hui 18 juillet 1936.

(...)

Vous tous qui avez l'amour sacré de l'Espagne, vous tous qui, dans les rangs de l'armée et de la flotte, avez juré de servir la patrie, vous qui avez juré de la défendre jusqu'à la mort, le pays vous appelle à sa défense.

Pouvons-nous abandonner l'Espagne aux ennemis de la patrie, lâchement et traîtreusement, sans lutter, sans résister ? Non, laissons cela aux traîtres ! Pas à nous qui jurons de la défendre.

En ces moments exceptionnels, les officiers doivent se sentir liés au pays lui-même et non à un gouvernement particulier. Un ordre nouveau sera mis en place après la victoire. »

Le gouvernement reconnaît pour la première fois qu'un soulèvement militaire a eu lieu au Maroc espagnol le 18 juillet 1936 au matin, par l'intermédiaire de Radio Madrid. Mais il ajoute :

« Personne, absolument personne sur le territoire métropolitain n'a pris part à cet absurde complot. »

Pendant ce temps-là, ailleurs en Espagne, des soulèvements se produisent par centaines depuis l'aube jusqu'à la fin de l'après-midi. Le scénario est sensiblement le même partout. La garnison se soulève, très vite appuyée par la Phalange puis par la Guardia Civil. Le chef présumé de l'insurrection proclame un état de siège impliquant la loi martiale, dont lecture est faite au balcon de la mairie. Les gouverneurs civils des villes concernées refusent généralement de donner des armes aux organisations ouvrières qui en réclament, ce qui entraîne la réussite du soulèvement. Par là même, ils signent leur propre arrêt de mort et celui des meneurs ouvriers locaux. Le gouvernement de Madrid apprend ses défaites au téléphone, comme c'était le cas la veille au Maroc. Lorsqu'un de ses membres appelle un gouverneur civil, inmanquablement c'est un officier rebelle qui répond en insultant son interlocuteur et en criant le mot d'ordre de ceux qui se désignent déjà comme étant « nationalistes » :

« Arriba España ! » - « Debout, l'Espagne !

Cet été-là, votre grand-père Antonio n'était plus à Madrid avec moi. Depuis quelques temps, il était dans le Nord. Près de San Sebastian, au Pays Basque. Pour gagner un peu plus d'argent, il s'était rendu à Deva où il faisait le remplacement d'un agent de la Poste parti en vacances. J'étais dans un état d'angoisse terrible ! Je n'avais aucune nouvelle de lui ! Depuis la veille, on écoutait la radio en permanence ! On essayait d'en savoir un peu plus sur ce qui était en train de se passer. Moi, je n'attendais qu'une seule chose, qu'on nous parle de la situation au Pays basque. Et justement, les informations qui venaient du Pays basque parlaient de combats très sanglants entre franquistes et républicains. J'étais vraiment à bout. J'imaginais tous les scénarios. Avec la rébellion des militaires, il y avait tellement de désordre et tellement de violence qu'il pouvait lui être arrivé n'importe quoi. Je pensais au pire. Qu'il se soit fait blesser ou même qu'il ait été tué.

A Madrid, pendant ce temps, c'était l'agitation. On sentait de la tension et beaucoup d'inquiétude. Nous, les républicains, dans la capitale on était bien plus nombreux que les nationalistes, mais n'empêche ! Par les journaux, par la radio, on apprenait tellement de drames partout ailleurs que c'était impossible que ça reste calme ici ! Les rumeurs qui couraient dans la ville ne disaient rien de bon. Et le sang a coulé finalement. C'est arrivé quatre jours plus tard. L'appel de Franco a été entendu par les militaires de Madrid le 20 juillet. Leur soulèvement s'est déclenché à partir d'une des casernes de la ville, la caserne de la Montaña. Mais là, chez nous, à Madrid, le dernier mot il a été pour nous, les républicains ! Mon père est venu nous en parler après coup pour nous dire que ça avait été une odyssée dramatique :

« C'est horrible ! C'est terrible ! L'armée n'a pas pu résister aux assauts des républicains. Ils portaient tous en courant ! Ils se sont fait massacrer ! Il paraît que certains essayaient même de s'échapper en se déguisant en femmes ».

Madrid, elle aussi a eu son bain de sang et les premiers jours de guerre y ont fait beaucoup de morts, comme ailleurs ! Mais le plus important de tout finalement, c'était bien que l'armée ait échoué !

Les franquistes n'avaient pas pris le contrôle de Madrid, mais Franco avait déclenché la haine et la violence en Afrique. Maintenant, elle était sur toute l'Espagne.

Après cette histoire de la Montaña, à Madrid c'était la fête. Tout le monde était fier de s'être battu et d'avoir triomphé. On se sentait tous soulagés. Pourtant la situation n'était pas brillante. Les fascistes étaient partout ! Trois ou quatre jours après l'insurrection du Maroc, Franco ne tenait que quelques villes, mais à la fin juillet, c'était des régions entières qui étaient à lui ! L'Estrémadure, les Asturies, la Navarre, presque toute l'Andalousie, une bonne partie du Pays basque, tout ça était à eux ! Il n'y avait vraiment pas de quoi être tranquilles !

Avec ce qui venait de se passer ici, on était quand même sûrs de nous et de notre force. L'histoire de la caserne de la Montaña avait été l'occasion de prendre des armes supplémentaires et des munitions qui manquaient. Après ça, il fallait aider les républicains là où ça se passait mal. Comme il n'y avait plus d'armée et presque plus de police, alors on a

formé des milices populaires pour maintenir l'ordre dans les rues et organiser les milliers de volontaires qui voulaient se battre aux quatre coins de l'Espagne !

Votre grand-père Antonio ne m'a plus donné aucune nouvelle de lui jusqu'au jour où, enfin, j'ai reçu un télégramme signé de sa main. Il était en France. A Toulouse. Dans ce télégramme, il me disait que les républicains de San Sebastian – Saint Sébastien- avaient dû fuir à Irun et que de là, pourchassés par les fascistes, ils avaient passé la frontière et s'étaient réfugiés en France. Il me disait aussi que tout allait bien pour lui et qu'il allait se débrouiller pour rentrer rapidement à Madrid. Il pouvait le faire sans jamais passer en territoire fasciste. J'étais soulagée. Trois jours plus tard, il est arrivé par le train à la estacion del Norte – la gare du Nord. J'étais là pour l'accueillir. Le gouvernement venait juste de voter une loi qui donnait à tout citoyen un minimum de dix pesetas par jour et par personne. Pour l'époque, c'était un progrès énorme ! Et quand on s'est retrouvé sur le quai, c'est la première chose dont on a parlé :

« Maintenant grâce à ça, on a suffisamment d'argent pour se marier ! »

Pourquoi on se serait inquiété ? L'avenir était à nous et l'État s'engageait à nous aider. Le seul problème, c'était Franco et ses partisans. Mais tout serait réglé en quelques semaines ! Et on n'en parlerait plus ! Si à ce moment-là quelqu'un nous avait dit que la guerre durerait trois ans et qu'il arriverait tout ce qui est arrivé par la suite, on l'aurait pris pour un fou. Jamais on l'aurait cru.

Pour nous, les républicains, les deux mois qui ont suivi, août et septembre, ont été catastrophiques. Les troupes nationalistes avançaient de partout : Franco venait par le Sud, le général Mola venait par le Nord... on avait cru pouvoir en finir rapidement avec les fascistes et c'était le contraire qui se passait ! Ils se rapprochaient de nous à une vitesse incroyable ! Rien ne les arrêtait ! Les combats étaient acharnés ! Terriblement violents ! Et ce qui se passa alors à Tolède, tout le monde s'en souvient...

A Tolède, en juillet, la situation avait été compliquée là-bas aussi. Les militaires s'étaient soulevés et comme à Madrid, les républicains avaient fini par l'emporter après quelques jours où on ne savait pas trop ce qui allait arriver. Mais au contraire de ce qui s'était passé chez nous, les nationalistes ne s'étaient pas rendus: ils s'étaient réfugiés dans l'Alcazar, une forteresse du Moyen Age, un roc qui dominait la ville ! A l'intérieur de l'Alcazar, il y avait une grande cour derrière des murailles en pierres. Les fascistes s'étaient barricadés là-dedans. Pendant des semaines, ça a été des batailles à n'en plus finir pour tenter de les faire sortir ! Ils étaient encerclés de partout, mais il n'y avait rien à faire ! Le palais était solide et ce qu'ils avaient comme nourritures leur permettaient de tenir et encore de tenir.

Le combat de Tolède entre les républicains et les nationalistes était de plus en plus dur chaque jour. Partout dans le monde, on attendait de connaître la fin. Tous les journaux racontaient cette histoire et chaque chose qui s'y passait. Petit à petit, l'Alcazar était devenu le symbole de la lutte dans laquelle nous, les républicains espagnols, on s'était engagé contre le fascisme. Certains jours, mon père venait nous voir à la maison et nous disait :

« Cette fois, c'est sûr ! Demain c'est la bonne ! Les troupes républicaines vont attaquer l'Alcazar et le prendre ! »

Mais l'Alcazar ne se rendait pas !!! Il était imprenable !!! Et tout le temps que durait le siège de Tolède, notre situation à nous devenait catastrophique : les défenses républicaines étaient enfoncées sur tous les fronts. Franco remontait vers Madrid par le Sud avec l'Armée d'Afrique et il n'avait que des succès ! Il envoyait des messages aux assiégés de Tolède en les encourageant et en leur disant :

« Tenez bon ! Nous allons vous libérer ! »

C'est pendant l'été et la bataille de l'Alcazar qu'on a appris une nouvelle terrible : la nouvelle de l'assassinat par les fascistes du poète Federico Garcia Lorca. Moi, j'étais un peu jeune pour tout ça, mais mon père était vraiment très très triste au moment où on l'a su ! Il aimait beaucoup Garcia Lorca !

*Dites à mes amis
que je suis mort.*

*L'eau chante toujours
sous le frisson du bois.*

*Dites à mes amis
que je suis mort.*

*Dites-leur que je suis resté
les yeux ouverts*

*et que l'immortel mouchoir de l'azur
couvrait
mon visage.*

*Ah !
Et que je m'en suis allé sans pain
à mon étoile.*

Federico Garcia Lorca

(1922)

Après la mort de Garcia Lorca est arrivé la libération de l'Alcazar par les troupes de Franco. Les nationalistes ont fini par reprendre la ville sans difficultés. Du jour au lendemain, Tolède s'est retrouvée en territoire fasciste et ceux qui s'étaient barricadés depuis des mois dans l'Alcazar sont sortis tranquillement de là. Nous qui avions attendu tout ce temps pour assister à ça ! La terre entière avait eu les yeux fixés sur cette ville et jour après jour tout le monde avait pu se rendre compte du drame qu'on vivait en Espagne. Et maintenant, les étrangers ne comprenaient qu'une chose, que nous autres, républicains, on était impuissants face aux fascistes ! Quand on a perdu Tolède, les troupes de Franco ont continué d'avancer et de se rapprocher de Madrid.

Fin septembre, après l'épisode de Tolède, l'été était déjà vraiment bien loin. Deux mois seulement étaient passés depuis le 18 juillet, mais la confiance n'était plus chez nous. Plus les jours passaient plus on s'inquiétait. C'était que des défaites et on se rendait bien compte de notre inconscience. Comment on avait cru pouvoir se débarrasser de Franco aussi vite qu'en quelques semaines ? Ce qu'on pouvait pas savoir à l'avance, c'était la réaction des autres pays. Dès le début les nationalistes ont eu avec eux l'Allemagne et l'Italie ! Sans eux, jamais ils n'auraient traversé le détroit de Gibraltar ! Sans leurs armes, sans leur matériel et sans leurs hommes, jamais ils ne se seraient approchés de Madrid comme ça !

Pour Hitler et Mussolini, la guerre d'Espagne, c'était la chance de tester leur force. De notre côté, dans le camp républicain, personne ne nous aidait ! Les Américains restaient à l'écart parce que l'Espagne ne les intéressait pas, elle était trop loin, et les Alliés, les Français et les Anglais, ils ont formé un comité de non-intervention qui a fait un blocus interdisant de soutenir les uns ou les autres !

« Qu'ils se débrouillent entre eux ! »

Voilà ce que l'on pouvait entendre à ce moment-là.

Ce qu'on n'avait pas pu prévoir non plus, c'était l'état de l'armée après la trahison des officiers : l'État-Major n'existait plus, on ne savait plus qui dirigeait qui, et plus personne ne commandait personne ! On ne pouvait compter que sur les milices ! Les miliciens étaient tous des volontaires, des jeunes de gauche, avec de l'enthousiasme, pleins de bonne volonté et qui avaient envie de se battre, mais aucun d'eux ne savait vraiment ce qu'était une guerre ! Et ils l'ont compris très vite ! Dès les premières batailles ! Là-bas, ils ont trouvé en face d'eux des soldats professionnels très bien équipés et très bien entraînés !

Mon père nous parlait beaucoup de ce qui se passait à la frontière entre la France et l'Espagne. Malgré les interdictions, certains tentaient de donner des armes et des vivres pour les uns ou pour les autres. Souvent ce qui devait prendre la route de Barcelone et du camp républicain prenait la direction d'Irun et des fascistes parce qu'à l'étranger, beaucoup soutenaient Franco de peur des communistes et des anarchistes qui étaient de notre côté. On apprenait les nouvelles de nos défaites, on commençait petit à petit à comprendre que les fascistes ne seraient pas battus facilement, que la guerre allait durer longtemps, et qu'on allait certainement vivre des jours difficiles.

Madrid, ma ville, n'était plus Madrid. Les dancings, les cinémas d'été en plein air, les théâtres, tout ce que m'avait fait découvrir mon père et tout ce que j'avais appris à connaître et à aimer plus tard lors de mes escapades avec votre grand-père... eh bien, tout ça n'existait plus ! Comme notre joie de juillet après la victoire de la Montaña ! C'était pareil. On vivait dans la crainte. On avait peur de voir arriver les Mauros – les Maures-, des soldats qui violaient, qui pillaient et qui après se payaient eux-mêmes en volant les gens. Je suis tombée un jour sur un article de journal qui racontait l'histoire d'une femme à qui l'un de ces soldats avait arraché l'oreille pour lui prendre ses boucles : on avait vraiment très peur d'avoir affaire à eux ! Votre grand-père avait quitté son travail pour rejoindre le front. Tout le monde avait été mobilisé en prévision d'une attaque surprise de Franco. C'est là qu'un matin il m'a donné un petit revolver, un 6-35, pour me défendre au cas où la ville soit prise et que je me retrouve nez à nez dans la rue avec un de ces Mauros.

Et il y avait aussi la Vème Colonne... La Vème Colonne, c'était le nom qu'on donnait aux fascistes qui étaient déjà dans Madrid, isolés ou en groupes, et qui devenaient de plus en plus dangereux au fur et à mesure que Franco s'approchait. Ils tuaient beaucoup de monde.

Et puis, il y avait aussi « los paseos » - « les promenades »... « El paseo », c'était des gens qui profitaient de la guerre pour régler leurs comptes personnels, des histoires d'argent ou des anciens prisonniers qui venaient se venger de leur juge, par exemple. Le moindre problème que vous aviez avec quelqu'un dans la journée pouvait faire que ça vous arrive à vous. On vous prenait de force, on vous emmenait et on vous fusillait. Vous étiez chez vous, le soir quelqu'un venait, il frappait à votre porte et vous disait :

« Viens, on va faire un paseo ! »

Les matins, quand on se levait on trouvait des morts. Je me rappelle d'un jour où on en avait trouvé un, un peu plus bas dans la rue Narvaez. On s'était dit :

« Oh ! Y'a un tué là-bas ! Y'a un mort ! »

On était allé le voir. Le pauvre, il était couché par terre et il n'avait plus de dents. Il devait avoir un dentier qu'on lui avait arraché. Il était sur le ventre, il était gros, il était mort et on l'avait laissé là au milieu de la rue. Tous les jours, au réveil, on se disait :

« Tiens... aujourd'hui, de ce côté-là il y a.... et de l'autre, il y a... »

Parce que c'était autant des fascistes que des républicains, vous savez ! Parce que tout le monde profitait du paseo !

Beaucoup d'anarchistes étaient aussi vraiment très indisciplinés ! Ils faisaient ce qu'ils voulaient ! Ils réquisitionnaient les maisons ou les appartements, ils les occupaient et ils les vidaient de leurs objets de valeur qu'ils gardaient pour eux ! De ce côté-là, les communistes

étaient quand même plus honnêtes, parce qu'ils trouvaient, ils le donnaient à leur comité qui le revendait pour financer la défense de Madrid !

En 1936, Ricardo avait juste vingt ans et il était engagé dans l'armée. Au moment du soulèvement, mon frère était justement dans une caserne du Sud, à Murcia. Heureusement, cette région était restée républicaine ! En octobre, il est rentré à Madrid pour une permission. Les franquistes n'étaient plus très loin. Un jour, il était avec nous à la maison et il y a eu un appel à la mobilisation générale. Les fascistes avaient percé, ils menaçaient la rivière Lozoya. Les autobus, les autocars et les taxis étaient réquisitionnés. Des miliciens passaient dans les rues en voiture avec des haut-parleurs :

« Madrilènes ! Madrid est en danger ! Il faut lutter pour que les franquistes n'arrivent pas à Lozoya ! Ils veulent empoisonner l'eau ! Nous allons être obligé de nous rendre ! Madrilènes, tous au front ! »

Après avoir entendu ça, Ricardo n'a pas voulu rester une minute de plus avec nous :

« J'y vais, moi aussi ! Je suis militaire ! Il n'y a pas de raison que je reste les bras croisés en attendant que Franco arrive ! »

Il était engagé dans l'armée, cette bataille ne pouvait pas se faire sans lui ! Mon frère a pris quelques affaires, il a quitté la maison, et il ne nous a plus donné aucun signe de vie. Mon père a fait tout ce qu'il pouvait pour le retrouver, il a télégraphié et téléphoné partout, sur tout le front, personne ne savait ce qu'était devenu Ricardo. Les jours passaient. Bien sûr, on était dans l'angoisse.

Franco avançait toujours. Le danger se rapprochait encore plus de nous. Courant octobre, tous les accès à la capitale ont été fermés. On n'avait plus sous notre contrôle que la carretera de Valencia – la route de Valence. Elle était hyper protégée parce qu'elle était notre seule échappatoire, le dernier lien qui nous restait avec les territoires libres de l'est de l'Espagne. Pendant ce temps, l'armée républicaine commençait enfin à bien s'organiser. Quatre bataillons avaient été formés pour défendre Madrid. Il y avait « Lister », « Modesto », « Carlos » et « El Campesino », qui étaient aussi les noms des chefs de ces bataillons. On manquait toujours d'armes et de munitions, mais les officiers qui étaient restés fidèles au gouvernement avaient fait du bon travail. Les milliers de volontaires qui ne savaient même pas comment porter le fusil trois mois auparavant, c'était une armée maintenant ! Alors qu'au début il y en a même qui portait le fusil avec la tête en bas !

Tout le monde pensait que la bataille de Madrid était perdue d'avance. Tout le monde, sauf les communistes ! Eux disaient qu'ils lutteraient jusqu'au bout et que la ville devait se rendre sous aucun prétexte ! Quitte à devoir se battre quartier par quartier ! Immeuble par immeuble ! Bout de maison par bout de maison ! D'après eux, il fallait tous qu'on refuse ce désastre, y compris nous, les femmes ! Nous aussi nous devons apprendre à utiliser des armes ! Pour les amis communistes de votre grand-père c'était évident. Ils disaient tous :

« Pourquoi Luisa ne vient-elle pas, elle aussi ? »

Mais mon père à moi était tout à fait contre ! Parce qu'il cherchait à me préserver ! Il refusait que je sois mêlée à cette histoire ! Il me disait tout le temps :

« Les femmes n'ont rien à voir là-dedans. »

Les copains d'Antonio lui demandaient sans arrêt pourquoi je ne venais pas avec eux et leurs fiancées. Du coup, moi aussi j'ai fini par faire la même préparation militaire que faisait chaque femme de militant ! Sauf que moi c'était en cachette ! Parce qu'il était pas question que mon père le sache !

Un jour de la fin octobre 1936, pour la première fois de ma vie j'ai entendu le bruit de la guerre. Il venait des faubourgs de Madrid et il se rapprochait. L'atmosphère qui régnait en ville à ce moment-là était extraordinaire !!! Comment vous dire ??? De ma vie, je n'ai jamais rien connu de comparable !!! Il n'y avait plus de peur ! On était décidés à faire front ! Tout le monde était prêt ! On attendait ! Il ne restait pas un autocar ! Pas un taxi ! Rien n'avait été oublié pour transporter les soldats au front ! Quelques fois à nous autres, femmes, ils nous arrivaient encore de croiser ici ou là un homme en âge de porter une arme. Au café ou dans la rue, on allait à sa rencontre et on lui disait :

« Quoi ? Tu es encore ici ? Mais tu n'as pas honte ? Va rejoindre les autres ! Dépêches-toi ! »

Nous aussi, les femmes, on était prêtes ! Dolorès Ibarurri, La Pasionaria, nous avait dit :

« Quand les fascistes arriveront, le châtiment que les femmes de Madrid leur feront subir sera le même que celui qu'elles firent subir aux soldats de Napoléon il y a cent ans ! Nous leur verserons de l'huile bouillante pour qu'ils ne puissent pas entrer dans nos maisons ! »

La ferveur en faveur de la République était extraordinaire !!! Toutes les défaites étaient oubliées !!! On ne faisait que se répéter les mots de La Pasionaria et aussi cette autre phrase qu'on lisait ou qu'on entendait partout : « Madrid sera la tombe du fascisme. »

IV

Ma ville, martyre

*« La voix de la sagesse,
parmi les voix maudites
de la mitraille, sonne
comme des mots d'amour. »*

Antonio Aparici, poète
(Congrès International pour la Défense de la Culture.

Madrid, novembre 1936)

L'attaque de Franco commença le 6 novembre. Ou le 7, je ne sais plus... Au cours de la même journée un ami de Ricardo vint nous voir à la maison pour nous donner des nouvelles de mon frère. Ricardo avait eu un accident début octobre, le jour de sa disparition. Pour rejoindre le front il était monté dans un camion déjà plein dans lequel il avait quand même réussi à se faire une place. Ils étaient partis dans les sierras – les montagnes - autour de Madrid. A l'intérieur de ce camion, il y avait comme une barre en fer qui dépassait. Ricardo était debout à l'extérieur, accroché à cette barre, et il est tombé bêtement dans un virage en épingle à cheveux. On l'avait transporté à l'hôpital militaire Carabanchel de Madrid et les autres avaient continué sans lui. Mon frère avait des contusions partout. Plus grave, il avait aussi une commotion cérébrale. Son ami qui était venu nous voir pour nous annoncer la nouvelle avait essayé de nous rassurer. Il nous avait dit que mon frère était toujours hospitalisé, mais qu'il se portait bien. En fait ça n'allait pas si bien que ça et ça a été très dur pour mon père et moi à l'hôpital parce que Ricardo était en camisole de force ! On l'avait enfermé comme on enferme les prisonniers dans leurs cellules ! Quand mon frère nous a vu arriver mon père et moi, il s'est accroché aux barreaux de sa cage et il a hurlé :

« Papa ! Papa ! Sors-moi d'ici ! Regarde ! Ils m'ont enfermé comme si j'étais fou ! Ils disent que je suis fou ! Mais c'est pas vrai ! Je suis pas fou ! »

Ricardo nous a raconté toute son histoire. Du début à la fin. Quand il était arrivé, on l'avait mis dans le dortoir des fous parce qu'il faisait des crises comme des crises de démence. Plus tard, il y avait eu dans ce dortoir un début de bagarre générale et on l'avait pris parmi d'autres au hasard pour le mettre en camisole. Mon frère nous a raconté aussi ce qui était arrivé à certains de ses compagnons de chambre. Je m'en souviens d'un qui s'était fait attraper par les fascistes et qui était devenu hystérique après s'être fait couper la langue.

Ricardo n'était pas fou, mais son accident l'avait rendu épileptique. Par moment il lui arrivait de faire n'importe quoi, comme de se rouler par terre ou de se frapper la tête. Le médecin nous a expliqué qu'une goutte de sang était restée dans son cerveau, qu'il aurait fallu l'opérer, que l'opération était très délicate et impossible à pratiquer dans ces circonstances vu que la plupart des chirurgiens avaient rejoint le camp de Franco. Ricardo a supplié mon père de l'emmener avec lui, mon père est allé discuter avec les médecins et il l'a ramené avec nous ! Pendant ce temps, la lutte pour Madrid commençait pour de bon.

On résistait. On résistait, on résistait et les premiers éléments des Brigades Internationales sont arrivés pour nous aider ! Les Brigades Internationales, c'était des volontaires de tous les pays qui venaient pour aider la République Espagnole !

Votre grand-père était mobilisé. Je voulais avoir de ses nouvelles. Comme on entendait des tirs à deux pas de chez nous, un jour j'ai dit à sa soeur Patro :

« Viens avec moi, on va essayer de les voir sur la Plaza Mayor ! »

Je ne sais pas ce qui m'a passé par la tête. Comme il s'agissait de son frère, Patro m'a suivie et on est arrivées toutes les deux Plaza Mayor, une place avec des colonnes et des arcades tout le tour. On est montées sur une des arcades et on a regardé. A ce moment-là a commencé un combat dont vous ne pouvez pas vous imaginer toute la violence !!! On entendait la mitraille et des détonations de tous les côtés !!! J'ai eu peur, on a sauté de là où on était et on a fait demi-tour. On a quitté la Plaza Mayor et on est rentrées chez nous en courant !!!

Mi-novembre, à partir de là on a commencé vraiment à beaucoup souffrir ! Les arrivages de vivres étaient de plus en plus rares et les rayons des magasins commençaient à se vider. Petit à petit on s'est mis à manger n'importe quoi. On faisait des queues interminables souvent pour trois fois rien. Combien de fois la Tia Margarita m'a t-elle appelé la nuit vers 4 heures du matin pour que je l'accompagne à tel ou tel endroit, là où on avait cru comprendre la veille qu'il y aurait une livraison d'huile, de savon, de pommes de terre ou de je ne sais quoi ? L'hiver approchait et on n'avait plus de chauffage, non plus. Là aussi, je partais avec mon père, on prenait des petits paniers et on allait à la gare ramasser le charbon que les locomotives faisaient tomber derrière elles. On se chauffait au charbon. Il y avait beaucoup de gens qui faisaient comme nous. On ne réussissait pas à récupérer grand-chose, mais c'était toujours ça. Et on s'en contentait pour assurer le minimum.

A partir de ce moment-là, il y eut aussi vraiment beaucoup de bombardements. Franco n'avait pas réussi à prendre Madrid ? On ne voulait pas se rendre ? Il voulait nous affamer et nous noyer sous les bombes ! Il nous a fallu beaucoup de courage pendant cette période ! Mon père en avait beaucoup ! Et je crois qu'il a bien su nous le transmettre ! Nous, rue Narvaez, on habitait au sixième étage. Quand les sirènes retentissaient, on entendait dans la rue et les étages du dessous les gens qui couraient se mettre à l'abri à l'intérieur des caves, mais nous, on ne bougeait pas ! Parfois on se mettait même au balcon et mon père disait :

« Si la bombe tombe en haut de l'immeuble, elle nous tue ! Si c'est en bas, on prend l'immeuble sur la tête et ça ne changera rien ! Alors on reste ! »

Je me souviens des « oiseaux noirs » du ciel de Madrid. Les « oiseaux noirs », c'était le nom que l'on donnait aux avions allemands, los Junkers ! Je me rappelle les avoir vus venir de loin, un matin, lors d'une queue pour un ravitaillement dans le quartier d'Anton Martin. Le bombardement avait été terrifiant ! Heureusement, depuis un moment déjà il y avait les avions russes qui essayaient de chasser los Junkers du ciel.

Je ne sais vraiment pas comment on a fait pour tenir comme ça, avec les bombardements, sans chauffage, en souffrant de la faim et avec rien pour se laver ! Je vous le dis franchement : je sais pas.

Ricardo ne resta pas longtemps chez nous, rue Narvaez. Il s'enfuit un jour de la maison sans nous prévenir et s'engagea dans le bataillon anarchiste des « Sin dios » - « Les Sans dieux ». Il n'avait qu'une idée en tête : aller au feu et se faire faucher par une balle ! C'est que sa vie était devenue un calvaire. Ses crises étaient vraiment très impressionnantes et son mal le faisait terriblement souffrir. Il m'est arrivée d'avoir été seule avec lui et de devoir faire face : j'étais

paniquée ! J'appelais les voisins à mon secours pour qu'ils m'aident à le tenir ! Et chaque fois qu'il reprenait ses esprits, mon frère répétait toujours la même chose :

« Mais pourquoi je suis pas mort ? »

Depuis son accident, mon frère ne pouvait plus travailler. Plus personne ne voulait de lui à cause de ses crises. Même sa fiancée l'avait quitté. A vingt ans, il se sentait complètement inutile. Dés fois, il me disait :

« Tu sais, Luisa... Quand je t'entends chanter un tango - des tangos, j'en chantais tout le temps à la maison - je pense à toi et à ma vie d'avant. »

Et il pleurait, il pleurait...

Du front, mon frère Ricardo a été renvoyé à l'hôpital en arrière-garde quand ils se sont aperçus qu'il était épileptique. De son hôpital, il s'est échappé à nouveau et il a fini par revenir chez nous en sécurité.

Le gouvernement était parti à Valence avant l'attaque de Franco. Maintenant, c'était tous les ministères, les fonctionnaires et les administrations qui déménageaient ! Tout le monde se préparait à partir de Madrid d'un jour à l'autre ! Et mon père aussi, puisqu'il était employé des Communications ! Sa destination à lui devait être Albacete. Il savait qu'il devait partir, mais il ne savait pas quand. Ni le jour, ni l'heure. Pour votre grand-père et moi, la conséquence de tout ça était que nous allions devoir nous séparer ! C'était obligatoire ! Et il était impossible de savoir combien de temps cette séparation allait durer ! J'irai à Albacete avec mon père tandis que lui resterait à Madrid. Pour lui comme pour moi, c'était impensable !!! C'est vrai que Madrid était sur le point de tomber et que ça devenait de plus en plus dangereux d'y rester. Et c'est vrai qu'il pouvait arriver quelque chose à l'un ou à l'autre. Mais qu'est-ce qui nous disait qu'ailleurs ça ne serait pas le cas aussi ? Alors autant que ça soit ici ! Et qu'on soit ensemble tous les deux ! Et puis... comment vous dire ? ? ? Vous savez ! Dès qu'on avait un moment à nous, on était tout le temps l'un avec l'autre !!! On s'entendait bien, je l'aimais beaucoup, il m'aimait beaucoup, alors il fallait qu'on reste ensemble ! Vraiment, se quitter dans ces circonstances, c'était la pire des choses à faire ! De toute façon, pour nous deux c'était inimaginable !

Pour rester ensemble, à l'époque on n'avait qu'une seule solution : le mariage ! Et tout de suite ! Notre décision à nous était prise, mais il fallait convaincre mon père. J'étais mineure, le consentement de mon père était encore obligatoire, mais sur le coup mon père refusa catégoriquement. Voilà ce qu'il nous dit :

« Mais comment pouvez-vous penser une seule seconde à vous marier alors qu'on est dans cette situation ? »

Pour moi, c'était la catastrophe ! Je ne comprenais pas pourquoi mon père refusait. Aujourd'hui, avec la distance, je sais ce qui l'ennuyait : il considérait que le mariage était quelque chose de réfléchi qui se faisait dans des circonstances normales. Et à Madrid, en ce temps-là, ça n'était pas vraiment pas le cas. Mais votre grand-père et moi on était tellement décidés à ne pas se quitter qu'on a insisté encore et encore. On a tellement insisté que finalement mon père nous a donné son accord ! Presque par obligation ! On était fous de joie !

Comme je vous l'ai déjà dit, Madrid n'était plus Madrid depuis longtemps. On n'y vivait plus comme avant. En quelques mois, tout ou presque avait changé et pour se marier, c'était pareil. On ne pouvait plus le faire à l'église, elles avaient toutes été fermées, il fallait aller dans un lieu qu'on appelait El Juzgado – comme un Palais de Justice -. Le lendemain du jour où mon père nous avait donné son accord, on était tous les deux Antonio et moi devant la porte du juge avec tous nos documents. De mon côté j'avais fait faire un extrait de naissance, mais pour votre grand-père qui était né à Cordoue en territoire fasciste, il ne pouvait pas aller le chercher ni le demander, ça n'était pas possible ! Par contre, sur lui, Antonio avait des papiers de la Poste prouvant qu'il était célibataire parce qu'il fallait quand même pouvoir prouver qu'on n'était pas déjà marié.

Quand l'employé de la Juzgado a regardé nos papiers, il n'a fait aucun problème. Tout était en règle. On pouvait revenir pour le mariage quand on en aurait envie. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était un vendredi, on était le vendredi 20 novembre 1936, c'était l'anniversaire de ma soeur Pépita, et si on le souhaitait, le lundi suivant, c'est-à-dire deux jours plus tard, votre grand-père et moi on était mariés ! En sortant du bureau du juge, on était les plus heureux du monde !

Il doit être à peu près une heure et demie de l'après-midi et je décide d'annoncer la nouvelle à mon père. Devant chez moi, on trouve la porte de l'appartement fermée. Je sonne : personne ! J'appelle la voisine : elle me dit que tout le monde est parti parce que mon père a reçu l'ordre de faire ses valises et de se trouver à 14 heures en bas de l'immeuble de la Telefonica où des cars attendent pour amener tous ceux qui doivent partir à Albacete ! Alors avec Antonio, on remonte toute la rue de Alcala en courant. En temps normal, ça ne prend pas beaucoup de temps pour aller de chez moi à là-bas ! Il n'y a que la longue rue de la calle de Alcala à traverser ! Mais là, ça faisait longtemps que plus aucun bus ne circulait dans la ville ! Heureusement, il n'était pas trop tard. Au bout d'un moment, près du Palais des Communications, je reconnais mon père. Toute la famille est là : il y a la Tia Margarita, il y a ma petite soeur Pépita, il y a Ricardo qui sort juste de l'hôpital et qui est considéré comme mutilé de guerre et il ne manque que mon petit frère Carlos qui doit rester mobilisé à Madrid parce qu'il vient juste d'avoir ses 16 ans ! Je suis soulagée. Tellement heureuse qu'ils soient encore là pour leur annoncer la bonne nouvelle de notre mariage avant qu'ils partent ! A la tête que fait mon père, je me rend compte que lui aussi est soulagé de me voir :

« - Papa ! Papa ! On a les papiers ! On peut se marier à partir de lundi ! Je n'ai pas besoin de venir avec vous !

- Écoute, ma fille – me répond mon père - pour l'instant tu es mineure et je n'ai pas le droit de te laisser seule à Madrid. S'il le faut, je te ramènerai lundi ou mardi, mais en attendant, tu viens avec nous à Albacete ! »

Le ciel me tombait sur la tête !!! Je ne savais plus quoi faire ni quoi dire !!! On était là, sur cette place, au milieu de tous ces gens, avec Antonio qui tentait de convaincre mon père de me laisser avec lui, et qui pleurait, qui pleurait sans s'arrêter. Il y avait mon frère Ricardo qui commençait une de ses crises d'épilepsie, et moi qui pleurais aussi. Parce que moi je ne voulais pas partir avec eux !!! Qu'est-ce qui me disait qu'il n'allait pas se passer quelque chose et que je ne reverrais jamais plus votre grand-père ? ? ? Je ne trouvais plus qu'une chose à dire à mon père :

« Écoutes, papa ! Si jamais tu m'obliges à venir avec toi à Albacete, je te fais la promesse que je n'y arriverai pas ! Je ferai une bêtise avant ! »

Mon père ne savait plus que faire. Il était vraiment très secoué par ce que je venais de lui dire. Il est parti téléphoner à sa mère :

« Bon. Luisa ne veut pas venir avec nous à Albacete ! Je ne veux pas la forcer, mais il n'est pas question qu'elle reste sans surveillance avant son mariage ! Alors si ça ne te dérange pas, je te demanderai de bien vouloir dire à la Tia Concha qu'elle la prenne chez elle jusqu'à ce jour ! »

Finalement, la Tia Margarita, Pépita, Ricardo et mon père ont pris leurs bagages, ils sont montés dans le car et ils sont partis pour Albacete. Moi j'étais là, toute seule avec votre grand-père devant l'immeuble de la Téfonica attendant la Tia Concha qui devait venir me prendre pour me surveiller jusqu'au jour de mon mariage. C'est comme ça que j'ai pu rester à Madrid avec votre grand-père.

Après le départ de mon père, de la Tia, de Ricardo et de Pépita pour Albacete, j'ai donc vécu quelques temps à Madrid chez la Tia Concha qui avait toujours été très proche de nous. Au moment du décès de ma mère, comme elle et son mari el Tio Federico ne pouvaient pas avoir d'enfants, elle s'était proposée de m'adopter. J'aurai vécu avec eux, j'aurai pris le nom de son mari et, plus tard, j'aurais hérité de tous leurs biens. Mais mon père avait refusé. A ma mère, sur son lit de mort, il avait fait la promesse de ne jamais nous séparer Ricardo, Pépita, Carlos et moi. Et cette promesse-là il l'a respectée !

Pendant tout le temps que je suis restée chez elle, la Tia Concha a été vraiment très gentille avec moi. Par contre, pour qu'on réussisse à se marier votre grand-père et moi, ça a été un peu plus compliqué que prévu !!! A ce moment-là, votre grand-père Antonio ne travaillait plus à la Poste. Les combats autour de Madrid étaient tellement durs qu'il avait été appelé sur le front comme tout le monde. Pendant quelque temps, je n'ai encore plus eu aucune nouvelle de lui. Il n'avait pas de permission. Je passais chez ses parents, son père à lui n'était plus là non plus ! Son père travaillait au Ministère de l'Intérieur et les services du ministère avaient tous déménagés pour Valencia. Il les avait suivis. Là-bas, chez ses parents, en plus du départ de mon futur beau-père, j'ai appris aussi qu'une des soeurs d'Antonio prénommée Amparito se mariait deux jours plus tard. On s'est arrangé pour contacter votre grand-père, pour qu'il puisse venir à cette occasion, que je le vois, et qu'on prépare notre mariage à nous.

A Madrid, les fascistes ne sont pas passés ! Partout ailleurs, ils ont fait ce qu'ils ont voulu, mais ici on les a stoppés ! C'est la vérité ! Et grâce au peuple de Madrid ! Il y avait tant de combattants ! Des hommes ! Des femmes ! Des ouvriers ! Et tant de vaillance ! Ils ne sont pas passés !!! Quand l'un d'entre eux mourait, c'était un autre qui prenait son fusil et sa place. En voyant ça, les fascistes ont eu peur et ils n'ont pas pu faire un mètre de plus !!! Après avoir commencé le siège, Franco s'est mis en dehors de la ville, il a bloqué les passages, les bombardements ont continué, il a affamé tout le monde, mais Madrid, ma ville, elle ne s'est pas rendue !!!

Franco avait établi le siège de son gouvernement à Burgos. De là il dirigeait l'Espagne nationaliste d'une main de fer. Nous étions presque les seuls à lui tenir tête avec les régions de la Méditerranée. La situation n'était pas formidable, Madrid était toujours encerclée, le seul accès pour avoir des armes, des munitions et surtout des vivres était la route de Valencia, mais on avait ressenti le fait d'avoir réussi à stopper l'avance des armées fascistes comme un triomphe ! Peut-être que cette victoire allait faire qu'il y aurait un retournement de situation en notre faveur.

Amparito, la soeur d'Antonio, se maria le 30 novembre. Bien entendu, ce jour-là on n'a pas vraiment fait la fête parce qu'à ce moment-là, ça n'était pas possible. On a réussi quand même à manger tous ensemble et votre grand-père a pu venir. On est resté ensemble tous les deux du matin jusqu'au soir. Avant de se quitter, on a fixé la date de notre mariage à nous au 10 décembre en prévoyant de nous revoir le 5 pour les préparatifs. Quand j'ai annoncé la nouvelle à ma tante, elle m'a donné son accord. Le 5, au jour dit, et même s'il ne m'avait donné aucune nouvelle de lui entre les deux dates, Antonio était bien présent à notre rendez-vous chez ses parents. Notre mariage a eu lieu le 10 décembre, à la date prévue.

Je me souviens qu'il pleuvait fort, ce jour-là. Et je me souviens aussi qu'à la Juzgado, j'étais toute seule avec la Tia Concha et que c'était elle qui avait acheté le tissu de ma robe. Parce que la Tia Margarita avait pris toutes mes affaires en partant pour Albacete !!! Je n'avais plus rien à me mettre à ce moment-là !!! Votre grand-père est arrivé un peu en retard, comme souvent, mais il a fini par arriver ! Tout s'est très bien déroulé et notre nuit de noces a eu lieu dans l'appartement de mon père, calle Narvaez.

Soixante-cinq ans plus tard, quand je pense aux jours qui ont suivi, je me rappelle de tout : il y avait la guerre, les bombardements, mais avec votre grand-père Antonio on était contents. On sortait et on était heureux, vous savez ! Deux jours après le mariage, on est allés faire une photo dans un petit magasin que j'avais trouvé et qui était calle Caretas, en plein centre, près de la Gran Via. Ce jour-là les fascistes avaient décidé de tirer des obus pour que Madrid se rende. Déjà, à la Puerta del Sol, on avait été obligé de se coucher par terre à cause d'une attaque terrible à coups de canon ! Il y avait même la mitraille ! Ce que voulait Franco, c'était détruire l'immeuble de la Telefónica. Et il était juste à côté de celui du photographe !

Le magasin de photo était très joli. Il y avait la partie de devant qui donnait sur la rue, là où on était, tandis qu'à l'intérieur il y avait un grand couloir qui amenait sur une cour. A un moment, un obus s'est perdu, il est tombé dans la cour à l'arrière de la maison, il a fait de la poussière, mais bon... On a attendu un peu, on a fait la photo et on est partis. On est allé se promener sur la Gran Via. On avait un esprit... peut-être bien qu'on croyait qu'on était intouchables !!! On était jeunes bien sûr ! ! ! Plus tard on n'aurait pas pu le faire ! ! Mais là c'était comme ça ! ! ! Sur la Gran Via on n'a pas pu passer parce qu'il y avait un cordon de militaires qui barrait la route. Les gens étaient là et regardaient comment les obus tombaient sur la Telefónica. De temps en temps, on entendait les tirs. Et quelques fois les obus rentraient directement par les fenêtres. Ce jour-là, l'immeuble de la Telefónica a presque été détruit, mais il est quand même resté debout !!!

Un jour, Ricardo est venu d'Albacete pour me dire que mon père ne voulait pas que je reste dans son appartement. Entre ce que voulait mon père et ce que me disait ma grand-mère, je ne savais plus quoi faire ni quoi dire. Votre grand-père s'est vexé, on est parti calle Menorca, chez ses parents, où vivaient déjà Amparito et son mari et on habitait là tous les quatre. On a vécu ensemble quelques temps en étant heureux mais déjà, pour Noël 1936 on n'avait presque plus rien à manger ! Comme il était à la Poste, Antonio me ramenait quelques fois des petits pains. Sinon on se débrouillait comme on pouvait. On faisait quelques courses, mais on mangeait de tout ! On en venait peu à peu à manger des choses comme des jaramagos – des pissenlits –.

Au mois de février 37, je suis tombée enceinte. Votre grand-père n'a pas voulu que je reste plus longtemps à Madrid. Il m'a dit :

« C'est pas possible ! Tu ne peux pas rester là dans cette situation, avec les bombardements, le manque de nourriture et un enfant dans le ventre ! »

Il voulait que j'aille rejoindre ses parents à Valencia. Mais moi je ne voulais pas partir ! Je ne voulais pas quitter Madrid, ma ville ! Je n'avais rien contre sa famille, mais je n'avais pas envie d'aller chez ma belle-mère ! J'y ai bien été obligé. Avec un enfant dans le ventre c'est vrai que c'était beaucoup plus sage et qu'il ne fallait pas hésiter.

V

La guerre civile, ailleurs en Espagne

« Dans cette tragique guerre civile, c'est le destin de l'esprit qui est en jeu, sa survivance comme valeur suprême de la vie. Tout le monde doit désirer le triomphe du peuple parce qu'il représente l'avenir en tant que continuité historique du passé. »

Valencia (Valence), février 1937

Vivre à Valence, ça n'était pas du tout la même chose que vivre à Madrid. Je m'en suis vite rendue compte. Ici, on était loin du front, on ne sentait pas la guerre, on pouvait encore se promener tranquillement, et on n'avait pas faim. Dans cette partie de la République, il y avait encore du ravitaillement et des vivres. Ce que je venais de quitter n'avait rien à voir et pourtant, j'allais mal. Entre-temps, Antonio avait repris son travail à la Poste de Madrid et il n'a pas eu de permission pendant un mois. Au bout d'un mois, il a quand même réussi à passer une journée à Valence. Ce jour-là, on a été heureux. Je me souviens qu'on est allé en ville et je me souviens même qu'on a bu un café tous les deux sur la plaza Castellar, une place du centre. Cette journée a été la seule agréable que j'ai passée là-bas !

Peu après, j'ai reçu un télégramme de mon père qui me disait qu'il venait à Valencia pour rendre visite à une parente de la Tia Margarita et qu'il voulait me voir. C'est vrai que je n'avais pas été très gentille avec lui au moment de notre séparation et qu'il était parti à Albacete fâché contre moi. Je n'avais pas voulu les suivre et je l'avais même menacé. Mais il m'avait déjà tout pardonné ! Depuis mon mariage, je l'avais quand même revu une fois. C'était à Madrid, je faisais la queue pour avoir de l'huile ou du savon et quelqu'un était venu me dire que mon père était chez lui, rue Narvaez. J'avais eu une joie terrible ! Qu'est-ce que vous voulez ? ... C'était comme ça ! Mon père, je l'adorai ! Je n'ai pas eu de maman, j'ai eu le malheur de la perdre très jeune, et tout mon amour s'est porté sur mon père qui était quelqu'un que j'adorai ! Ce jour-là, à Madrid, tout de suite j'avais voulu le voir, j'avais couru jusqu'à la maison, j'avais sonné, et quand il avait ouvert la porte, il avait été comme moi : il avait eu une joie terrible !!! On s'était embrassé, moi je m'étais mise à pleurer et lui il m'avait pardonné en me disant que tout ce qui comptait était que je sois heureuse.

Mon père est venu à Valence. On s'est vus et on a parlé, mais d'abord quand il m'a trouvé il a ouvert les bras, il m'a embrassé, et il m'a demandé si j'étais contente. Il était vraiment très très heureux, et il avait vraiment tout oublié de ce qui s'était passé devant la Telefónica ! Je lui ai fait comprendre que je n'étais pas très très bien et finalement, il m'a dit :

« Écoute, Luisita ! Si tu veux venir avec moi à Albacete, tu peux ! La Tia Margarita sera contente de te voir et il y aura aussi ta soeur Pépita. On a de la place, on a une grande maison... Tu peux venir habiter avec nous ! »

Je lui ai dit oui et je suis partie avec lui !

Albacete, mars 1937

Je n'oublierai jamais la joie de la Tia Margarita le jour de mon arrivée à Albacete. Parce qu'elle m'avait préparé un cosido – qui était un plat avec des pois chiches - très très bon ! A partir de ce moment j'ai vécu avec mes parents et on vivait bien. La maison de mon père, c'était une villa réquisitionnée pour des gens comme lui, des responsables importants qui avaient dû tout quitter sans rien pouvoir préparer à l'avance. Elle était belle et grande. La guerre continuait, mais c'était différent de Madrid. On n'entendait pas les combats. On écoutait la radio et on lisait le journal. A la Poste, chaque jour mon père avait des nouvelles de la progression des troupes franquistes, parce que malheureusement c'est comme ça que ça se passait ! Ils ne s'arrêtaient pas ! Madrid était une ville qui les stoppait, mais ailleurs ils continuaient d'avancer ! Et c'est comme ça qu'un jour on a appris le bombardement de Guernica...

Quand le gouvernement a mobilisé tous les hommes en âge de se battre, votre grand-père Antonio a eu le choix entre le front et la caserne. C'est comme ça qu'il s'est retrouvé lui aussi sur la base aérienne de Los Alcazares, près de Murcia - Murcie, là où avait été mon frère Ricardo. Il avait demandé à suivre des cours de radiotélégraphiste et on l'avait envoyé là-bas. Parce que votre grand-père ne voulait pas se battre ! ! ! Il n'était pas un combattant ! ! ! C'était un agitateur politique, mais pas un combattant ! ! ! Pendant toute la guerre, il a évité tant qu'il a pu d'aller au front ! ! ! Par contre, c'est vrai qu'il a toujours eu l'esprit conquérant, qu'il était fils de pauvres, qu'il lisait beaucoup et qu'il a fait cette formation de radiotélégraphiste pour prouver à tout le monde et surtout à mon père qu'il pouvait être plus que ce qu'il était ! ! ! Toute sa vie il a été comme ça : il a toujours voulu avancer, progresser, savoir davantage que ce qu'il savait ! ! !

Pour nous à Albacete, la vie continuait. Moi, mon ventre continuait de grossir. J'avais tout mon temps et j'en profitais pour broder et faire des petits trucs pour Louissette. A côté de chez nous il y avait un autre responsable de la Poste. Grâce à lui et à ce qu'il me donnait, j'avais de quoi préparer des vêtements pour la petite en attendant sa naissance. Le temps a passé comme ça jusqu'à la date de l'accouchement. Je croyais que l'enfant arriverait au mois de septembre parce qu'à cette époque-là, on n'avait pas les mêmes moyens qu'aujourd'hui. Je pensais que j'étais enceinte depuis janvier mais en fait, je ne l'étais que depuis février. Mon père, le pauvre ! Chaque jour à partir du jour où je pensais que ça allait arriver il attendait. Et finalement, ça s'est passé un mois plus tard ! C'est arrivé chez moi. La fille qui est venue m'accoucher s'appelait Eugénia, Louissette était très mignonne, elle pesait trois kilos cinq cents et elle ressemblait beaucoup à son père. Le jour de l'accouchement, Antonio était là parce qu'il avait quand même réussi à avoir une semaine de permission. Il a pu rester une semaine avec nous et on était tous très heureux !

Une nuit de novembre j'étais endormie dans ma chambre quand, tout à coup, j'entends un bruit à la fenêtre. Quelqu'un venait de jeter un petit caillou contre le volet et ça m'avait réveillé. Je me lève, je regarde et qui est ce que je vois ? C'était votre grand-père ! C'était lui, Antonio, qui était là :

« Ouvre moi ! Je vais t'expliquer ce qui est arrivé ! »

J'ai ouvert la porte et il est rentré. La Tia Margarita et mon père dormaient à l'arrière de la maison, ils ne s'étaient rendus compte de rien. Son régiment était en route de Murcia pour Barcelone. Il était obligé d'y aller. En chemin, quand il était arrivé à Albacete avec sa troupe, il avait dit à son chef que sa femme et sa fille vivaient là et lui avait demandé l'autorisation de descendre du train pour passer nous voir, Louissette et moi. Son chef avait été bien compréhensif :

« Vas- y ! Je dirai que tu as dû te perdre, mais promets-moi d'être à Barcelone dans deux jours ! »

Le surlendemain, il a fallu qu'il attrape un autre train pour arriver à destination et ça a été la débandade ! Votre grand-père voulait que je vienne avec lui à Barcelone. Il serait en caserne, moi j'habiterai en ville et il se débrouillerait pour venir me voir souvent. En attendant, il me laisserait à nouveau quelque temps chez ses parents à Valencia. Le matin de sa venue dans la maison d'Albacete, quand mon père et la Tia Margarita se sont réveillés, qu'ils ont vu qu'il était là, qu'il fallait qu'on fasse les bagages en vitesse et qu'on parte le lendemain, ça a été très triste. Parce qu'ils ne voulaient pas me laisser m'en aller avec Louissette qui n'avait qu'un mois. La Tia et mon père ont vraiment tout essayé pour me faire changer d'avis. Quand ils nous ont vu partir, mon père était désolé. Il était dans un état pas possible de voir qu'il n'y avait rien à faire pour me convaincre de rester.

Valence, novembre 1937

Antonio était parti à Barcelone. Il m'avait laissé de nouveau chez ses parents à Valence, mais ça ne me dérangeait pas. J'étais contente en me disant que ça ne durerait pas longtemps puisque je pensais rejoindre votre grand-père quelques jours plus tard. Je suis arrivée à Valencia avec Louissette. A ce moment-là, Louissette, tout le monde l'appelait : « El liotete » - « Le petit paquet » parce qu'elle était toujours emmitouflée des pieds à la tête ! Quand on est arrivé, l'abuelo venait lui aussi de recevoir l'ordre de partir pour Barcelone !!! Les franquistes malheureusement avançaient de partout ! Il y avait des combats en Aragon et le long de l'Ebro - de l'Ebre. L'Ebro, c'est un grand fleuve qui traverse toute l'Espagne jusqu'à la mer. Il y a le côté de l'Espagne au-dessus de l'Ebro, avec Barcelone, et le côté de l'Espagne au-dessous, avec Valencia, Albacete, Madrid. Et le gouvernement de la République avait peur de rester à Valencia et d'être coupé du Nord de l'Espagne si les fascistes prenaient tout l'Ebro. C'est pour ça que l'abuelo venait de recevoir l'ordre de partir.

Votre grand-père voulait que je vienne à Barcelone pour être près de moi et venir me voir une fois par semaine, mais on ne pouvait plus partir de Valencia ! Ce n'était plus possible. Les routes étaient trop dangereuses ! Il y avait des combats partout ! Alors, pour Noche Buena 37 - pour Noël 37 - j'étais toujours à Valence. Mais, finalement, un jour on a eu de la chance et on a pu passer. Ce jour-là, en-dehors d'Amparito qui est resté à Madrid avec son mari tout le monde est parti de Valencia pour Barcelone : il y avait l'abuelo, l'abuela, Patro, los gemelos Rafa et Pablo, et Pépita. Patro qui travaillait dans une usine de matériel de guerre avait un fiancé à Valence. Elle n'a pas voulu rester. Elle est venue avec nous à Barcelona et elle est tout de suite repartie pour aller voir son fiancé, pendant que nous on restait là-bas.

Barcelone, début 1938

Quand on est arrivés à Barcelona, c'était d'abord tous les deux avec l'abuelo. Il y avait des appartements spécialement réservés pour nous, les réfugiés. Le nôtre était très beau. On avait beaucoup de chance ! Il était en plein centre-ville, juste à côté des Cortes Catalanas – les Cours Catalans- au sixième étage d'un immeuble de la calle Calabria. On s'est installé et les autres nous ont rejoints tout de suite. Là, on a vécu tous ensemble : les grands-parents, Patro, Rafa, Pablo, Pépita et moi. J'étais toujours avec ma belle-mère et toute la famille. Je pouvais pas m'en séparer. Votre grand-père ne voulait pas me laisser toute seule. Il a toujours été comme ça. C'est vrai que j'avais pas l'habitude et que j'avais Louissette qui était toute petite. Et comme j'avais vingt ans il ne voulait pas que je sois toute seule !

Antonio vivait à la caserne où il prenait ses cours de radiotélégraphiste. Normalement, il avait le droit de venir me voir une fois par semaine. Mais il venait presque tous les jours. La grand-mère disait que c'était de ma faute, que c'était moi qui le faisais venir. Seulement lui, dès qu'il pouvait et sans que je lui dise, il s'échappait de sa caserne et il venait. Il a souvent été puni parce qu'il venait me voir. Qu'il vienne, j'étais contente, bien sûr ! Mais de peur qu'on le châtie je lui disais :

« Ne viens pas ! »

Il ne m'écoutait pas. Il avait beaucoup d'audace. Il ne savait pas rester dans son coin sans rien faire. Il venait presque tous les jours. Il faut dire que c'était une période où nous à Barcelone, on avait faim ! Je m'en rappellerai toujours ! C'est une période de ma vie durant laquelle je peux vous dire que j'ai eu faim ! La grand-mère avait un ravitaillement grâce au grand-père et au Ministère de l'Intérieur et, lui, Antonio, comme il était dans l'armée il avait des rations qu'il m'apportait. Parce qu'en plus, moi, je devais donner la tétée à Louissette !

A Barcelone il y avait des bombardements terribles ! Quand on entendait les sirènes, tout le monde paniquait parce qu'ici c'était un carnage ! On entendait les sirènes, on regardait dehors, et on voyait venir les avions, les Capronis italiens et les Junkers allemands, qui arrivaient par la colline de Montjuïc. Dans la rue, tout le monde courait pour aller se mettre dans le métro parce qu'à Barcelone, il n'y avait que le métro ! Il fallait descendre dans le métro pour se cacher ! Le jour on avait moins peur. On se mettait à la fenêtre et on restait là. On s'attendait peut-être à ce qu'une bombe nous tombe dessus, mais bon. Par contre, la nuit, on descendait dans le métro parce qu'avec la nuit on avait peur. On prenait des couvertures et on allait dormir en bas dans la station. On est resté dans l'appartement de la calle Calabria jusqu'au 17 mars. Cette date-là, je m'en rappellerai toujours.

Le 17 mars, les bombardements avaient duré toute la journée. Ce jour-là, la fille d'un frère d'Antonio, la Chacha Dora, qui à l'époque devait avoir sept ou huit ans, a été surpris dans la rue par une bombe qui lui a coupé la jambe. Le soir même, votre grand-père est arrivé de l'école pour venir nous voir, ses parents, Louissette et moi. Il nous a dit :

« Bon ! C'est pas la peine de rester là. On va dormir dans le métro. On remontera demain et je retournerai à l'école. »

commencé à crier comme une folle. Votre grand-père est venu avec moi et il m'a donné des claques pour me faire revenir ! Parce que j'étais dans une crise de folie de voir tout ça ! C'est vraiment une image que j'ai encore... (...)

Après les bombardements, moi je suis restée dans le métro mais votre grand-père lui, il est sorti. Comme il était là, il fallait aider pour prendre les morts et les mettre dans des camions. Comme ça. Ils les prenaient comme ça. Comme si c'était des choses. On les mettait dans le camion, on les amenait au cimetière et une fois là-bas, on les enterrait ou on les mettait dans des fosses communes. Parce qu'à cette époque à Barcelone, il n'y avait plus d'enterrements.

Le port, les rues du centre-ville, El Patio de Gratia, Las Cortes Catalanas, la Plaza de Catalunya, tout ça avait été bombardé. On a voulu remonter dans l'appartement de la calle Calabria, mais c'était impossible. L'immeuble était tout lézardé et notre balcon du sixième étage était à moitié tombé. Les militaires ne nous ont pas laissés passer. On nous a dit qu'il fallait aller se réfugier pour quelque temps dans la montagne, à Entevilago, où on nous donnerait des couvertures et tout le reste. On y est allés. Là-bas il fallait faire des petites cabanes en bois pour se réfugier en cas de pluie. Pour manger et pour se chauffer, on faisait des feux dehors avec le bois qu'on trouvait. Je me souviens d'Entevilago le 19 mars. C'était la San Pedro et j'avais mis une petite robe courte à Louissette. Elle était mignonne comme tout.

Comme le grand-père travaillait au Ministère de l'Intérieur, on nous a trouvé rapidement un appartement où on avait moins de risque d'être bombardé. A la calle Montaner. Toujours près de la montagne. On est rentrés dans la maison de la calle Montaner. Elle n'avait pas été trop endommagée, mais elle n'était pas encore finie d'être construite. Il y avait une salle de bains, mais pas de cuisine ! Et l'emplacement de la fenêtre était en place, mais il n'y avait pas de vitres ! On ne s'est pas plaint parce qu'il n'y avait vraiment pas grand-chose à ce moment-là et qu'il ne fallait pas trop en demander.

J'ai de très mauvais souvenirs de la maison de la calle Montaner ! Je me rappelle des moments où j'ai vraiment eu très très faim. Dès que la grand-mère recevait les vivres, elle les mettait dans un petit coin, dans un placard, et elle fermait tout à clef ! Elle ne me faisait pas confiance ! Elle avait peur que... parce que j'avais faim ! Pendant ce temps, les fascistes nous ont coupé la route. On ne pouvait plus aller dans le centre de l'Espagne. Ni à Madrid, ni à Valencia, ni à Albacete où mon père était toujours avec la Tia Margarita.

Durant tout le temps qu'on est restés calle Montaner, votre grand-père continuait son école et essayait de nous sortir de là, Louissette, moi et ses parents. Il voulait nous amener hors de danger. Il a fini par nous trouver une maison encore plus proche de sa caserne où j'étais très bien, avec une dame qui s'occupait de moi et de Louissette. Parce qu'il ne faut pas oublier que j'étais jeune ! Que je n'avais que vingt ans ! On avait toujours presque rien à manger, mais je me sentais mieux. J'avais très envie d'aller voir mes parents, mais c'était impossible. Il aurait fallu passer par la mer et c'était beaucoup trop dangereux à cause des bateaux de guerre des fascistes. Franco avait l'aide des Italiens et des Allemands et nous, on était complètement isolés à cause de la Non-Intervention. On luttait avec les moyens qu'on avait, mais c'était très très dur ! On ne pouvait aller nulle part. On était coincés. On ne pouvait plus revenir.

Votre grand-père a passé ses examens et il a été reçu premier. Il était vraiment très fier de ça ! Après avoir été reçu à l'école d'aviation, il a été nommé « Teniente de aviación » - Lieutenant d'aviation - et l'information est même passée au Journal Officiel. Quelques jours plus tard, on a reçu une lettre de mon père d'Albacete qui avait appris la nouvelle. Le courrier on tardait à le recevoir, mais on arrivait quand même à l'avoir de temps en temps. Dans sa lettre, mon père me disait qu'il était vraiment très content de voir qu'Antonio avait été reçu et qu'il espérait qu'on pourrait se revoir très bientôt. Le pauvre ! Il me demandait aussi du bicarbonate de soude. Il avait des problèmes d'estomac et il lui fallait du bicarbonate de soude qu'il ne trouvait pas de l'autre côté à Albacete ! Après ça, moi je ramassais tout le bicarbonate que je pouvais trouver à Barcelone et de temps en temps je lui en envoyais par petits colis pour le soulager.

C'est à ce moment-là qu'a commencé la bataille sur l'Ebro. Là, les républicains ont vraiment été héroïques ! La bataille sur l'Ebro, peut-être que vous la connaissez. C'est celle de la chanson qui fait :

*« El ejercito del Ebro
rumba, la rumba, la rumbaba
El ejercito del Ebro
rumba, la rumba, la rumbaba
Una noche el rio paso
ay Carmela, ay Carmela »...*

Au mois de septembre il y a eu des accords signés entre nationalistes et républicains pour que tous les soldats étrangers engagés dans la guerre se retirent d'Espagne. C'était devenu notre seul espoir pour essayer d'équilibrer les deux camps. Nous, on était là à Barcelone quand les Brigades Internationales ont été rassemblées avant leur départ. Ils pleuraient tous de nous laisser nous battre entre Espagnols et de devoir quitter le pays comme ça. Les Brigades Internationales sont parties et Franco n'a pas tenu sa parole ! Trente mille soldats italiens et allemands sont restés en Espagne pour poursuivre la guerre ! Et ça a été la catastrophe ! A l'automne 38, notre situation ne s'était pas améliorée. Au contraire. Les combats devenaient de plus en plus durs et les forces de plus en plus déséquilibrées ! Et sur l'Èbro, ça n'allait plus du tout ! Malgré le courage extraordinaire des soldats républicains !

On avait faim, mais Barcelone tenait toujours ! Partout sur les murs de la ville il y avait les mots du Dr Negrin, le Premier Ministre, qui nous disait :

« Résister, c'est vaincre ! »
ou
« Manger les lentilles du Dr Negrin ! »

On n'avait plus rien à manger que ces lentilles distribuées par le gouvernement...

En décembre, après ses examens, votre grand-père a été nommé à Puycerda. Tout au Nord. Nous, pendant ce temps-là on était revenu à l'appartement de la calle Montaner. Comme on s'attendait à l'arrivée des franquistes, on y était retournés pour essayer d'emporter tout ce qui était important pour nous. Une fois de plus, le gouvernement a décidé de déménager et de se replier encore plus près de la frontière française, à Gérone. L'abuelo, en tant qu'employé du Ministère de l'Intérieur, a reçu l'ordre d'y aller au plus vite. Moi, une fois de plus je ne voulais pas partir ! Je refusai de partir encore et encore ! Mais le grand-père a été intraitable avec moi :

« Tu viens avec nous ! Si tu ne pars pas, Antonio restera lui aussi et ce serait terrible ! »

C'est vrai que si par malheur les nationalistes prenaient Barcelone alors qu'on était encore là, votre grand-père avait toutes les chances d'être fusillé immédiatement ! Parce que c'était un agitateur politique !

« On verra plus tard ce qu'on fera quand on sera là-bas ! Mais en attendant, tu nous suis ! »

L'abuelo était dur avec moi, mais tout ce qu'il disait était vrai. Et je vous le dis franchement, j'ai un souvenir de Barcelone que même aujourd'hui je ne vois pas Barcelone avec beaucoup d'amour ! Parce que j'y ai passé de très mauvais moments ! J'avais faim, il y avait les bombardements, je me suis éloignée de mes parents... Alors avec tout ça je garde un souvenir de Barcelone...

Gérone, fin 1938

On est arrivés à Gérone en décembre. Les troupes franquistes ont continué d'avancer et les troupes républicaines de reculer vers la France. Elles sont arrivées à Gérone. J'ai retrouvé votre grand-père. La chute de la Catalogne était tellement imminente qu'on l'attendait d'un jour à l'autre. L'abuelo ne pouvait pas partir. Il était obligé de rester avec le gouvernement. Tant que le Ministère de l'Intérieur était à Gérone, il ne pouvait pas partir ! Votre grand-père Antonio lui aussi voulait rester, mais il a voulu que je m'en aille avant ! Il y avait des autocars qui allaient vers la France, il s'est débrouillé pour que je puisse monter dans un de ceux qui étaient réservés au personnel de la Poste. Cet autocar partait de Gérone en direction de La Junquera, le dernier village espagnol avant la frontière. Après c'est Le Perthus. C'est la France. On était à la moitié du mois de janvier 1939 et c'est comme ça que je suis partie.

VI

L'apocalypse de la liberté

*« Quoi que tu dises sur une telle vie
Jamais tu n'en diras assez.
Tout a déjà été dit par la main d'un enfant
Sortant de la neige sur les rochers. »*

Nikojaj Tikhorov
(« Les Espagnols ont reculé derrière les Pyrénées »)

Entre Gérone et La Junquera (janvier 1939)

Dans l'autocar où on était et qui partait vers la frontière, il n'y avait que des gens de la Poste avec leur famille. Parmi eux, il y avait une fille aussi jeune que moi qui était avec sa mère et d'autres personnes de sa famille. Elle s'appelait Eloïsa. Eloïsa elle aussi était fille d'un chef. Et elle parlait le français. Dans ce car, on se connaissait presque tous. Tout le monde connaissait mon père parce que c'était quelqu'un de très connu et de très aimé dans le milieu républicain, mon père ! On est arrivé à La Junquera je crois un peu après la mi-janvier.

Poste-frontière de La Junquera, fin janvier 1939

A La Junquera il y avait des cadenas aux barrières de la douane. On était en Espagne et on ne pouvait pas passer de l'autre côté. On attendait que le gouvernement français ouvre la frontière. On est resté là à attendre pendant huit jours. La semaine que j'ai passé à La Junquera a été terrible. On pouvait pas se laver et je n'avais rien à manger. De temps en temps, les gens de la Solidarité Internationale venaient nous apporter des boîtes de lait condensé. Louisette n'avait que ça. Je faisais un trou dans les boîtes et je lui donnais. Et je lui donnais la tétée, aussi. Pendant ces huit jours, quatorze bébés sont morts devant la frontière. Leurs parents ont été obligés de les laisser. Ils ont fait un trou dans le sol et ils les ont mis en terre à La Junquera. Chaque jour, il y avait quelqu'un qui disait :

« Y'a un petit bébé qui est mort de ce côté-là. »

Moi, j'avais la petite qui avait quinze mois et j'étais toute seule ! Vraiment ça a été une semaine terrible ! En plus dans les Pyrénées ! Et au mois de janvier !

Un jour j'étais assise sur un banc en attendant que la France ouvre la frontière, et qui vois-je arriver tout à coup ? ... L'abuela ! La grand-mère ! Elle venait de Gérone ! Elle avait marché plus de cent kilomètres et ses pieds étaient en sang ! Tout ce qu'elle avait pris avec elle en partant, elle avait été obligée de l'abandonner sur la route ! Los chaches Rafa et Pablo, pareil ! Et le grand-père était là, lui aussi ! Un jour, je vois arriver la grand-mère et puis un autre jour, un peu plus tard, qui est-ce que je vois venir aussi ? ... Antonio était là, qui arrivait. J'étais là et je vois arriver votre grand-père ! Quelle joie j'ai eue quand je l'ai vu !

Dés qu'il est arrivé à La Junquera, votre grand-père m'a dit :

« Tu n'as rien à manger ? »

Je lui ai répondu que j'avais faim. En plus, je donnais la tétée à Louisette ! Moi qui n'avais rien, ça n'était pas très très grave, mais la petite, quand même ! Elle n'avait que 15 mois ! Alors je lui donnai le sein...

En face de là où j'étais assise, il y avait une côte qui montait. Tout à coup je vois passer des gens avec des boîtes et des caisses sur le dos. J'ai dit :

« Qu'est-ce que c'est ça ? »

Votre grand-père est allé voir. C'était une intendance qui attendait les troupes franquistes. Il y avait de tout : du chorizo, du jambon – du jambon –, de l'huile, du pain, des lentilles... Il y avait vraiment de tout !!! C'était la « Quinta Columna » qui gardait ça pour les troupes franquistes ! C'est-à-dire que c'était des fascistes qui attendaient l'arrivée de leurs troupes pour ouvrir tout ça et leur donner le ravitaillement. De notre côté, les troupes républicaines sont entrées dans cette intendance et ont tout pris ! Votre grand-père est venu m'apporter un jambon, du pain, du vin... Enfin, il y avait de tout !!!

Le soir, on rentrait pour la nuit dans cet autocar républicain de la Poste. Là, il y avait une famille de gens « biens », des gens « biens » de la Poste, des chefs comme mon père ! C'était une famille avec trois ou quatre enfants dans laquelle il y avait surtout une fille qui était allée elle aussi se ravitailler quand elle avait vu que cette intendance avait été prise d'assaut. Parce qu'on avait tous faim ! Cette fille y était allée, elle avait ramené une bouteille d' « Anis del Mono » , du pain, du jambon... elle aussi, elle avait de tout ! Et elle avait pris une burachella – une cuite - c'est-à-dire qu'elle s'était saoulée avant de rentrer dans le car. Elle dormait, mais en même temps elle parlait. L'ivresse la faisait parler. Elle disait à sa mère :

« Maman ! Aujourd'hui je me suis rendu compte de ce qu'était l'être humain. Parce que si tu avais vu comment les gens se sont jetés sur la nourriture... Regarde ! Même moi, j'ai mis des lentilles et des pois chiches dans mes chaussures de peur que ça manque ! »

On avait tellement faim...

On est resté là à attendre, ça a duré un moment. Mais moi, maintenant je mangeais ! Et j'attendais avec votre grand-père. Lui et l'abuelo sont restés un bon moment avec nous, mais Antonio, comme il faisait partie de l'armée il fallait qu'il retourne à Figueras où était son régiment. Lui, il ne voulait pas partir ! Il voulait juste attendre avec nous que la France ouvre la frontière pour être sûr qu'on passe de l'autre côté. Ce qui est arrivé, c'est que l'armée républicaine a reculé, elle aussi ! Et c'est pour ça que le gouvernement français ne voulait pas ouvrir ! Parce qu'il n'y avait pas de contrôle ! Il y avait tellement de soldats dans l'armée républicaine ! Et comme dans toutes les armées formées pendant la guerre, il y avait de tout ! Des gens biens, mais aussi... De tout ! Je peux pas dire, parce que je veux pas qu'on croit que c'était des voleurs ! Mais il y avait de tout ! La France avait peur de faire rentrer tous ces gens armés !

Finalement, un jour la France a enlevé les chaînes et on a pu passer. Je m'en rappellerai toujours ! Votre grand-père a dit à son père :

« Papa ! Nous, on reste ici parce qu'on doit encore défendre la République ! »

Là, il a eu tort parce que l'abuelo, il avait déjà un certain âge ! Et qu'il aurait pu éviter beaucoup de souffrances qu'il a eu après !

Antonio est resté d'un côté de la route, son père de l'autre, et ils nous ont regardé passer. Je vois ça. Je vois encore ça. A ce moment-là, toute la famille s'était incorporée à nous dans l'autocar : il y avait l'abuela Amparo, il y avait los gemelos Rafa et Pablo, et il y avait aussi Amparito. Ils sont tous rentrés dans le car. On était comme des sardines en boîtes, mais enfin... C'est comme ça qu'on a passé la frontière. Dans cet autocar du Perthus. Le car a franchi la barrière devant tout le monde. D'un côté de la route, en passant, j'ai reconnu l'abuelo : le grand-père était là, avec le poing levé ! Et de l'autre côté, j'ai vu votre grand-père à vous : il y avait Antonio qui nous disait au revoir en nous faisant un signe avec la main. Le car est passé au milieu de tout ce monde, il a continué et c'est comme ça qu'un jour on a franchi la frontière de La Junquera.

Seconde Partie

Ici.

En France.

VII

Naufragée

« Si Dante avait pu assister à l'exode des populations d'Espagne, il aurait eu la matière à écrire un nouveau chapitre de son Enfer. »

« L'Indépendant »
(Journal français des Pyrénées, 31 janvier 1939)

Le Perthus, 28 janvier 1939

Tout ce qu'on avait a été fouillé à la frontière. Nos valises et tout le reste ! C'étaient des Sénégalais qui nous fouillaient. Moi, j'avais ce petit pistolet, un « 6-35 » qu'Antonio m'avait donné à Madrid et que j'avais conservé pendant toute la guerre. On me l'a pris. Certains avaient de l'or et il y a eu des plaintes de gens qui disaient s'être fait dérober des objets de valeur. Je ne peux pas le dire pour moi parce que je n'avais rien. Je n'avais qu'une petite valise que j'ai réussi à conserver et dans laquelle il y avait ce petit pistolet, des couvertures, du linge brodé pour Louissette et mes chemises de nuit ! L'arrivée au Perthus, ça aussi je ne l'oublierai jamais ! C'était une joie tellement grande ! Parce que les républicains, on nous attendait quand même ! En France, malgré le gouvernement, il y avait des gens très bons et très gentils ! Il y avait de tout ! Immédiatement, la Solidarité Internationale est venue nous aider, et en priorité les personnes qui avaient des bébés. Ils ont donné du lait pour les enfants et un ravitaillement pour nous. Au milieu de la place du village, ils avaient fait une espèce de four à charbon, des pommes de terre et de la viande cuisaient n'importe comment dans des chaudrons, ils nous ont donnés des assiettes, des pommes de terre, des morceaux de viande, et je me suis régalée ! A cette époque, on ne regardait pas. Tout était bon ! Et ce repas, je le garde en tête ! J'avais tellement faim.

Du Perthus, on est allés à Perpignan où on a attendu un train qui allait nous amener vers une destination inconnue. De Perpignan, le train a roulé toute la nuit sans s'arrêter à aucune station. Des gens disaient qu'on allait peut-être être livré à Mussolini. On avait peur des Italiens et des Allemands à cause de la guerre et des bombardements qu'on avait vécus. Une dame qui connaissait un peu la géographie disait qu'on allait en direction de l'Italie. Elle criait qu'elle n'irait jamais, et qu'elle préférait se jeter du train. Mais on était complètement fermés ! On ne pouvait pas partir ! Toutes les portes étaient bloquées ! C'est vrai qu'avec tout ce monde qui venait d'Espagne, le gouvernement français prenait ses précautions parce que comme je vous l'ai déjà dit, il y avait des personnes de toutes les catégories : des bons et des mauvais. Le train s'est arrêté à Dijon. On est descendus. Dehors, il y avait des gens qui nous attendaient. Une femme est venue à moi, qui pleurait, et qui m'a embrassé moi et la petite. Elle comprenait ce qu'on avait vécu en Espagne. Certains avaient du coeur, quand même ! Après, on nous a tous pris et emmené dans un refuge qui s'appelait la gare de La Boudrone...

A la frontière pyrénéenne, 1ère semaine de février 1939

Votre grand-père Antonio m'avait dit d'écrire al Centro Espanol ¹ – au Centre Espagnol de Perpignan pour lui donner mon adresse dès que j'arriverai quelque part. Tous les réfugiés espagnols passaient forcément par Perpignan :

« Je me débrouillerai comme je pourrai pour passer la douane et aller là-bas chercher ta lettre. »

A son père qui voulait venir avec nous, il avait ajouté :

« Votre devoir et le mien, c'est de rester ici tant que la guerre continue ! »

Il pensait qu'ils allaient pouvoir passer en France, revenir par la mer à Valencia ou à Madrid pour poursuivre la lutte en zone libre. Mais une semaine après notre passage, ça a été la débâcle. Le gouvernement républicain et le Ministère de l'Intérieur pour qui l'abuelo travaillait sont passés en France et les soldats, au lieu de repartir, ils ont été désarmés et dirigés vers des camps français. Quand il a vu que ça se passait comme ça, votre grand-père a quitté l'abuelo pour passer la frontière en cachette. Il y avait une rivière à traverser sur un pont gardé par des gendarmes et des soldats sénégalais. A côté du pont, Antonio a rencontré un Français à qui il a expliqué qu'il était pas question pour lui d'aller dans les camps, mais qu'il voulait se rendre à Perpignan pour ensuite rejoindre sa famille. Ce monsieur lui a dit :

« Écoute ! Si tu es capable de passer la rivière, tu me donnes tes habits. Moi, j'irai discuter avec le gendarme qui fait la garde. Je vais parler fort pour cacher le bruit que tu feras et tu sauteras dans l'eau quand tu m'entendras. »

Votre grand-père a attendu. Quand les deux ont commencé à se parler, il a sauté dans l'eau, il a nagé, il est allé de l'autre côté, et il a eu de la chance ! Parce que ce monsieur est revenu pour lui donner ses habits ! Il aurait très bien pu partir avec ou le dénoncer à la police.

¹

Le Centre Espagnol (pour la réception et le transit des réfugiés).

A Perpignan, peu après...

Al Centro Espanol, votre grand-père Antonio a trouvé la lettre que je lui avais envoyée tout de suite de Dijon. Il s'est couché, il a passé la nuit là-bas et quand il s'est réveillé, c'était l'abuelo qui était en face de lui ! Votre grand-père avait été rattrapé par les autres réfugiés ! Son père lui a demandé ce qu'il comptait faire :

« Toi, tu fais ce que tu veux, mais moi je vais les rejoindre ! »

On les a amenés au camp de concentration de Saint-Cyprien. De là, on les a dirigés vers un autre camp. Ils allaient en file, gardés par des Sénégalais, quand Antonio a dit à son père :

« Je vais pas rester ! Je m'en vais ! Si tu veux venir avec moi, tu jettes ta valise et tu me suis ! Moi, je vais m'échapper. »

Votre grand-père était jeune, un peu fou, très sauvage, et ça lui a beaucoup servi ! L'abuelo, lui il n'était pas si vieux que ça, mais il tenait beaucoup à sa valise qu'il avait ramenée d'Espagne ! Pour rien au monde il aurait voulu la lâcher ! Ils se sont séparés, l'abuelo d'un côté, son fils de l'autre. Au bout d'un moment, Antonio s'est arrêté de marcher pour se mettre dans un coin. Personne ne l'avait vu. Il y avait un mur, il l'a sauté et il s'est enfui.

A Perpignan comme partout, il y en avait qui étaient pour les fascistes et d'autres qui étaient pour les Républicains. Et surtout, il y avait beaucoup de gens qui avaient peur des réfugiés espagnols ! Surtout les filles ! Elles en avaient vraiment très peur ! Là-bas, votre grand-père s'est fait dénoncer par un groupe de femmes :

« Gendarmes ! Oh, gendarmes ! Il y en a un qui s'est échappé ! »

Il a été repris et on l'a remis dans un camp. De là, il s'est enfui à nouveau une nuit. Votre grand-père n'avait rien ! Pas d'argent, rien ! Mais il avait récupéré à la frontière une montre de poche, ronde et en or qui valait très cher. A la frontière, les gens jetaient tout ! Comme il fallait aller à pied jusqu'à Perpignan, ils laissaient leurs valises et tout ce qu'ils avaient avec eux ! Je me rappelle d'un endroit où il y avait plein de valises, c'était peut-être là qu'il avait trouvé cette montre.

Je ne sais pas comment votre grand-père s'est débrouillé : il est retourné à Perpignan, il est allé voir un responsable syndical qui travaillait aux Télégraphes en lui disant qu'il voulait vendre cette montre pour s'acheter un billet de train et nous rejoindre à Dijon, ce monsieur lui a appris comment dire « bonjour », « au revoir » et « merci » en français et lui a donné de l'argent en échange de la montre. Votre grand-père a pris le train. Il paraît que quand il voyait venir un contrôleur, il ne savait pas quoi faire. Il mettait un journal pour pas qu'on le voit. Parce qu'il était bien typé espagnol !

Camp pour réfugiés de La Boudrone (Côte d'Or), hiver 1939

A la gare de La Boudrone, on était enfermés. Il y avait des barbelés partout. Pour sortir, on devait passer une porte gardée par au moins trois ou quatre gendarmes. Il y avait trois pavillons. Le nôtre était réservé au personnel de la Poste. C'était celui des privilégiés. Malgré tout, quand on y est entrés la première nuit, il n'y avait même pas de lit ! On nous a distribué des couvertures militaires et on nous a mis de la paille sur le sol ! Il y avait plein de poux ! Je vous assure que j'ai senti plein de poux sur mon corps ! Les jours suivants, c'était un peu mieux. Moi, dans ma valise, j'avais un peu de linge, une couverture pour Louissette, des draps et des taies d'oreillers que j'avais brodé moi-même. Je n'avais rien apporté d'autre. Je me suis fait mon lit sur le sol avec ça. Je dormais sur la paille et à côté de moi, il y avait l'abuela, los chaches et la Chacha Pépita. On était tous ensemble.

La fille que j'avais rencontrée dans le car s'appelait Éloïsa. Elle était célibataire. Elle parlait bien le français, elle avait le même âge que moi et elle aussi était fille d'un chef de la Poste. Toutes les deux, on discutait bien. Un jour, cette Éloïsa a demandé aux gendarmes l'autorisation de sortir du camp pour aller rencontrer les gens des P.T.T. de Dijon, leur expliquer notre situation et leur demander de l'aide. On l'a autorisé. Quand elle est revenue, Éloïsa était bien contente parce qu'elle avait été très bien reçue et qu'on allait venir nous voir. Effectivement, le lendemain, on a vu arriver monsieur Richard, quelqu'un de très gentil, qui venait nous dire que les P.T.T. de Dijon allaient former un comité qui nous amènerait du lait, du savon et de la nourriture en supplément. Encore un jour plus tard, monsieur Richard est revenu avec sa femme. Comme j'étais la seule du pavillon avec un bébé, tout de suite ils sont venus vers moi pour me demander ce que je faisais en Espagne. Ce qui les étonnait le plus, c'était que Louissette était toute nue ! Pour Louissette, bien sûr j'avais pris des vêtements ! Mais comme je pouvais pas les laver, je les jetais au fur et à mesure qu'elle faisait ses besoins. Ils m'ont promis de lui apporter de quoi l'habiller et ils sont passés encore une fois le lendemain avec une grande boîte pleine d'habits d'enfants ! Monsieur Richard et sa femme, ils étaient vraiment très gentils !

Le comité des P.T.T. de Dijon venait avec le ravitaillement et tout était mis sur une grande table. Les gens se jetaient dessus comme des bêtes sauvages ! Chacun venait et... comme des voleurs ! Moi, je ne pouvais pas parce que ça me dégoûtait et que ça me faisait peur. Je regardais ça, je restais assise avec Louissette dans les bras et je n'y allais pas. L'abuela, elle se jetait sur la table en même temps que les autres ! Pour ça, pour se jeter, c'était une championne ! La pauvre ! C'est vrai qu'elle faisait ça plus pour ses enfants, Louissette et moi que pour elle. Mais elle hésitait pas ! Dès qu'elle pouvait, elle se jetait sur la table et elle nous apportait ce qu'elle avait réussi à récupérer ! Monsieur Richard venait et me disait :

« Mais allez-y, vous aussi ! Servez-vous ! »

Moi, je ne voulais pas :

« Non mais moi, vous savez ! Avec la petite... Et puis, je n'aime pas ça ! Se bagarrer comme ça pour aller chercher des choses, non ! Je me contente de ce que je peux avoir ! »

C'est vrai que ça me faisait quelque chose d'aller prendre à manger de cette façon ! Finalement, monsieur Richard sa femme ou d'autres m'apportaient du ravitaillement directement. Sans que j'y aille.

Avec monsieur Richard, on arrivait un peu à parler espagnol. Un jour, je lui ai dit que j'étais enrhumée. « Enrhumé », en espagnol ça se dit « constipar » . Le pauvre ! Le lendemain, pour soigner mon rhume il m'avait apporté des pilules contre la constipation !!!

Un matin, vers sept heures et demie, quelqu'un est arrivé d'un autre pavillon alors que je dormais :

« - Est-ce que Luisa Marin est ici ?

- Oui, c'est moi.

- Il y a une lettre qui vous attend à l'entrée du camp. »

C'était pas une lettre, c'était lui ! C'était Antonio ! Il était venu ! Il était venu tout seul en s'échappant ! Comme ça ! Quand je l'ai trouvé, il se cachait parce qu'il était clandestin et qu'il n'avait pas le droit d'entrer ! Bien sûr, il est venu avec moi. On l'a pris dans le pavillon P.T.T.

En Espagne, dans le même temps

Pendant ce temps, en Espagne, la guerre continuait. La Catalogne et tout le Nord s'étaient rendus, mais le gouvernement et certains soldats avaient réussi à prendre le bateau jusqu'à Valencia pour poursuivre la lutte dans le Sud. Nous, on écoutait les informations que les P.T.T. nous amenaient tous les jours. Quand Valence a été reprise, Madrid s'est trouvée isolée parce qu'on ne pouvait en sortir que par la carratera de Valencia. Franco a promis qu'il n'y aurait pas de représailles si la ville se rendait. A partir de ce moment, il y a eu beaucoup de désaccords entre Républicains. Certains voulaient arrêter la guerre, ils disaient que c'était la catastrophe. Les communistes, eux, ils voulaient la continuer. Finalement, tout s'est rendu au mois de mars et ça a été fini. La Pasionaria et d'autres communistes ont réussi à passer en France par bateau en embarquant du port de Carthagène toujours tenu par les républicains. Madrid avait tenue pendant trente-trois mois ! Quand elle est s'est rendue, je n'y étais pas, mais ma soeur Pépita m'a dit que ça a été vraiment terrible ! Ils ont pris beaucoup de gens qu'ils ont fusillés ! Ils venaient les chercher dans les maisons, ils les prenaient et on ne les revoyait plus ! Mon frère Ricardo, le pauvre ! Ils l'ont pris et ils l'ont amené avec eux...

Les franquistes ont pris aussi Albacete où se trouvaient mon père et la Tia Margarita... Luis, mon père, était très triste et très inquiet. Parce que tout le monde savait qu'il était républicain et qu'il avait aucune idée ce qu'on allait faire de lui. Ce sont les Italiens de Mussolini qui sont arrivés les premiers à Albacete. A ce moment-là, beaucoup de fascistes restés dans le camp républicain qui n'avaient rien dit tout le temps de la guerre ont commencé à se faire entendre. Mon père était en bas de l'immeuble de la Poste avec un de ses employés pendant que les nationalistes faisaient le défilé de la victoire :

« - Eh ! Don Luis ! Venez ! Regardez ! Comment vouliez-vous qu'on gagne la guerre ? C'était impossible ! Regardez cette armée qui arrive avec de beaux uniformes ! Regardez comme ils sont ! C'est une armée, ça au moins ! »

Mon père lui a répondu :

« C'est vrai, tu as raison. Les troupes de Franco sont très bien habillées mais ce sont des Italiens ! Ce ne sont pas des Espagnols ! Et les autres, les républicains, c'est vrai qu'ils ne sont pas bien habillés et qu'ils ont les pantalons coupés. Mais au moins, eux, se le ven los cojones – on voit qu'ils ont des couilles !!! »

A l'arrivée des franquistes, mon père qui était chef à la Poste d'Albacete s'est fait renvoyer du jour au lendemain et il s'est fait interner dans un camp de concentration. A Chinchilla. Après, de temps en temps, je lui envoyais une lettre en Espagne sans être sûre qu'il pourrait la

recevoir. Antonio et moi, on lui envoyait des cartes postales. Grâce à la Croix-Rouge et à la chance, peut-être que...

Camp pour réfugiés de La Boudrone, printemps 1939

Le camp de La Boudrone était prévu pour les femmes, les enfants, les vieux et les hommes malades. Pour qu'un homme reste, il fallait qu'il prouve qu'il n'allait pas bien. Il y avait beaucoup de mutilés, par exemple. Votre grand-père et moi, on est allés voir le responsable du camp. Antonio a discuté avec lui en expliquant qu'il s'était échappé de là où il était pour rejoindre sa famille et il lui a demandé l'autorisation de rester. Le directeur a été très gentil avec nous :

« Vous n'avez pas le droit de rester ici, mais on va faire comme si on ne savait rien. Votre femme, quand elle sortira, au moment du repas, elle n'aura qu'à prendre du ravitaillement pour vous et vous mangerez à l'intérieur. Parce que si les gendarmes vous voient, ils vont vous prendre et vous amener dans un autre camp. »

On a fait comme ça pendant un moment, mais il y a eu des jalousies. La plus jalouse de toutes, elle s'appelait Sarah. De voir que votre grand-père était là, ça l'énervait beaucoup, celle-là ! Elle ne supportait pas qu'on vienne lui porter à manger ! Toutes les deux, un jour on s'est vraiment disputé très très fort :

« - Ton mari, je vais le dénoncer parce que ça peut pas continuer comme ça ! Il est là, mais il a pas le droit ! »

Je me demandais ce qu'elle voulait. Votre grand-père n'avait pas fait attention, mais comme il était jeune et beau, peut-être bien qu'elle était un peu amoureuse de lui :

« - Qu'est-ce que ça peut te faire qu'il soit là ? Il a eu l'autorisation du chef du camp ! Je te préviens, fais attention à ce que tu dis !

- Est-ce qu'ils sont là nos maris à nous ? C'est pas possible ! Il ne faut pas que ça dure ! Je vais aller le dénoncer ! »

D'habitude, je suis pas très courageuse, mais là je sentais vraiment beaucoup de méchanceté de sa part :

« Si tu fais ça, je te jure que tu vas t'en rappeler ! Je vais te mettre un coup de pied dans le ventre... » (Elle était enceinte...)

Après que j'ai dit ça, elle a pris une bouteille et elle voulait me casser la tête avec ! Finalement, ça c'est fini comme ça. Dans le refuge, tout le monde était avec moi et ça n'a pas été plus loin. Je crois qu'elle a compris. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire que votre grand-père soit là ? Cette fille et moi on ne s'est jamais plus reparlé, mais Antonio m'a fait beaucoup de reproches :

« Quand même ! Tu as été méchante avec elle. »

C'est vrai que je l'avais menacé d'un coup de pied dans le ventre et que ça n'était pas bien. Mais je lui avais dit la première chose qui m'était venue à l'esprit !!! La pauvre ! Celle-là, cette Sarah, elle avait pas eu de chance. Elle était tombée enceinte le dernier jour où elle avait été avec son mari et quand elle était arrivée au camp elle ne savait pas qu'elle l'était. Elle s'en était aperçue que quand son mari n'était plus là.

Quand monsieur Richard a su que je savais coudre et qu'il a vu les broderies que j'avais avec moi, il m'a demandé si je voulais travailler. Il pouvait me donner à faire des chemisiers à points de croix. J'ai commencé à coudre. On me donnait des travaux pour des gens qui voulaient aider les réfugiés de l'Espagne Républicaine. Je faisais des blouses de travail pour 50 francs la pièce. A l'époque c'était une somme qui représentait quelque chose ! Mais il fallait tout faire et tout broder ! Les cols ! Les manches ! Les devants ! Et je peux vous dire que j'en ai fait quelques-unes...

Grâce à monsieur Richard, à sa femme et à ce travail, j'ai commencé à connaître quelques gens. Les samedis, j'avais l'autorisation du chef du camp et de la gendarmerie pour sortir du refuge. Un jeune couple qui avait aussi une petite fille venait me chercher. Ils passaient nous prendre Louissette et moi, on mangeait chez eux, on passait l'après-midi ensemble et ils nous gâtaient beaucoup.

Le directeur du camp était quelqu'un de gros, de tout petit et de vraiment méchant ! On lui a vite donné un surnom qui lui allait très bien : on l'appelait « El Chinche prenatal » - « La Punaise enceinte ». Pour manger, « El Chinche prenatal » venait nous trouver avec les gendarmes. Il nous sortait du camp et il nous amenait dans un restaurant populaire qui était à lui. Il venait nous chercher tous les jours et tous les jours pendant longtemps, il nous a donné la même chose à manger : des pois cassés et du camembert. Je me rappelle des pois cassés et du camembert ! Peut-être bien qu'il y avait un peu de viande, aussi ! Mais je m'en souviens plus ! En tout cas, moi, le camembert, je pouvais pas le manger. En Espagne, on n'avait pas l'habitude de manger ça. Rien que l'odeur, je ne pouvais pas !

Eloïsa et moi, un jour on s'est dit qu'il fallait faire quelque chose contre « El Chinche prenatal ». L'État versait à ce type-là quinze francs par jour et par réfugié et il nous faisait manger tous les jours le même menu avec ces pois cassés et ce camembert ! C'était plus possible :

« Demain si on nous sert la même chose, on se met debout et personne ne mange ! Si quelqu'un mange, on lui donne une bonne leçon à la sortie ! »

Le lendemain en sortant du pavillon, on a prévenu tout le monde que personne ne devait manger au cas où il y aurait encore des pois cassés. Manque de pot, quand on est arrivé pour manger il y avait des pois cassés ! Eloïsa et moi, toutes les deux on s'est levées en même temps. « El Chinche prenatal » est venu nous voir tout de suite :

« - Mais qu'est-ce qu'y a ? Qu'est-ce qu'y se passe ? Vous voulez partir ?
- On veut plus manger ce que vous nous donnez. C'est toujours la même chose ! D'un jour à l'autre vous le mettez de côté et le lendemain vous nous le resservez ! Et vous êtes payés ! Nous, on veut plus de ça ! »

« El Chinche Prenatal » a pris peur :

« Non, non ! Mais, attendez ! Vous n'aimez pas les pois cassés ? Je vais vous donner autre chose... »

Immédiatement, il nous a donné un ragoût de pommes de terre avec de la viande. Pour nous, c'était un délice et c'était bien la preuve qu'il pouvait nous donner autre chose que ces pois cassés, mais qu'il préférait garder les sous pour lui ! Quand les gens des P.T.T. sont venus, on leur a expliqué ce qui s'était passé. Moi je parlais avec monsieur Richard :

« En plus, on mange du fromage pourri qui coule et qui sent mauvais ! »

Monsieur Richard a pris note de tout ça, il est revenu un peu plus tard et nous a dit :

« Pour les pois, ça va ! Mais pour le fromage, c'est du camembert qu'on aime beaucoup ici en France ! Si vous n'aimez pas, on va changer, mais c'est pas du fromage pourri ! »

Finalement, le comité a décidé de ramasser les 15 francs que donnait le gouvernement à chaque réfugié et de nous acheter lui-même à manger, des pâtes, de la viande, des pommes de terre, de l'huile et tout le reste. On nous a construit comme une espèce de cuisine et deux personnes de chez nous différentes chaque semaine préparaient les repas qu'on voulait. Là,

c'était mieux. On était organisés. On ne sortait plus du camp, mais on mangeait mieux. C'était propre et on se faisait nous-mêmes la cuisine.

L'abuelo nous écrivait des camps du sud de la France. Il voulait venir avec nous à Dijon parce que là où il était il souffrait vraiment beaucoup ! Il était très triste et très malheureux ! On recevait ses lettres et votre grand-père s'en voulait beaucoup de l'avoir retenu à la frontière au moment de notre départ à nous. Mais pour que le grand-père puisse venir, il aurait fallu qu'il soit malade. Alors il nous a envoyé toutes sortes de papiers et des certificats médicaux. Je suis allée moi-même à la préfecture de Dijon pour essayer de le faire venir. Comme il était un peu vieux et bien malade, finalement ils ont accepté de le transférer au refuge de La Boudrone. L'abuelo est arrivé bien mal en point. Il nous a raconté que là où il avait été, au Barcarès, à Saint-Cyprien et à Argelès, vraiment ça avait été terrible ! Vraiment affreux ! Surtout à Argelès ! Toute une armée était rentrée en France et les Français ne savaient pas où mettre tous ces gens. La plupart ont été amenés au bord de l'eau, sur les plages et on les a enfermés derrière des barbelés. L'abuelo y était. Ils n'avaient rien à manger ou presque. On leur donnait peut-être une boîte de sardines chacun et ils devaient se débrouiller avec ça. Certains mouraient et beaucoup étaient malades. En plus, c'était en hiver et il a fait très froid cette année-là ! Il paraît que certains se jetaient à l'eau. Ils se suicidaient par désespoir, parce qu'ils avaient laissé toute leur famille en Espagne et qu'ils pensaient jamais plus revenir ou parce qu'on les menaçait de les renvoyer et de les donner à Franco. Parce qu'on les menaçait de ça, aussi !

L'abuelo nous a raconté tout ça et nous a dit que dans les camps où il avait été, on trouvait des cadavres un peu partout les matins en se levant. Sur les plages, ça a été vraiment très très dur ! Et l'abuelo quand il est arrivé au refuge de La Boudrone, il était bien malade !

Camp de La Boudrone, septembre 1939

Le 3 septembre 1939, monsieur Richard est arrivé au camp en pleurant. La France et l'Angleterre venaient de déclarer la guerre à l'Allemagne.

« Moi j'ai fait la guerre de 14 et maintenant c'est mon fils qui va devoir faire celle-ci... »

La guerre de 14-18 était finie depuis vingt-cinq ans et ici tout le monde y pensait encore. Monsieur Richard pleurait. Il pleurait et de suite, son réflexe a été d'acheter des masques à gaz pour se protéger lui et sa famille ! A Dijon, tous les gens se sont immédiatement procurés des masques à gaz ! Les Français avaient peur des gaz ! Ils se souvenaient de la guerre de 14 et des attaques au gaz des Allemands ! Nous, ce 3 septembre, ce qu'on a pensé en premier c'est que si on avait un peu plus résisté au moment où on était à Barcelone comme nous l'avait demandé le Docteur Negrin, c'est-à-dire que si on avait encore plus mangé de ces lentilles où il y avait plus de petites bestioles que de lentilles... eh bien, c'est sûr que la Guerre d'Espagne ne se serait pas finie comme elle s'était finie !!!

Une semaine après ce 3 septembre, tous les hommes qui pouvaient travailler ont été pris du refuge et amenés à Montbard dans une usine de matériel de guerre. Tous ceux qui comme votre grand-père pouvaient travailler sont partis là-bas. Encore une semaine plus tard, on nous a nous aussi déplacé du camp de La Boudrone pour nous amener dans un autre refuge.

Camp de Villers-les-Pots (Côte d'Or), septembre 1939

Au camp de Villers-les-Pots, c'était vraiment dégueulasse ! A La Boudrone, au moins il y avait de l'espace et de la verdure ! C'était un champ et on pouvait se promener ! Mais dans cet autre refuge, c'était vraiment... Quand on avait besoin d'aller aux cabinets, il y avait une planche par terre. Un jour, j'ai mis le pied dedans tellement les planches étaient pourries ! Je vous dis pas comment je suis sortie avec mon pied ! C'était vraiment sale !

Chaque jour, au moment du repas, le responsable de ce deuxième camp entraînait dans le réfectoire avec une liste à la main et nommait dix ou quinze personnes :

« Untel, untel et untel ! Vous, vous et vous ! Ce soir, vous partirez en Espagne ! »

Moi, je n'avais pas peur d'être sur la liste des gens qu'on livrait à Franco. En partant d'Espagne, j'avais vingt-deux ans, je n'avais pas fait grand-chose pendant la guerre et je n'avais jamais eu d'activité politique. Peut-être même que j'aurai pu retrouver mon père et toute ma famille. Par contre, heureusement pour lui que votre grand-père travaillait déjà à Montbard parce que lui il s'était bien fait connaître au sein des jeunesses communistes de Madrid ! Et je sais par ma soeur Pépita que là-bas des gens sont passés pour l'arrêter ! Et qu'ils posaient des questions ! Et qu'ils voulaient savoir où il était !

Mais là où était votre grand-père, c'était à Montbard où il travaillait avec Pépita et l'abuelo qui les a rejoints quand il a été guéri et avec qui il a cherché une maison pour nous faire sortir du camp.

VIII

Dans l'errance

« Les combattants rouges d'Espagne de nationalité étrangère et également les Espagnols qui ont été internés dans les États ennemis- surtout dans la France occupée- ou qui ont été activement engagés contre l'Allemagne et ont été faits prisonniers par les Allemands sont- sur ordre du Führer- dépossédés du statut de prisonniers de guerre et remis à la Police d'État. Ceux à qui le statut a été enlevé doivent, sur la demande des services compétents de la Wehrmacht, être remis aux postes de la Police d'État et, selon les termes du dossier IV C 2 du Service de sécurité du Reich, remis dans le camp de concentration prescrit. »

Lettre du chef de la police de Sécurité
(Berlin, 25 septembre 1940. Archives Nationales.)

Saint-Rémy (Côte d'Or), début 1940

Votre grand-père et l'abuelo ont trouvé une villa à Saint-Rémy et sont venus l'habiter. Dans cette villa, le bas était réservé aux parents d'Antonio et à leurs trois enfants, Pépita, Rafa et Pablo. Les chambres du haut étaient toutes occupées par des Espagnols, sauf une dans laquelle on était votre grand-père, Louissette et moi. Pour le loyer, chacun payait sa part. Les hommes et Pépita allaient travailler à Montbard dans cette usine d'armement, à 3 kilomètres de Saint-Rémy. Moi, j'avais une machine à coudre que votre grand-père m'avait achetée. Parce qu'il a toujours voulu que je travaille ! Même avec des enfants, il a tout le temps voulu que je travaille ! J'avais cette machine, des amis espagnols venaient de temps en temps pour me demander de faire ceci ou cela et à ce moment-là, j'ai vraiment appris à coudre. Ils venaient et voulaient que je leur fasse telle ou telle pièce mais je n'avais que quelques notions ! J'avais été dans une école de coupe et de confection à Madrid parce que j'étais douée pour la couture mais mon père avait voulu que j'apprenne le métier uniquement pour un usage familial ! Surtout pas pour travailler ! Il avait toujours refusé par fierté. Parce qu'il venait d'une famille quand même assez bourgeoise. Si j'apprenais, c'était pour nous, pour nous habiller, ne pas être obligée de payer une couturière mais certainement pas pour gagner des sous ! Finalement, cette machine m'a servie pour travailler vraiment. Et j'ai fait pas mal de choses avec ! Comme ça je rapportais un peu d'argent et votre grand-père était content. Parce que lui, il a bien aimé que je travaille tout le temps !

A partir de janvier ou février 1940, on est donc restés à Saint-Rémy. On faisait notre vie et malgré tout, j'étais contente. J'avais un petit réchaud pour préparer les repas moi-même et je restais avec ma petite. Je pouvais bien m'occuper de Louissette. Pendant ce temps, la guerre, en France, ça n'allait pas bien du tout ! Votre grand-père branchait la radio tous les soirs et on écoutait les nouvelles. Les Allemands approchaient, ils avaient sauté la ligne Maginot qu'on croyait infranchissable et ils avançaient sans s'arrêter. Je ne me rappelle pas s'ils ont pris Paris avant la Côte d'Or, mais je me souviens que comme on savait qu'on était taxés de « Rouges », plus ils se rapprochaient plus on avait peur qu'ils viennent, qu'ils nous prennent et qu'ils nous fusillent. Moi, j'avais peur pour votre grand-père parce qu'il était quand même assez connu. D'un point de vue militaire, il n'avait pas fait grand-chose pendant la guerre d'Espagne. Il n'avait pas trop combattu. Mais comme je vous l'ai déjà dit, c'était un agitateur et un propagandiste ! Il parlait toujours ! Il était communiste et il n'y avait que ça qui comptait pour lui ! Partout où il allait, il se faisait remarquer ! On ne pouvait pas rester là à attendre que les Allemands nous prennent...

Un jour, alors qu'ils n'étaient vraiment plus très loin, un ami espagnol d'Antonio du nom de Peruga est venu nous voir en nous disant qu'il travaillait avec quelqu'un qui avait quitté la région par peur des Allemands en laissant une camionnette, et qu'on avait qu'à la récupérer et à partir avec. On partait à l'aventure. Sans savoir où on allait. On fuyait. Peruga, sa femme, ses deux filles, Antonio, Louissette et moi, un matin on a pris cette camionnette et on est partis. Moi, j'avais juste ma valise avec le peu de linge qu'il me restait. Cette valise qui m'avait déjà bien servie, je l'ai gardée pendant très longtemps.

Avec notre camionnette, on n'est pas allé bien loin. On a fait quelques kilomètres, on est arrivé à Saulieu et là, il y a eu un bombardement. Comme on ne savait pas d'où ça venait ni qui était visé, on est descendus de la voiture et on s'est mis au bord de la route pour se cacher. A cette époque-là, j'étais déjà enceinte d'Antoine et votre grand-père avait peur pour moi. On était à Saulieu et on avait fini par aller dans une espèce de cave. On entendait la mitraille et les avions. Dans cette cave, il y avait plein de toiles d'araignées, mais on était bien content d'être là en attendant. Par un petit trou, on regardait la rue. A un moment donné, on a vu passer un bataillon de prisonniers français gardés par deux soldats allemands. Seulement deux soldats ! Quand il a vu ça, Peruga a voulu sortir. Il a dit :

« C'est pas possible ! Ils ne sont que deux pour tout un bataillon ! Si on sort, on se les mange ! »

Il faisait voir qu'il était très courageux et il commençait à critiquer les Français en disant qu'ils n'étaient pas vaillants de refuser de combattre contre deux Allemands seulement. Heureusement qu'on n'est pas sortis ! Parce que la troupe allemande n'était pas encore là. Mais Saulieu était déjà prise par des parachutistes qui tenaient les points principaux de la ville !

De notre cave, on entendait les gens parler dans la rue :

« C'est fini, ça y'est ! On est occupés ! Les Allemands ont pris Saulieu. »

A force d'attendre dans ce trou, on s'est dit qu'on ne pouvait pas rester là toute la nuit et qu'il fallait qu'on sorte pour se trouver quelque chose de mieux. Les hommes sont allés discuter avec le propriétaire d'un bar qu'il y avait juste à côté pour savoir si on pouvait se réfugier chez lui. La troupe allemande n'était pas encore arrivée. Il y avait uniquement les parachutistes. Ce monsieur, le propriétaire du bar, il ne voulait pas nous faire entrer ! Il nous prenait pour des alliés d'Hitler et de Franco ! Il ne comprenait pas qu'on avait justement combattu contre eux ! Comme beaucoup de gens de la campagne, il n'était au courant de rien ! Il ne savait pas qu'on avait lutté contre les Allemands en Espagne et il ne nous laissait pas venir dans sa cave ! Finalement, quelqu'un est venu pour lui expliquer et il a fini par accepter, mais de toute façon, on était des Espagnols ! Et en France on ne nous aimait pas beaucoup ! Il faut dire la vérité ! En arrivant ici on a beaucoup souffert ! Souvent dans les villages, des gens venaient et nous disaient :

« Vous vous habillez comme ça en Espagne ? »

Ils pensaient qu'on portait des robes à volants comme celles des gitanes !!! Ils pensaient pas qu'on puisse s'habiller comme eux !!!

Dans la cave du bar, on était très nombreux. Il y avait des Espagnols, des Français, et tout le monde s'était réfugié là par peur des Allemands ! Des « Boches », comme on disait. On était là à attendre. Et dans la nuit, on a entendu entrer la troupe. On a entendu le bruit de bottes que faisaient les soldats allemands avec cette cadence de marche militaire. D'habitude, quand ils entraient dans un village, ils chantaient tout le temps. Là, comme c'était la nuit, ils ne chantaient pas, mais on entendait le bruit de bottes du régiment. On se disait :

« C'est fini, ça y 'est ! On est occupés. »

Moi, à un moment donné, je me suis souvenue de ce que monsieur Richard nous avaient dit à Dijon à propos des gaz asphyxiants de la guerre de 14-18. Cette histoire, ça m'avait beaucoup impressionnée. La respiration m'a manquée, j'ai commencé à dire que j'étouffais, votre grand-père est venu me voir et en fin de compte, il m'a dit que je devais être un peu folle :

« C'est pas possible ! Tu vois bien qu'il n'y a pas de gaz ! »

On m'a donné quelque chose à boire et c'est passé. C'était peut-être parce que j'étais enceinte et qu'on était très nombreux à être cachés dans cette cave. On est resté là toute la nuit. Le lendemain, tout le monde est sorti de la cave en disant que c'était fini :

« Les Allemands nous ont pris. Et c'est tout. »

Il fallait faire demi-tour et repartir à Saint-Rémy mais on a décidé malgré tout de rester la journée à Saulieu. Par curiosité. On voulait voir ce qui allait se passer dans ce village.

Les Allemands se promenaient dans Saulieu et ils étaient tous très gentils : Louissette qui était toute petite, elle avait pas encore trois ans, elle était très mignonne, je me souviens que les Allemands discutaient avec elle et même avec moi et les autres Espagnols ! A Louissette, ils ont offert des bonbons qu'on ne voulait pas qu'elle mange parce qu'on croyait qu'ils étaient empoisonnés ! A ce moment-là, on ne nous a demandé ni notre nationalité ni ce qu'on avait fait. C'était seulement la troupe d'occupation. Pour le moment, ce n'était que ça. Le premier jour, les Allemands ont été dans les fermes pour réquisitionner des veaux, des poulets et tout le bétail qu'il leur fallait pour pouvoir nourrir la troupe. Je me souviens d'un petit veau sur la place. On était au mois de juin, ils l'avaient laissé les tripes au soleil et ça sentait mauvais. C'était vraiment dégoûtant ! Pour la nuit d'après, Peruga et votre grand-père nous avaient trouvé un garage abandonné à côté d'une maison où vivaient une dame et sa fille. Là, on a eu une peur terrible ! Dans la nuit, les Allemands sont arrivés et ont frappé à la porte de cette maison. On a entendu la dame leur ouvrir et leur demander ce qu'ils voulaient. Ils cherchaient la jeune fille. Tandis que la mère répondait qu'il n'y avait personne d'autre qu'elle, on a entendu quelqu'un s'enfuir de la maison par la porte de derrière. C'était la fille. Nous, pendant ce temps- là, on tremblait dans le garage ! On avait tellement peur que votre grand-père avait sorti son couteau et Peruga son pistolet ! Je ne sais pas ce qu'ils faisaient des femmes. Peut-être qu'ils avaient repéré dans la journée où se trouvaient celles qui leur plaisaient et qu'ils venaient les chercher le soir pour les emmener à la Kommandantur ! Je ne sais pas ce qu'ils en faisaient mais on entendait des cris.

Après cette histoire de Saulieu, on est revenu chez nous à Saint-Rémy. La villa était occupée par les Allemands. Ils ne nous ont posés aucune question. On a pu rentrer, mais on ne savait pas ce qu'on allait faire. On se demandait comment on allait vivre ici en France, à Saint-Rémy et sans travail. Parce que pour l'usine d'armement de Montbard bien sûr, c'était fini ! Les Allemands l'avaient fermée ! Tous les Espagnols se posaient cette question. Au bout de deux ou trois jours, le garde champêtre est arrivé avec son tambour au milieu de la place de Saint-Rémy pour nous dire que les Espagnols devaient partir parce qu'il n'y avait plus assez de pain et de travail. On nous expulsait de France ! Tous on se disait :

« C'est pas possible ! On peut pas rentrer, Franco va nous prendre. »

La boulangerie manquait de farine. Effectivement il n'y avait plus de pain pour nous ! On était dans une drôle de situation. Puisque maintenant c'était les Allemands qui représentaient l'autorité, les Espagnols ont décidé de former un comité et d'aller les voir à la Kommandantur de Saint-Rémy et les Allemands ont été assez corrects. Quand les gens du Comité leur ont dit qu'ils étaient tous des pères de famille, qu'ils voulaient travailler mais qu'ils n'avaient plus rien à faire, les Allemands sont allés voir le maire, le maire leur a répondu qu'il ne pouvait rien nous proposer, qu'il n'y avait rien, mais quand les Allemands ont insisté, finalement on nous a proposé d'aller couper du bois. Les Allemands, il faut le dire, à ce moment-là ils ont été mieux que les Français !!! Parce que le maire de Saint-Rémy, je peux vous dire que c'était un salaud !!! Vous pouvez pas vous imaginer comme il était méchant, ce type-là !!! Les Espagnols, il pouvait pas les voir !!!

C'est là qu'a commencé notre travail dans le bois. Tous les Espagnols sont partis couper du bois et faire du charbon en Côte d'Or et dans la Nièvre. Ils ont pris ce qu'on voulait bien leur proposer. Perugia a refusé. Plus tard, je crois qu'il est même rentré en Espagne ! Mais votre grand-père, lui, il ne pouvait pas se le permettre !

On était à Saint-Rémy. On travaillait et on coupait du bois. Pour la coupe de bois, l'abuelo était bien plus courageux qu'Antonio. Il se levait très tôt, vers cinq heures, tandis que votre grand-père préférait rester plus tard à la maison et qu'il voulait tout le temps que je l'accompagne ! Peut-être que c'était parce qu'il m'aimait beaucoup et qu'il voulait que je sois toujours avec lui. En tout cas, son père lui disait toujours :

« Laisses-la ! Mais laisses-la ! »

Mais lui, il exigeait que je vienne !!! Moi, je participais en empilant le bois avec d'autres femmes, on faisait des piles d'un mètre et j'en sciais aussi beaucoup. Grâce à ce travail, on avait droit au ravitaillement : au pain, à l'huile et à tout le reste. Mais ici aussi ça devenait dur pour nous ! Parce qu'en France aussi il commençait aussi à y avoir des queues !!! Je me souviens un jour être allée chercher de l'huile à Montbard, à pied. Il y avait trois kilomètres à faire, j'étais partie très tôt, j'avais attendu longtemps dans la file et quand c'était arrivé à moi, l'épicier n'avait rien voulu me donner :

« Pour vous, y'en a pas ! »

A ce moment-là, un monsieur, celui qui se trouvait juste après moi dans la file, avait été très poli. Il avait demandé pourquoi on ne voulait pas me servir et l'épicier lui avait répondu :

« L'huile qui reste est réservée aux Français. »

Heureusement, ce jour-là j'avais réussi malgré tout à avoir quelque chose grâce à cette personne derrière moi qui avait très bien réagi et très bien parlé :

« Écoutez ! Cette dame a fait la queue longtemps comme tout le monde. Vous lui donnez ce qu'elle vous demande ! »

Finalement, l'épicier m'avait servi, mais je vous le dis : en France, à cette époque, beaucoup de gens ne nous aimaient pas !!!

Quelques fois, il fallait aussi aller chercher le ravitaillement dans les fermes et moi, j'étais bête parce que je n'avais pas le caractère pour demander ! Et que je ne l'ai toujours pas ! C'était stupide ! Parce que j'avais quand même une petite ! La Chacha Pépita n'avait pas peur, elle ! Elle insistait pour avoir des oeufs ou du beurre ! Mais moi, quand on me disait non je partais sans rien dire...

La plupart du temps, Louissette était gardée par l'abuela et je montais dans la forêt toute seule avec Antonio pour couper le bois. D'autre fois, j'amenais Louissette avec moi, je la peignais avec un noeud sur la tête et quand elle disparaissait, on la cherchait et on la retrouvait grâce à ce noeud qu'on voyait de loin. C'était l'Occupation mais malgré tout, jusque-là on allait bien. Pétain avait signé l'armistice au mois de juin, on était dans le Nord en zone occupée, il y avait la zone de démarcation avec le Sud, De Gaulle avait appelé les Français à résister et à former les Forces Françaises de l'Intérieur et nous, on continuait à couper du bois à Saint-Rémy. Les Allemands ne nous faisaient pas de mal et quand la coupe de Saint-Rémy a été finie, on en a cherché une autre. On était en 41 et moi j'étais enceinte.

Je me suis levée un matin d'hiver en me souvenant que votre grand-père m'avait demandé la veille de lui acheter des lames de rasoir. J'avais oublié. Quand j'ai vu qu'il se réveillait, je me suis dit qu'il fallait que j'aille en prendre à l'épicerie qui se trouvait juste de l'autre côté de la rue. J'étais sur le point d'accoucher, on était à Saint-Rémy dans la Nièvre, et il faisait un froid terrible ! C'était un pays très froid, souvent glacé et enneigé à cette époque de l'année. A un moment donné, j'ai commis une imprudence : manque de pot, j'ai fait une glissade et je suis tombée ! Heureusement que je suis tombée sur le dos ! Si j'étais tombée sur le ventre, le petit aurait été en danger ! J'étais assise sur la glace et je n'arrivais pas à me relever : chaque fois que j'essayais, je glissais de nouveau. J'ai crié. Comme la maison était à côté, l'abuela est sortie pour me demander ce que j'avais, elle m'a attrapée, mais elle s'est affolée parce que j'avais eu tellement peur que j'avais commencé à faire pipi. Et comme j'arrivais à terme, la grand-mère croyait que je perdais les eaux et que c'était l'heure de l'accouchement ! Votre grand-père est venu, il m'a pris sur son vélo, il m'a amenée à l'hôpital de Montbard. C'est là que les médecins se sont rendus compte que ce n'était pas encore le moment. Par contre, à Montbard on avait la chance de connaître des Espagnols qui avaient une maison et qui m'ont prêté une chambre jusqu'au jour de l'accouchement. Eux aussi étaient des communistes et ils étaient très gentils. Finalement, j'ai accouché dix jours plus tard, le 29 janvier. Tout s'est passé normalement, mais tout de suite après il a fallu qu'on parte dans la Nièvre parce que les coupes de bois autour de Saint-Rémy étaient finies. Toni est né, votre grand-père était vraiment très fier parce qu'il disait à tout le monde qu'il était content d'avoir les deux : une fille et un garçon !!!

Crottefoux (Nièvre), début 1941

Les premières nuits à Crottefoux avant qu'on nous donne une maison, c'était dans une baraque au milieu des bois. A ce moment-là, on travaillait directement pour les Allemands. Ils nous donnaient du bois à couper et s'occupaient de nous trouver un logement. L'abuela avait la chance d'avoir une grande maison parce que, dans son foyer, ils étaient une bonne équipe avec cinq personnes qui travaillaient. Elle qui empilait le bois et les autres qui le coupaient. Nous, on n'était que tous les deux votre grand-père et moi parce que l'abuelo ne voulait pas travailler avec son fils. On travaillait sur la même coupe que les autres mais Antonio avait son périmètre à lui parce que son père trouvait qu'il ne travaillait pas suffisamment et qu'il restait trop longtemps au lit. Il y avait toujours des histoires impossibles avec ses parents. Votre grand-père, je l'aimais, mais je lui en veux beaucoup pour certaines choses !!! Et de cette époque j'ai des souvenirs terribles !!! Parce que je devais monter avec lui pour travailler, descendre toutes les trois heures au moment de la tétée d'Antoine et remonter ensuite pour l'aider alors que les autres avaient fini leur journée et restaient en bas ! Si je devais vous raconter tout ce qui s'est passé, il me faudrait encore une vie tout entière !!!

En ce temps-là, il y avait le ravitaillement. On avait des cartes, des quartiers de rations et les bébés comme Tonin avaient droit à trois quarts de litre de lait par jour que la ferme était obligée de me donner. J'allais dans une ferme qu'on m'avait indiquée. J'y allais tous les soirs. Après la guérison de Tonin, comme le fermier ne me donnait plus rien depuis déjà quelques temps, je suis montée à la mairie de Marigny-l'Église pour réclamer. Je suis allée voir le maire en lui disant que le fermier n'avait plus de lait pour moi alors que mon petit avait trois mois et sortait d'une grave maladie. Quand le maire m'a répondu qu'on ne pouvait pas m'en donner parce qu'il n'y en avait pas assez pour tout le monde, j'étais très malheureuse. Je suis mise à pleurer. Je me suis assise sur un petit mur à l'entrée de la mairie, je pleurais et de dehors, j'ai traité le maire de cochon ! C'était une insulte très grave ! Parce que ce maire avait été nommé par les Allemands ! Quand il a entendu ça, le maire est sorti en colère. Moi, j'ai pris mon vélo et je suis partie sans avoir eu de lait ! Heureusement que j'ai toujours eu du lait et que j'ai pu donner le sein à tous mes enfants. Mais il me fallait quand même ces 3/4 de litre de lait en plus ! Pour moi ! J'y avais droit ! Le lendemain matin, une fille du village est venue me voir :

« Madame, les gendarmes de Marigny-l'Église sont ici à Crottefoux. Il paraît que c'est à cause de vous. »

Je ne savais pas comment ça se faisait, mais tout le village était au courant que j'avais traité le maire de cochon ! J'avais peur. Je me demandais ce que les gendarmes allaient faire. Comme c'était l'Occupation, je me suis dit que les Allemands allaient me prendre ! Finalement, personne n'est passé. Ils ont voulu me faire peur, mais personne n'est venu. Par contre, j'avais l'habitude d'aller laver les couches d'Antoine tous les jours au ruisseau. Là, je rencontrais les femmes du village qui étaient très gentilles avec moi. Je discutais avec elle. Eh bien, ce jour-là, je suis arrivée, j'ai dit bonjour et personne ne m'a répondu ! Elles étaient toutes fâchées contre moi ! Tout le village me faisait la gueule ! J'avais traité le maire de cochon, mais je ne savais pas quoi dire d'autre, c'était le seul mot que je connaissais ! Peut-être que si je l'avais traité de salaud, ça aurait été moins grave ! Mais là, ça avait été très mal pris !

Après la coupe de Crottefoux, on est allé en faire une autre dans le village de Quarré-les-Tombes, puis une autre à Marigny-l'Église, puis encore une autre à Mazignen et ça a continué comme ça jusqu'à la fin 42, jusqu'à ce qu'on déménage un peu plus loin, à Sonnes. Justement, un jour de la fin 42 votre grand-père allait travailler dans les bois quand, tout à coup, quelqu'un est arrivé en face de lui sur la route pour venir lui parler. Après avoir discuté un moment, ce type-là que personne ne connaissait lui a dit qu'il était envoyé de Paris par les Forces Françaises de l'Intérieur pour organiser la Résistance dans la Nièvre. Il devait savoir que votre grand-père était de gauche parce qu'il était venu directement vers lui. De ce côté-là de la Nièvre, où on était, c'était une région boisée. C'est là que se sont fait les maquis et c'est comme ça que les Français ont commencé à s'organiser pour résister. Dans ces villages, les paysans avaient ordre de donner des vivres aux Allemands. Ils préparaient des camions chargés de pommes de terre ou d'autres choses à destination des troupes d'occupation et les gens des maquis descendaient dans les villages pour récupérer la cargaison. En représailles, les Allemands venaient et faisaient des rafles : ils prenaient des gens et les fusillaient. Voilà comment ça se passait dans ces villages.

De leur côté, les réfugiés espagnols ne sont pas entrés dans la Résistance et ne sont pas allés au maquis non plus parce qu'on était obligés de travailler pour vivre. Mais par contre, ils ont commencé à se retrouver pour se réunir. En tout cas, quand la Résistance s'est organisée, c'est à partir de là qu'on a commencé à vivre de nouveau dans la peur...

Hameau de Sonne (commune de Lormes, Nièvre), hiver 1942-43

A Lormes, il y avait une petite salle de cinéma. Une fois par semaine, on y passait des films comme des Fernandel et des choses comme ça. Normalement c'était interdit par les Allemands, mais il passait quand même des films. Votre grand-père, la Chacha Pépita, Pablo, Rafa, sa fiancée Irma et moi, comme on était jeunes, on y allait tous ensemble. Chaque semaine, à ces séances, venait aussi une fille qui s'appelait Monique et qui était modiste. Elle était petite, très mignonne et elle venait de quitter Paris avec sa mère soi-disant parce que là-bas, ils n'avaient plus rien à manger. Cette Monique, elle était amoureuse de votre grand-père !!! Et Antonio, qui n'était pas très sage non plus, je voyais bien qu'entre eux il y avait quelque chose !!! Elle le provoquait, vous savez... Bon. On allait au cinéma, on rentrait tous ensemble et après votre grand-père allait travailler. J'avais pas peur qu'il me trompe parce que j'étais toujours avec lui... Les dimanches, dans un autre village qui s'appelait Plaineifat et qui était en plein maquis, il y avait quelques fois un orchestre qui jouait avec un accordéon et où toute la jeunesse de la région qui n'était pas à la guerre ou en Allemagne se donnait rendez-vous. Les bals, ça aussi c'était aussi défendu par les Allemands ! Mais à Plaineifat comme dans les autres petits villages, il n'y avait pas de Kommandantur et les gens faisaient un peu ce qu'ils voulaient. Un de ces dimanches, votre grand-père m'a demandé si je voulais venir danser avec lui, sa soeur et les autres. J'avais bien envie, mais il y avait le problème de la grand-mère. L'abuela me gardait les enfants seulement pendant que je travaillais. Si elle savait qu'elle devait le faire pour que j'aie m'amuser, ça n'était pas possible ! Elle se mettait en rogne. Elle ne disait rien, mais je sentais qu'elle n'était pas contente. Ce dimanche-là, quand Antonio m'a proposé de venir, je lui ai dit :

« Non, non. Je reste là. »

J'avais de la farine et je voulais faire des gâteaux. Je ne pensais pas à Monique, ni à rien de tout ça, surtout que votre grand-père partait avec ses frères et sa soeur ! Quand Antonio est rentré de Plaineifat, c'était tard dans la nuit et il m'a dit :

« Quand même ! Tu sais, pendant que tu faisais des gâteaux, j'étais en train de danser. »

Il m'a montrée son mouchoir qui était plein de rouge à lèvres !!! Je n'étais pas contente, vous savez ! Il aurait pu éviter de le faire !!! Il avait des remords parce qu'il avait été avec cette fille et qu'ils s'étaient embrassés ou je ne sais pas quoi, mais lui il s'était enlevé le rouge à lèvres que la fille lui avait mis et il me le faisait voir sur son mouchoir pour me donner un peu de jalousie !!!

« - Si tu étais venue avec moi, ça ne serait pas arrivé !

- D'accord ! Mais je ne pouvais pas à cause de ta mère ! Elle ne veut pas garder les enfants si c'est pour que je m'amuse ! »

Là-dessus, le lendemain je vois votre grand-père qui se prépare après son travail et qui me dit :

« - Je vais chez « El Boxeador ». Je vais aller écouter les nouvelles du front. »

« El Boxeador », c'était un Espagnol qui avait été boxeur. Tous les Espagnols se réunissaient chez lui pour avoir des nouvelles du front.

- Vas y, si tu veux ! »

Quand j'ai vu qu'il était lavé, parfumé, avec de la poudre à la figure, qu'il était rasé, beau et qu'il avait mis son costume bleu marine très joli, ça m'a mis un peu la puce à l'oreille et je suis allée chez la grand-mère :

« - Je sais pas, je suis un peu... Je vois qu'Antonio est en train de trop se préparer ! Et comme hier Pépita m'a dit qu'avec Monique, ici et là... »

L'abuela m'a répondu :

- De toute façon, ne t'en fais pas ! Parce qu'il ne va pas... ça ne se consomme pas et ça reste toujours... Et puis même s'il fait ça avec La Monique, tu l'auras toujours plus tard ! »

Elle parlait de... vous m'avez compris !!! L'abuela avait peut-être raison, mais quand Antonio m'a embrassée et qu'il est parti, je voulais quand même être tranquille et je me suis dit à moi-même :

« El Boxeador » n'habite pas à Lormes. S'il est allé voir cette fille au village, il aura laissé son vélo à l'entrée, devant l'auberge, comme on le fait tout le temps. »

J'ai prévenu l'abuela que je sortais. Elle a demandé à Pépita de m'accompagner. Je voulais savoir ce qu'il se passait. J'étais un peu jalouse, c'est normal ! C'était en février. Il faisait nuit. Je me suis mis un manteau, un foulard, des bottes et je suis partie. On aurait dit une vieille. Pépita et moi, on a fait les 3 kilomètres entre Sonne et Lormes toutes les deux à pied et en courant. Pépita, elle, elle venait plus pour protéger son frère que pour m'accompagner ! Elle venait surtout parce qu'elle savait que ce que je pensais était vrai, que votre grand-père était bien avec La Monique et qu'elle se disait :

« Si je peux éviter qu'elle le trouve... »

On est arrivées à Lormes et en effet, le vélo d'Antonio était rangé devant l'auberge !

« -Tu vois, il est là ! Il n'a pas été chez « Le Boxeur », il est ici ! »

La Chacha Pépita m'a répondu :

« - Écoute ! Tu restes là. Je vais y aller et je viendrai te dire ce que j'ai vu. »

Je suis restée un moment toute seule sur la place. Il faisait un froid terrible. Comme je savais où vivait La Monique, qu'elle habitait juste au-dessus de sa boutique, très vite je me suis dit :

« Quand même, il faut que j'y aille ! Je vais passer. Je vais aller voir. »

J'ai aperçu une silhouette devant la maison de la modiste, mais comme c'était la guerre, il n'y avait pas de lumière et je n'étais pas tout à fait sûre d'avoir reconnu votre grand-père. Tout à coup, un camion allemand a débouché et a descendu la rue avec ses phares allumés. C'était bien lui ! J'ai pensé qu'il m'avait vu, lui aussi. J'ai cru que j'avais été découverte et je suis allée vers lui comme une imbécile alors qu'il ne m'avait pas reconnue à cause de la façon dont j'étais habillée. Je me suis plantée devant lui en le regardant et il a été vraiment...

« - Mais... mais qu'est-ce que tu fais là ?

- Qu'est-ce que je fais là ? Et toi ? Qu'est-ce que tu fais là, toi ? »

J'ai fait demi-tour, j'ai couru en direction de la place pour voir si la Chacha Pépita était là, elle est arrivée en même temps que moi et m'a dit :

« Mais pourquoi tu y es allée ? Moi aussi, je l'ai vu ! Mais je t'aurai dit que non ! »

Elle l'avait vu ! Mais elle me l'aurait pas dit ! Pour pas faire de problèmes ! Je suis rentrée à la maison avec Pépita, votre grand-père est arrivé tout de suite après nous. Moi, j'étais très triste parce que je croyais pas qu'il était capable de choses comme ça. Ce soir-là, on a eu une scène très forte. Il s'est excusé le soir même et même encore le lendemain :

« C'est elle qui m'a provoquée ! Je te promets que je n'irai plus au cinéma ! »

Le lendemain, on a repris le travail et en effet, votre grand-père a été très gentil avec moi les jours suivants pour me redonner confiance. L'histoire avec La Monique était terminée. Conséquence de ça, je suis tombée enceinte de Lolo ! C'est à ce moment-là qu'il a été fabriqué !

Vers le mois de septembre 43, des patrons français qui collaboraient avec les Allemands sont arrivés de Paris et ont proposé à votre grand-père un emploi pour faire du charbon. Comme on lui proposait une bonne paye, votre grand-père a accepté et il est parti à Saint-Brisson, un autre village pas très loin. Il fallait couper du bois et faire du gazogène dans un four pour le chauffage des troupes d'occupation. A Saint-Brisson comme d'habitude votre grand-père n'aimait pas beaucoup travailler, mais ce qu'il faisait il le faisait bien ! Plus tard, ses parents sont venus le rejoindre pour faire du charbon, eux aussi. Lui, quand il ouvrait son four pour voir ce qu'il y avait comme charbon, il en avait deux fois plus que son père ou son frère parce que rien n'était brûlé, que ça cuisait doucement et que ça ne faisait pas trop de cendres.

Peu de temps après l'arrivée d'Antonio à Saint-Brisson, deux types jeunes et bien habillés qui disaient être des patrons se sont installés à côté de lui dans un hangar qu'ils avaient réquisitionné pour entreposer le bois et le gazogène prévus pour les Allemands. Votre grand-père, ça ne lui plaisait pas beaucoup. Quelques jours plus tard, un Espagnol qu'on appelait « El Toledano »- Le Tolèdan - les a retrouvés tous les deux morts sur un chemin. Quand il est arrivé au marché de Lormes, après les avoir découverts, il n'a rien raconté à personne tellement il avait peur ! Il ne savait pas quoi dire, ni quoi faire ! A cette époque, tout le monde espionnait tout le monde : le maire était espionné, le boucher était espionné et il y avait même une dame facteur qu'on avait retrouvé elle aussi morte sur un chemin parce qu'il paraît qu'elle vérifiait le courrier et qu'elle travaillait pour les Allemands ! C'était une vie vraiment...

Finalement, les deux corps ont été récupérés, mis à la mairie et je suis allée les voir. Ils avaient le corps criblé de balles et ce n'était pas des patrons comme on l'avait cru, mais deux S.S. ! Et après, il y a eu des représailles.

A Sonne, le 3 novembre 1943 à deux heures du matin, j'ai commencé à avoir des douleurs et à me sentir mal. C'était le moment d'accoucher. Il fallait que j'aille à l'hôpital. Comme on n'avait pas de voiture, le Chache Rafa m'a pris sur le porte-bagages de son vélo et c'est lui qui m'a fait faire les trois kilomètres jusqu'à Lormes !!! Lolo est né à six heures et demie le matin du 3 novembre et tout s'est bien passé. Je suis restée dix nuits à l'hôpital. J'ai réussi à me lever au bout de quelques jours et tout le monde est venu me chercher quand je suis sortie de la clinique. Le jour-même, la Chacha Pépita se mariait avec le Chache Andres ! Ils ont fait un beau mariage avec de la musique et je me rappelle avoir dansé la jota ¹ que tout le monde me disait que j'étais folle de danser comme ça !!! Mais j'étais jeune, vous savez ! Et comme j'étais en forme...

Lolo est né quand Louissette avait six ans et Tonin trois. Tout de suite après la naissance de Lolo, je suis partie de Sonne pour rejoindre votre grand-père à Saint-Brisson, où il continuait à fabriquer du charbon de bois pour les Allemands, et où il a commencé avec les autres Espagnols à participer aux maquis de la Résistance.

¹

Danse populaire espagnole (Aragon)

IX

Dans la résistance

« Les Espagnols qui se trouvaient en France quand les armées d'Hitler l'envahirent n'étaient pas seulement les soldats d'une armée régulière qui, jusqu'au dernier moment, avaient lutté pour la défense de leur patrie. Ils n'étaient pas non plus des émigrés normaux, incorporés à la vie économique du pays. Ils étaient encore moins des aventuriers disposés à se mêler à tout ce qui serait risques et aventures... ils savaient que leur guerre avait été seulement le premier acte de la catastrophe que le fascisme allait rendre inévitable. Pour eux, la lutte n'était pas terminée. »

Corpus Braga
(Écrivain. 1945)

Saint-Brisson (Nièvre), début 1944

Votre grand-père continuait à faire du gazogène. Moi, je l'aidais en transportant des brouettes de bois que j'empilais devant le four et Louissette allait pour la première fois à l'école du village parce qu'avant à Sonne, ça n'avait pas été possible. Pour le ravitaillement, on avait des tickets qui nous donnaient droit à du sucre, de l'huile et quelques fois à du vin et du tabac pour votre grand-père. On faisait aussi beaucoup de cuisine avec de la graisse de vache parce que ça devenait très difficile d'avoir du beurre. Les tickets de vin et de tabac, votre grand-père les échangeait pour avoir des oeufs et des pommes de terre qui étaient très rares. Pour le tabac, il devait faire un sacrifice. Mais le vin de toute façon il n'aimait pas !

A Saint-Brisson, j'ai le souvenir qu'on ne mangeait pas beaucoup parce que les Français gardaient tout pour eux ! Moi à Saint-Brisson, j'ai mangé des rutabagas ! Et les rutabagas à Saint-Brisson, c'était ce que mangeaient les vaches ! Heureusement, notre voisine, la propriétaire de la maison était une dame très gentille : c'était une dame âgée, très croyante, qui habitait la porte à côté. Elle venait et elle m'aidait pour les enfants. De temps en temps, elle m'apportait même des choses à manger comme du lard quand ils avaient tué le cochon. Je ne sais pas pourquoi, mais là, dans ce village, je me suis fait des amis tout de suite ! Tout le monde m'aimait bien ! En attendant, la Résistance était chaque jour de plus en plus forte : les F.F.I. formaient des maquis dans toutes les forêts.

Dans ce village, tout le monde était contre les Allemands. Les uns tuaient et les autres faisaient des rafles en représailles. C'était vraiment terrible ! Un jour que votre grand-père était monté dans les bois faire du charbon, je mangeais avec Louissette qui allait partir à l'école quand la voisine est arrivée sans prévenir :

« Madame ! Monsieur le curé vient de Montsauche. Les Allemands sont là-bas parce qu'il y a eu un combat avec la Résistance. Des Allemands sont morts et ils ont mis le feu. Le village a été brûlé. Le curé a pu s'échapper, il a pris le tabernacle et il est venu en vélo me l'apporter. Si jamais à Saint-Brisson il y a un maquisard qui tire un coup de fusil, il va se passer la même chose qu'à Montsauche ! On va brûler tout le village ! Il faut pas que la petite aille à l'école ! Et faites attention ! Parce qu'ils vont venir aussi chez vous ! »

Lolo, qui devait avoir trois ou quatre mois, elle est repartie en me le prenant pour le protéger. Moi j'ai enlevé mon alliance pour pas qu'on me pose de questions à propos de votre grand-père. En effet, un peu plus tard, les Allemands sont entrés dans Saint-Brisson. Ils ont tiré des coups de fusil en l'air pour que tout le monde se demande ce qui arrive et ils ont fouillé toutes les maisons. Juste avant, on m'avait dit que deux maquisards voulaient s'opposer à eux et que la population les avaient fait partir parce qu'ils pensaient que tout aurait été brûlé si le combat avait eu lieu dans le village. Les Allemands sont arrivés et sont venus à la maison. Ils ont fouillé partout !!! On avait des photos datant de la guerre d'Espagne où Antonio et moi on posait tous les deux avec le poing levé. Heureusement, il y en avait tant qu'ils n'ont pas trouvées celles-ci. Quand ils sont tombés sur la carte que tenait votre grand-père et où étaient indiquées les positions de toutes les troupes sur les fronts, ils m'ont demandée à qui elle appartenait. J'ai répondu que c'était à mon mari qui m'avait quittée et laissée avec les trois enfants. En voyant la marque que faisait mon alliance sur mon doigt, il m'a dit :

« Comment ça vous n'avez pas de mari ? Et ça ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? »

J'ai répondu :

« Oui, mais il est parti. Il m'a laissée avec les trois enfants. »

Ils ont vérifié mes papiers. Quand ils ont vu que j'étais espagnole, ils m'ont dit :

« Vous êtes une sale femme rouge ! »

Ils ont continué à fouiller. Pendant tout ce temps, j'avais peur que votre grand-père arrive. Il y avait une armoire fermée dont les clés étaient chez la voisine. Ils m'ont demandée de l'ouvrir. Comme je ne pouvais pas, ils l'ont forcée et ils ont tout sorti. C'étaient des papiers qui appartenaient à la propriétaire. Louissette avait déjà 6 ans et elle était à la maison ce jour-là. Elle s'en rappelle, la pauvre ! Après, ils m'ont demandée de les suivre. J'ai laissé les enfants à la voisine et je suis allée avec eux jusqu'au village. Heureusement, à Saint-Brisson on a eu de la chance, parce qu'il n'y a eu aucun incident. On a pu rentrer tranquillement chez nous. Les Allemands ont laissé quelques gardes et le reste de la troupe est partie à Dun-les-Places, 12 kilomètres plus loin.

Les Allemands sont entrés à Dun-les-Places. Deux maquisards se trouvaient dans le clocher de l'église, il y a eu des tirs et la troupe s'est dispersée en arrêtant tous les hommes qu'elle rencontrait. C'était la panique !!! A ce moment-là, beaucoup d'hommes se cachaient pour ne pas être obligés d'aller travailler en Allemagne. Ils en ont trouvés dix-huit qu'ils ont

rassemblés dans l'entrée de l'église en disant qu'ils seraient fusillés s'il y avait un problème. En chemin, ils avaient même ramassé quelqu'un que je connaissais : le mari d'une couturière parisienne qui était passée me voir à la maison. Les Allemands sont restés deux jours dans le village de Dun-les-Places. Ils ont couché dans les maisons, ils ont mangé les jambons et ils ont pris tout ce qu'il y avait de meilleur. D'autres faisaient la même chose à Saulieu en tuant des coqs, des poules, des cochons. Pendant ce temps, une bataille a eu lieu au maquis qui a fait soixante morts du côté des Allemands et presque autant chez les résistants. Au bout de ces deux jours, la troupe allemande est partie de Dun-les-Places en brûlant des maisons et en jetant des grenades là où on avait rassemblé les hommes. Ils ont tous été tués. Une dame avait eu son mari et un de ses deux enfants qui faisait partie des dix-huit et elle en avait un autre qui s'était caché dans la paille au moment de l'entrée de la troupe. Celui-là était resté deux jours et deux nuits sans en bouger. Avant de partir, les Allemands ont menacé de brûler sa grange et sa maison. Elle leur a dit :

« Ne faites pas ça, je vous en prie ! Ne brûlez pas ma maison ! Vous m'avez pris mon mari et mon fils... ma maison, c'est tout ce qu'il me reste ! J'ai 160 000 Francs d'économies, je vous les donne ! C'est tout ce que j'ai ! »

Cette dame a réussi à sauver son fils de cette façon. L'enterrement des dix-huit a eu lieu deux jours plus tard. Votre grand-père et moi, on y est allé. C'était ces deux-là, cette dame et son fils, qui étaient en tête du cortège pour prendre les condoléances.

Après ce qui s'était passé à Dun-les-Places, on avait très très peur. Chaque fois qu'on entendait un bruit de motos, on savait que les Allemands passaient et on était tous très effrayés parce que les Allemands venaient, prenaient tous les jeunes hommes et les faisaient tous prisonniers ! Je me souviens les avoir entendu passer une nuit où il faisait un gros orage. Cette nuit-là, je n'arrêtais pas de me dire :

« Pourvu qu'Antonio ne vienne pas ! Pourvu qu'il ne vienne pas ! »

Votre grand-père était entré au maquis, mais il passait de temps en temps sans l'autorisation de ses chefs pour prendre de nos nouvelles et des nouvelles du village. Je m'en souviens, il faisait un orage terrible !!! J'étais au lit avec mes trois enfants, on était tous les trois effrayés et j'étais terrorisée à l'idée que votre grand-père puisse venir !!! Finalement, Antonio n'est pas passé, mais il est venu un peu plus tard pour me dire :

« La situation est très grave. Il ne faut pas que tu restes toute seule avec les enfants ! C'est fini ! Je ne veux pas que tu restes là ! Tu prends les enfants et tu retournes à Sonne chez mes parents. »

Hameau de Sonne, été 1944

Par un chemin qu'on connaissait bien, on pouvait rejoindre le maquis de Mazignen en quinze ou vingt minutes à partir de la maison. Votre grand-père, los Chaches Rafa et Pablo, tous y étaient incorporés ! Tous les Espagnols continuaient à couper du bois et faisaient le maquis en même temps ! Il y avait aussi des Français, des Anglais et chacun recevait 3 000 francs d'époque, à peu près 30 francs d'aujourd'hui. Votre grand-père a pu entrer au maquis en se débrouillant comme toujours pour ne pas se retrouver dans les plus grands combats. L'État-major le gardait parce qu'ils avaient besoin de lui pour ses connaissances de radiotélégraphiste. Comme toujours aussi, il était très indiscipliné et il avait l'habitude de quitter le maquis la nuit pour venir dormir avec moi sans autorisation. On avait beau lui dire qu'il ne fallait pas, qu'il risquait par exemple d'être considéré comme un espion, il n'y avait rien à faire ! Il partait ! Il disait qu'il connaissait des chemins sûrs et il venait jusqu'à Sonne ! De temps en temps il venait, il m'apportait des toiles des parachutes en Nylon et des tissus marrons. Les toiles de parachutes, on était toutes folles de ça ! Comme il n'y avait rien, on récupérait le tissu blanc très joli des toiles pour faire des vêtements. Et avec les tissus marron, j'en faisais d'autres pour les maquisards avec la machine qu'il m'avait achetée.

Chaque fois que votre grand-père venait, j'avais « la trouille » qu'on sonne à la porte et qu'on le prenne ! Parce qu'il y avait des collaborateurs ! Rien qu'en face de chez nous, il y avait des Italiens qui soutenaient les Allemands et j'avais peur qu'on soit réveillé un jour par des gens venus pour l'arrêter ! Quelques fois, votre grand-père venait, mais d'autres fois, c'était moi qui le rejoignait au maquis. Un jour, il m'avait donné rendez-vous dans les bois près de Mazignen. Il n'était pas venu et j'étais rentrée à Sonne sans comprendre ce qui s'était passé. J'étais inquiète. J'en avais parlé à l'abuela et tout le monde s'était posé la question jusqu'à ce que votre grand-père arrive à la maison le soir en nous expliquant qu'il était bien venu au lieu du rendez-vous, mais qu'il s'était endormi dans un coin en m'attendant ! C'était un de ses chefs, un Anglais, qui l'avait trouvé et qui lui avait passé une engueulade terrible. Parce qu'il aurait pu se faire prendre par les Allemands ! Et qu'il se fasse prendre lui, ça n'aurait pas été grave pour la Résistance ! Mais ils l'auraient fait parlé ! Et peut-être qu'ils les auraient tous compromis ! C'était un acte d'indiscipline vraiment très grave ! Sa mère ne voulait plus qu'on se voit :

« Quand même ! Il ne se rend pas compte de ce qu'il fait ! C'est fini !!! Et toi non plus, tu n'y vas plus !!! Je ne veux pas !!! »

C'est vrai que ce jour-là j'y étais allée, mais ils auraient pu me prendre moi ! Il aurait pu y avoir un Allemand caché quelque part qui m'aurait pris, moi ! Mais après ça, votre grand-père continuait malgré tout à venir de temps en temps. Il venait, il dormait à la maison et il retournait au maquis le lendemain matin. Votre grand-père a toujours été comme ça. Il faisait les choses à sa façon et il n'écoutait personne.

Avec les 3 000 Francs qu'Antonio gagnait au maquis, j'allais faire des courses en vélo jusqu'à Lormes pour le ravitaillement. Un jour, les Allemands étaient à l'entrée du village et ils arrêtaient tout le monde. Je suis arrivée devant eux, ils m'ont demandé mes papiers, ils ont fouillé dans mon porte-monnaie, ils m'ont pris de l'argent et m'ont dit d'entrer. Après être passé, je les entendais qui riaient entre eux. Ils avaient l'air de se moquer, mais comme ils parlaient allemand, je ne comprenais rien à ce qu'ils disaient ! ... Dans le centre de Lormes, sur la place qui était pleine de monde, on m'a pris mon vélo et on m'a dit de m'asseoir sur un banc. Avec toujours la même menace que si les maquisards intervenaient, on y passait tous ! Au bout d'un moment, je me suis décidée à aller jusqu'à l'auberge du village pour trouver le patron. C'était une époque où je donnais encore le sein à Lolo et j'avais laissé les enfants à l'abuela. Je voulais rentrer chez moi à tout prix. J'avais surtout très peur que les Allemands viennent et fouillent la maison ! C'était la première du hameau de Sonne, il y avait des toiles de parachute, des pantalons coupés, des vêtements, des bottes, plein de choses que les Anglais parachutaient et plein de preuves qu'on était en contact avec le maquis !

« - Dites-moi un endroit pour que je puisse aller à Lormes. Il faut que je donne la tétée à mon petit. »

Le patron m'a répondu :

« - Madame, vous ne pouvez pas passer. Les Allemands sont partout. Même si vous pensez trouver un petit chemin, ils vont vous tirer dessus et vous courez le risque d'être blessée ou tuée. »

Il y avait un pont qui allait chez « El Boxeador ». Je me disais que je pourrais peut-être y arriver par là, mais les Allemands y étaient et attendaient :

« - Eh alors ? Où est-ce que vous allez ?

- J'ai un petit... il faut que j'aille lui donner la tétée.

- Non, non, non ! Vous ne pouvez pas ! »

J'étais prise de tous les côtés. Je ne pouvais pas sortir. Les Allemands nous ont gardé sur la place jusqu'à 5 heures du soir. Finalement, il n'y a pas eu d'incidents. On a pu rentrer chez nous. Sur la route du retour, j'étais très inquiète de ce qui avait pu se passer à la maison. Effectivement, les Allemands étaient venus à Sonne, mais heureusement l'abuela avait été prévenu par un ami à nous que j'avais été prise et elle avait eu le temps de tout débarrasser. Ce jour-là, on a eu de la chance, mais c'était une époque durant laquelle on avait peur ! Parce que nos hommes étaient dans le maquis et qu'on savait qu'on était coupables de quelque chose !

Deux ou trois jours après que j'ai été retenu par les Allemands, à l'aube et alors que votre grand-père était encore à la maison, on a entendu des bruits de tanks, de motos, de camions : c'était une colonne d'Allemands qui se dirigeait vers le maquis !!! Quand il est sorti dans le jardin et qu'il a vu ça, votre grand-père est parti en courant. Il a traversé un champ, sauté un mur et pris un raccourci pour rejoindre le maquis. Les Allemands ont fait le tour du village et au bout d'un moment, on a entendu le bruit d'une mitraillette. On s'est dit que c'était fini. Qu'il avait été attrapé. L'abuela et moi, on ne savait pas quoi faire. La grand-mère se promenait en tremblant avec le petit dans les bras. Peu après, des gens qui étaient peut-être des collaborateurs et qui s'étaient aperçus que votre grand-père était parti sont venus nous dire :

« Il paraît qu'il y a un Espagnol qui a été tué ce matin. »

Ces gens-là étaient méchants. Ils nous disaient ça pour nous faire peur. On a attendu. Personne n'est venu nous dire qui était mort. Dans la journée, il y avait eu un combat au maquis et un peu plus tard, on a su qu'un Espagnol prénommé Augustin avait été tué, que les maquisards avaient fui et que cet Augustin était resté là, mort, sans que personne ne fasse rien. Ce n'est qu'au bout de deux ou trois jours que des maquisards étaient revenus, qu'ils avaient creusé un trou et qu'ils l'avaient enterré. J'ai même des photos qui datent d'après la Libération où je suis avec Pépita et Andres quand on avait été lui porter des fleurs. Cet Espagnol était avec Chache Pablo et Chache Rafa. Au cours du combat, il avait tourné la tête et une balle lui était rentrée dans la nuque.

Durant l'été 44, la Résistance était de plus en plus forte : elle attaquait les Allemands partout ! Les maquisards venaient dans les mairies, empêchaient les troupes d'occupation de réquisitionner les vivres et s'en emparaient à leur place. Au mois d'août, quand Paris a été délivré, les choses avaient déjà beaucoup changé : les Allemands étaient en pleine débandade ! Petit à petit, les combattants F.F.I. étaient de plus en plus nombreux et tout le monde préparait le drapeau tricolore en attendant l'arrivée des troupes de libération, mais avant de partir les Allemands ont été très méchants ! Chez nous, à Lormes, il y avait une femme qui tenait une bijouterie. Deux maquisards étaient montés sur son toit pour voir si les soldats de la Kommandantur venaient. Les Allemands ont su qu'ils étaient là et comme les deux ont refusé de se rendre, ils les ont tués. La bijoutière a été sortie sur la place. Elle était en combinaison, ils lui ont fait mettre les bras en l'air et ils ont mis le feu à sa maison. Ils ont pensé qu'elle était complice. De leur côté, les maquisards poursuivaient eux aussi les Allemands : los chaches Rafa et Pablo étaient à Auxerre, dans l'Yonne. Là-bas, ils ont fait un carnage !!! Mais beaucoup de résistants sont morts, aussi !!!

X

Libérer l'Espagne

“Retourner en Espagne par tous les moyens que nous avons à notre disposition pour renforcer et accélérer encore plus la lutte intérieure dans notre patrie. Organiser des groupes de l'U.N.E. dans tous les lieux où vivent et travaillent des Espagnols, entrer dans les groupes de guérilleros et les milices patriotiques qui se battent en France en première ligne contre l'armée hitlérienne, en aidant le peuple français à se libérer, et en même temps à récupérer les armes perdues lors de notre entrée en France qui nous permettront la réorganisation de notre armée patriotique pour la reconquête de l'Espagne.”

“Reconquista de Espana”

(Journal d’exil. 18 Juillet 1944. 8ème anniversaire du soulèvement franquiste)

Madrid (Espagne franquiste), fin 1944

Pendant toutes ces années, Franco n'avait pas participé aux combats de la Seconde Guerre Mondiale. Il était resté neutre en disant que tout ça ne le regardait pas, et que ça ne regardait pas l'Espagne non plus. Nous, on avait réussi à avoir quelques nouvelles de mon père : il était sorti des camps de Franco deux mois après y être entré, en étant radié de la Poste. A ce moment-là, comme il ne touchait plus de paye, il est revenu à Madrid voir sa mère. Ma soeur Pépita et la Tia Margarita l'ont rejoint à Madrid. Pendant deux ans mon père n'a pas touché de paye ! Ils ont été obligés de tout vendre ! Tout ce qu'ils avaient ! Les bijoux de ma mère, les bijoux de ma grand-mère et les objets de valeur ! Tout a été vendu ! Au bout de deux ans, mon père a été jugé par Franco et n'a rien eu. Celle qui l'a sauvé, c'est une voisine qui habitait près de chez nous rue Narvaez et qui est venue témoigner à son procès pour dire qu'il avait toujours refusé de dénoncer un groupe de religieuses qui s'était caché dans un appartement juste à côté du notre pendant la guerre civile. Après ça, mon père a été réintégré comme petit employé à la Poste de Burriana, près de Castellon, mais comme repartidor ! C'est lui qui portait les télégrammes aux gens ! Il n'était plus du tout chef de la Poste ! Comme il n'y avait pas de téléphones, il y avait les télégrammes et au lieu de prendre un petit repartidor, c'est mon père qu'on envoyait pour les porter ! Lui qui avait eu tant de diplômes et qui avait vraiment été un pionnier des Télécommunications ! En 44, mon père venait de passer deux ou trois ans à Burriana, à subir des vexations et à être commandé par des petits "merdeux" de rien du tout ! Là-bas il était tellement malheureux que du moment qu'il a eu les années suffisantes pour partir en retraite anticipée, il est allé voir un médecin qui la lui a accordé.

Hameau de Sonne (Nièvre), dans le même temps

Pour aller libérer l'Espagne avec des armes, les Espagnols et surtout les communistes ont récupéré des engagés du maquis pour qu'ils rejoignent les guérilleros espagnols. Chache Pablo a participé aux combats. Pas tout de suite mais peu après, il s'est engagé pour aller libérer l'Espagne. Ils sont venus aussi chercher votre grand-père, mais lui il a refusé parce qu'il n'avait jamais été un combattant. C'était un agitateur, il était doué pour parler ou pour convaincre les gens de venir, mais lui-même n'y allait pas. C'était peut-être parce qu'il nous aimait beaucoup et qu'il ne voulait pas nous laisser. C'est possible. Il n'a jamais voulu y aller ! Ni en Indochine, surtout pas là-bas, ni en Espagne !

Au mois de novembre 44, votre grand-père est parti lui aussi à Toulouse pour continuer la lutte politique contre le régime de Franco. Quand il a vu qu'il allait y rester quelques temps, il n'a pas voulu que je continue à vivre à Lormes avec l'abuela. Il voulait que je sois près de lui avec les enfants. Au mois de février, l'armistice n'avait pas encore été signé, on était toujours dans la Nièvre, et un jour Antonio est venu à Sonne pour me dire :

“Allez ! Je vous emmène ! Vous venez avec moi !”

Je me rappelle qu'on a été à Nevers et que c'était pénible parce qu'il n'y avait pas de train. On a passé toute la nuit dans la gare pour en attendre un.

Franco n'avait pas participé à la guerre, il était resté neutre, mais on était sûrs qu'il allait chuter !

Toulouse, février 1945

Quand on est arrivés à Toulouse, on nous a donnés à manger et on nous a hébergés avant de nous trouver un appartement. Un camarade et sa femme avaient une maison près de la place des Carmes, rue des Prêtres. En attendant quelque chose de mieux, ils nous ont laissé nous installer là. On est restés dans ce petit appartement de la rue des Carmes un petit moment et c'est là qu'on a commencé à lutter politiquement. Votre grand-père était membre du Parti Communiste Espagnol. Le parti s'est organisé de Toulouse pour continuer la lutte des républicains. Comme il fallait que toutes les femmes des camarades le soient, il m'a inscrit moi aussi pour faire comme les autres. On a créé un mouvement qui s'appelait l'Union Nationale parce qu'on savait que la cause de la défaite contre les franquistes avait été la désunion et que les désaccords entre républicains, anarchistes et communistes avaient eu pour conséquence la défaite. Dans l'Union Nationale, il y avait des communistes, mais aussi des républicains, des anarchistes... Tous les Espagnols qui étaient rentrés en France en 39 ! Au moment de la débâcle, chacun était parti de son côté, mais à Toulouse, parce que c'était à côté de la frontière, il y avait une énorme concentration d'Espagnols et tous les partis politiques se réorganisaient de là-bas !

Les guérilleros espagnols - c'était devenu quelque chose de défendu ! A la fin de la guerre, comme Franco avait été malin et qu'il ne s'était pas allié avec les Allemands et les Italiens, De Gaulle avait interdit la présence des militaires espagnols à côté de la frontière. Il avait donné l'ordre de désarmer tous les hommes à côté des Pyrénées, mais beaucoup de ceux qui avaient été au maquis ne l'avaient pas fait parce qu'ils pensaient continuer la lutte en Espagne après avoir participé à la libération de la France. De Gaulle avait dit de tout rendre ! Les fusils ! Les appareils radio ! Il fallait tout rendre ! Mais même ceux qui n'étaient que radiotélégraphistes comme votre grand-père avaient gardé leur matériel de la Résistance pour communiquer avec les guérilleros d'Espagne ! En Espagne, votre grand-père a refusé d'y aller. Il a servi de radiotélégraphiste et a été nommé au comité départemental du Parti communiste parce qu'il était très intelligent, surtout en politique. Moi, je pense qu'il était sectaire. Trop sectaire. Je dis qu'il était trop communiste ! Même pas communiste ! Parce que je pense que ce n'est pas comme ça qu'on fait !

On nous avait trouvé une villa en location entre Lardenne et Tournefeuille. Lardenne et Tournefeuille, autrefois c'était des faubourgs de Toulouse ! Que maintenant ce sont des quartiers de Toulouse ! Cette villa, c'était le parti qui l'avait prise. Elle était très jolie, les meubles étaient magnifiques et on nous l'avait donné parce que le parti avait monté une station de radio au sous-sol. Tous ceux qui comme votre grand-père Antonio savaient comment utiliser le matériel venaient et communiquaient avec les combattants en Espagne pour leur donner des informations sur les avancées. Ces appareils étaient installés dans une espèce de cave et des gens du parti venaient parler tous les jours avec les guérilleros ! On était sûrs que l'Espagne allait être libérée, mais tout ce qui se passait dans cette maison était défendue. Tout ça se faisait clandestinement.

Dans cette villa, je me rappelle qu'il y avait un jardinier et que comme j'étais jeune, quand il y avait quelqu'un qui venait lui ne savait pas pourquoi il venait et il me disait :

“Je sais pas, y'a un de vos copains qui est venu...”

Il ne savait pas qui c'était, ces gens du parti ! Il pensait qu'ils venaient me voir moi ! Et j'avais mauvaise réputation ! Parce qu'il y'en avait plusieurs qui venaient et que lui ne savait pas et qui était mon mari, et qui était mon copain... Enfin, il était un peu perdu !

Un jour, à Toulouse, votre grand-père est passé devant un garage où il a cru reconnaître le vélo que quelqu'un lui avait volé à Sonne, dans la Nièvre, sous l'Occupation. C'était un Lapeibie rouge. Il s'est arrêté et il est allé trouver le propriétaire du garage :

“- Monsieur, ce vélo appartient à mon frère.

- Écoutez ! Je ne sais pas. Moi on me l'a donné pour que je l'arrange ! Vous avez peut-être raison, mais j'en sais rien !”

Le garagiste n'a pas voulu le croire et votre grand-père s'est fait justice tout seul. Il est remonté sur le vélo avec lequel il était venu et à commencer à partir en tenant l'autre avec une main. Évidemment, le garagiste a appelé les gendarmes et leur a dit que quelqu'un lui avait volé un vélo. Mais si votre grand-père avait voulu voler ce vélo, il ne serait pas reparti avec les deux ! Il n'aurait pris qu'un des deux pour aller plus vite ! Les gendarmes l'ont rattrapé et n'ont rien voulu savoir. Ils n'ont pas écouté ses explications. Ils lui ont demandé ses papiers et où il habitait. Il a répondu qu'il était avec les guérilleros sans donner l'adresse de la villa parce que si les gendarmes étaient venus là-bas, ça aurait été très grave pour le parti : ils auraient trouvé l'installation clandestine au sous-sol ! On l'a emmené dans un commissariat, rue Saint-Étienne, où il est resté pendant deux ou trois jours. Là, il a avoué qu'il était marié et qu'il avait des enfants, mais il a inventé une histoire en disant qu'il vivait séparé. Pendant ce temps, moi je l'attendais. J'ai été al partido pour le trouver et c'est là qu'on m'a dit :

“Mais enfin ? Tu ne sais pas ce qui est arrivé ?”

El partido avait été mis au courant et de suite, ils étaient passés à la villa pour évacuer tous les appareils radios. Ils m'ont fait une critique terrible de votre grand-père ! En disant qu'il n'était pas raisonnable, qu'on ne faisait pas une chose comme ça en ayant des responsabilités politiques, que même s'il croyait que c'était vraiment le vélo de son frère il avait compromis le parti, et que c'était vraiment une grosse erreur de sa part parce que ça aurait pu être grave, vu que tout ce qu'il y avait dans la villa était interdit par De Gaulle !!! Après ça je suis allée à la prison Saint-Michel où on avait transféré votre grand-père. Quand il m'a vu, il m'a dit que, de peur, au moment où on l'avait arrêté il avait avalé une boulette de papier sur laquelle était indiquée l'adresse de la maison. Et il a ajouté :

“Il faut que tu me sortes de là sinon je vais mourir ici ! J'ai la diarrhée ! Il faut que tu vendes tout ce que tu as ! Débrouilles-toi comme tu veux, vends tout si tu veux, mais sors-moi de là !”

Pour qu'il puisse sortir, il fallait que je trouve un avocat et que je paye une caution de 3000 Francs. Immédiatement, je suis retournée al partido pour leur demander une aide financière et là, personne n'a voulu m'aider. Ils n'ont vraiment pas été gentils ! Votre grand-père était en prison, j'avais trois enfants...

On avait un voisin anarchiste à Lardenne qui était très bien, qui nous aimait beaucoup. Quand il a su que votre grand-père avait été arrêté m'avait dit :

“Si vous avez besoin d'une chose, vous me le dites ! Je peux vous aider !”

Je suis allée le trouver, je lui ai proposé de me prêter 3000 Francs en échange d'un poste de radio que j'avais et il m'a répondu :

“Non, non, non ! Tenez ! Prenez les 3000 Francs et gardez votre poste ! Vous me paierez quand vous pourrez !”

Finalement, j'ai rencontré l'avocat et le juge. Quand j'ai parlé au juge pour lui expliquer que votre grand-père était innocent, il m'a répondu :

“Les femmes qui viennent ici quand leur mari a fait quelque chose me disent toutes pareil ! Pourquoi il n'a pas voulu donner son adresse ?”

Je lui ai dit :

“J'attendais un bébé. Il n'a pas voulu donner notre adresse pour éviter que ça me fasse quelque chose.”

Et c'était un peu vrai ! J'avais été enceinte et je venais de faire une fausse couche. Finalement le juge lui a donné la liberté provisoire et votre grand-père est revenu à la maison. Un an après Antonio a été jugé et je me rappelle que je suis allée porter à l'avocat deux poulets qu'on m'avait donné parce que je voulais qu'il plaide bien en sa faveur. Parce que je trouvais que c'était injuste et qu'il avait pas pris ce vélo pour le voler ! Il était comme ça, votre grand-père ! Il avait vu ce vélo, il s'était dit que c'était celui de son frère sans penser que des Lapeibie rouge, il y en avait en pagaille ! Il l'avait pris sur un coup de tête ! Pour le défendre, l'avocat n'a pas dit que votre grand-père était innocent. Il a dit qu'on avait volé un vélo à son frère et qu'il avait voulu se faire justice lui-même, mais c'était pas vrai ! L'avocat trouvait que c'était une bonne façon de le défendre, mais votre grand-père était en colère ! Parce que ça n'était pas dans cet esprit qu'il avait fait ça ! Finalement Antonio a été libéré, mais on n'était pas contents parce que c'était resté sur le fait qu'il avait pris le vélo pour l'emporter !

Après cette histoire du vélo et celle de l'émission clandestine qu'on avait à Lardenne, il a fallu partir de la villa parce que la propriétaire de la maison voulait la vendre. On nous a donné un congé pour qu'on s'en aille et on a été obligé de chercher un nouvel appartement. Là, c'est votre grand-père qui s'en est occupé, et finalement il a trouvé un appartement très moche au sous-sol d'une maison rue Denfert-Rochereau. On aurait presque dit une cave. Comme à cette époque-là le marché Victor Hugo était à côté du boulevard, ce quartier qui était un quartier d'Espagnols était très sale et il y avait des rats. La mairie faisait des campagnes de dératisations parce qu'il y en avait de partout. La nuit quand on sortait, on voyait des rats qui se promenaient dans les rues.

C'était une époque terrible ! Nous, on était au sous-sol de cet appartement très mauvais, il y avait des rats, des souris, on était tous dans une seule pièce très mal aérée, très sombre, qui manquait beaucoup d'hygiène, et les petites bêtes, quand on mettait de côté les restes de viande et tout ça, elles venaient les manger. Vous pensez bien que votre grand-père faisait tout son possible ! Il bouchait tous les trous avec des morceaux de bouteilles pour empêcher les rats de rentrer dans la maison. Mais la nuit ils venaient malgré tout. Et ils faisaient même des trous dans la tapisserie qu'on venait de poser. Je suis allée me plaindre pour dire que ce n'était pas juste qu'on habite dans ce sous-sol avec trois enfants. Je suis allée voir le parti et l'Union des Femmes ¹ pour leur demander une maison plus saine, il n'y a rien eu à faire ! A cette époque-là, c'est vrai qu'il n'y avait pas de logements. Mais quand même je pense qu'ils auraient pu...

1

Groupement proche du Parti Communiste Français.

Maintenant commence notre vie dans ce sous-sol de la rue Denfert-Rochereau où on était très très mal. Avant qu'on puisse trouver autre chose, on était obligés de rester là. Peu à peu, je me suis perfectionnée de plus en plus dans mon métier. Les gens venaient, je prenais des mesures, je coupais, et j'avais même un patron, monsieur Barbe, qui ne me déclarait pas mais qui me passait des tas de commandes. Je n'avais pas de licence, mais ça ne m'empêchait pas d'avoir beaucoup de travail et de propositions. Je n'arrêtais pas ! Votre grand-père lui, depuis que le parti communiste ne lui donnait plus d'argent, il ne faisait plus grand-chose. Il restait à la maison et il m'aidait un peu au repassage. Un point, c'est tout ! Ce qu'il y a, c'est que c'était un rebelle ! Il voulait être télégraphiste ou radiotélégraphiste, et rien d'autre ! Pour rien au monde il n'aurait voulu travailler pour un patron ! Parmi les réfugiés beaucoup de gens même très diplômés travaillaient dans la rue comme manœuvre, mais pour votre grand-père, c'était impensable ! Impossible !

Les abuelos et los chaches sauf Pablo étaient restés à Sonne. Un jour, ils nous ont dit qu'ils voulaient rentrer eux aussi en Espagne et votre grand-père les a fait venir à Toulouse. Vous pouvez pas vous imaginer comment on était à huit dans ce sous-sol où on avait fait des séparations pour faire comme des petites pièces ! Les abuelos sont arrivés, ils ne sont pas restés bien longtemps. On leur a cherché quelque chose et on a fini par leur trouver un petit appartement au cinquième étage d'un immeuble d'une rue qui s'appelait la rue de l'Homme Armé, près de la place du Palais de Justice. C'était pas bien du tout, mais on pouvait vraiment pas tous rester rue Denfert-Rochereau !

En attendant, rue Denfert-Rochereau a commencé aussi ma vie politique à moi et j'ai lutté pour essayer de libérer mon pays du fascisme ! Parce que j'avais vu tellement d'atrocités à Madrid, vous savez ! Des choses que les fascistes avaient fait ! Parce qu'il y avait la Quinta Columna - la Cinquième Colonne- dont je vous ai parlé au début de mon histoire ! Et le soir, la Quinta Columna venait chercher les gens qu'ils savaient de gauche ! Ils les prenaient et les amenaient al paseo - à la "promenade" ! Ils les fusillaient ! La guerre d'Espagne avait vraiment été... mais je reconnais qu'il y avait eu des choses de l'autre côté aussi ! Qu'on venait chercher des gens ! Qu'on les amenait derrière le mur du cimetière et qu'on les fusillait ! Moi, j'avais tellement envie de voir l'Espagne libérée !!! Et je voulais aussi voir mon père libre !!! Pour qu'il puisse récupérer ce qu'il méritait !!! Parce que c'était un républicain depuis très longtemps !!! Qui avait été en prison je ne sais pas combien de fois depuis sa plus jeune jeunesse !!! Je voulais libérer l'Espagne et je me suis donnée à fond...

Votre grand-père m'avait inscrite au parti communiste pour faire comme les autres. Là, ils ont peut-être vu que j'avais des qualités. Parce que c'est mal que je le dise, mais dans les réfugiés espagnols il y avait beaucoup d'illettrés, et moi, malgré tout, j'avais une façon de m'exprimer qui a fait que le parti a vu que je n'étais pas n'importe qui. J'étais pas riche ni rien, mais j'avais quand même une instruction ! J'avais un père qui nous avait éduqué, j'avais été à l'école, je savais parler ! Et c'est vrai que quand j'allais par exemple dans une réunion ou à une tombola organisée par le parti, j'avais beaucoup de réussite dans ces choses-là ! Les camarades m'écoutaient bien ! Il y a eu "El Mundo Obrero", le journal du parti qu'il fallait vendre les dimanches sur la place Saint-Sernin, près de la Bourse du Travail. Votre grand-père voulait que j'y aille. Il y avait aussi le bal et les bervenias – les lotos- du parti, où on allait pour vendre des choses et ramasser des sous qu'on versait dans la caisse qui servait à aider les prisonniers d'Espagne. Ceux de Burgos ou ceux de Santander. Pour tout ça, j'avais de la chance ! Je vendais beaucoup de journaux et les militants me trouvaient beaucoup de charisme grâce à mon instruction ! Enfin... J'avais une activité politique que j'ai peut-être réussi !

Un jour à Toulouse, il y a eu un plénum du Parti Communiste Espagnol. Tous les dirigeants étaient là. Il y avait La Pasionaria, Santiago Carillo et les autres. Le premier jour, La Pasionaria a fait un discours dans lequel elle a dit en parlant de moi que la camarada Luisa était un exemple ! Qu'elle avait eu trois enfants et que ça ne l'empêchait pas d'avoir une activité politique très importante ! Enfin... Elle m'a citée en exemple ! Tout ça je l'ignorais. Je me souviens que j'étais en train de laver le parterre du sous-sol où j'habitais rue Denfert-Rochereau quand les camarades sont venus de la Bourse du Travail pour me féliciter et me dire :

“Eh Luisa ! Tu sais pas ? Y'a la Pasionaria qui a parlé de toi et qui t'a pris comme exemple ! Elle a dit que la camarade Luisa était un modèle ! Je crois que tu peux te préparer à avoir une surprise !”

Dans ce plénum, j'y suis allée le deuxième jour. Il y avait plein de monde et il en est ressorti que les dirigeants comptaient sur moi ! La Pasionaria et Santiago Carillo m'ont nommé membre du comité départemental du Parti Communiste Espagnol à Toulouse !

Si j'en étais arrivée là en politique et si j'ai fait tout ce que j'ai fait après en étant au comité départemental, c'était parce que votre grand-père m'aidait. Quand je devais aller à une réunion, c'est lui qui gardait les enfants. Combien de fois il est allé à des réunions avec Lolo sur son dos alors que Louissette était surveillée par une camarade ??? Mais au bout de quelques temps, les dirigeants du parti ont considéré qu'il fallait que j'aille dans une de leur école pour bien apprendre la ligne et bien sûr, votre grand-père est devenu un peu jaloux parce que j'étais plus haute que lui dans l'organisation. Un jour il m'a dit :

“S'ils t'envoient dans une école, s'ils font ça, je ne t'aiderai pas pour les enfants ! Si tu t'en vas je ne t'aiderais pas !”

J'ai refusé la proposition du parti. J'ai dit aux gens du comité que je ne pouvais pas aller dans cette école, que si jusque-là j'avais fait quelque chose pour eux c'était parce que mon mari m'avait aidé et que maintenant il n'était plus disposé à tout ça. En plus à ce moment-là, les camarades n'ont pas été très gentils avec votre grand-père. Ils lui ont dit :

“Toi, tu resteras à faire la vaisselle à la maison tandis que ta femme...”

Et ça, il l'a très mal pris ! Et moi aussi ! Du coup, ça a été fini. Je ne suis pas restée au comité et j'ai fait moins de politique parce que pour moi, c'était mes enfants avant tout. Et que je n'avais pas idée d'en faire une carrière non plus !!!

Chache Pablo était en Espagne avec les guérilleros et il n'a pas eu de chance parce qu'il a été pris. Il y avait Pablo, Gorostiza, Cristino Garcia et d'autres qui avaient été avec nous dans le maquis et qui s'étaient engagés pour libérer l'Espagne. El Chache Pablo faisait partie d'un groupe, un jour, ils ont été dénoncé par des paysans dans une ferme de Catalogne. Ces gens les ont vus, un enfant est allé trouver la Guardia Civil et la Guardia Civil est venue alors qu'ils mangeaient. Ils ont été pris et el Chache Pablo a été condamné à dix ans de prison.

XI

La désillusion

« Franco demeure au pouvoir, non point parce qu'il est le plus fort, mais parce qu'il est soutenu par d'autres puissances. Les puissances étrangères qui soutiennent Franco ne sont nullement convaincues de l'excellence de sa cause ; elles n'apportent à son secours aucune sorte de conviction ni même de sympathie. Elles le soutiennent en silence, avec dédain et comme de façon négative. Elles ne veulent pas qu'il tombe : c'est tout. Mais, en cette non-volonté, elles mettent une formidable obstination. Et c'est là le terrible drame de la volonté espagnole : elle ne s'use non point contre la force de l'adversaire, mais contre une savante et monstrueuse combinaison qui n'ose pas dire son nom, qui ne se déclare point et, par conséquent, ne se discute point. Et ainsi le peuple espagnol qui combat Franco, en réalité ne combat pas Franco: fidèle à sa tradition donquichottesque, il se bat contre des fantômes et des nuées. »

Jean Cassou
(Écrivain. 1947)

Ici, à Toulouse, j'ai appris mon métier à force de travailler. Peut-être que c'est pas bien parce qu'il y a beaucoup de choses que j'ai mal fait au début, mais c'est comme ça que j'ai appris ! Je travaillais toujours avec monsieur Barbe et j'avais rencontré monsieur Serfati, un autre patron qui considérait que j'étais une très bonne ouvrière. Monsieur Serfati, j'ai travaillé très longtemps avec lui et il a toujours été très gentil avec nous tous. Il a toujours cherché à nous faciliter les choses. Par exemple, quand il a vu que je travaillais sur une machine à pédales, il m'a dit :

« Non, non, non ! »

Et c'est lui qui m'a acheté une machine à moteur !

Donc la vie continue ici en France. Et aussi en Espagne, bien sûr. Là-bas, ça allait vraiment très très mal ! Mon père m'écrivait de temps en temps. Le pauvre ! Comme sa retraite était celle d'un repartidor, il n'avait pas assez d'argent pour vivre. Il cherchait autre chose à faire et malgré toutes les connaissances qu'il avait, il ne trouvait rien. Un jour, on venait de le refuser dans un film pour un rôle de figurant et il m'a écrit une lettre qui disait qu'en Espagne il était « un apestado » , c'est-à-dire quelqu'un qui sent mauvais et que personne ne voulait. Je me rappelle que je lui ai répondu en disant :

« T'en fais pas, papa ! Bientôt, on viendra pour te donner beaucoup de parfum ! Et tu sentiras bon ! »

C'était pour lui donner un peu de moral. Je sais pas si vous comprenez le sens, parce que c'est difficile d'expliquer les choses en français et en espagnol. Lui, il me disait qu'il était « un apestado ». C'est à dire que quand il allait demander du travail et qu'ils regardaient ce qu'il avait fait, c'était fini ! Il ne trouvait rien ! Et moi, quand j'ai reçu cette lettre je lui ai répondu ça parce qu'on l'avait l'espoir d'aller en Espagne et de la libérer ! Immédiatement après cette lettre, el Tio Julio m'a envoyé un mot :

« Je t'en prie, Luisa ! Ne dis pas des choses comme celles-là à ton père parce que le courrier est ouvert ! Il y a la censure ! Un jour, à cause de ça il va se retrouver dans une drôle d'histoire... »

Toutes les lettres que j'envoyais à mon père étaient censurées et celles qu'ils m'envoyaient, c'était pareil. Il y avait des traits bleus pour dire pour dire qu'elles étaient passées par la censure.

Dans les années 47-48, on avait trois enfants et on était une famille nombreuse. Il y avait un comité qui venait de l'Amérique qui nous aidait, qui nous donnait des vêtements et de temps en temps, du ravitaillement aussi. Ils nous connaissaient bien, ils savaient qu'on était une famille honnête, qu'on était bien et il nous donnait trois mille francs par mois. Ces trois mille francs, le parti me les réclamait ! Parce qu'il considérait que si on me les donnait à moi, c'était parce qu'il avait influencé la dame qui nous les donnait ! Et qu'il l'avait influencé avec l'intention que je redonne l'argent au parti, pas que je les garde pour moi ! Quand je ne redonnais pas tout de suite l'argent au parti, des camarades venaient et me disaient :

« Eh, Luisa ! Tu es en retard ! Parce que tu sais bien que le partido il a besoin de cet argent ! Le parti, il fonctionne ! Et les camarades du parti, ils doivent aider ! Si on vous donne cet argent, c'est parce que vous en avez besoin, mais le parti, il a influencé pour qu'on vous les donne à vous ! »

Il me les réclamait ! Donc, finalement, ces trois mille francs, je ne les recevais pas. Je les donnais au parti.

Dans l'appartement au sous-sol de la rue Denfert-Rochereau, c'est là que Louisette, Antoine et Lolo ont commencé à aller à l'école. C'est en 1948 que Louisette a commencé à aller à l'école. Naturellement, étant donné les mauvaises conditions de la maison, on a continué à chercher un autre logement et on a trouvé une maison qui nous a changé énormément parce que c'était une jolie villa avec jardin. C'était un peu cher, mais on a partagé avec des camarades du parti. On payait chacun la moitié. Les enfants allaient à l'école tous les trois, chacun dans le cours qui lui correspondait. Louisette a très bien récupéré le retard. Elle faisait des progrès très vite et madame Marcelle, sa maîtresse qui venait nous voir à la maison, elle nous a conseillé de la faire entrer en 6^{ème} en demandant une dispense d'âge. A ce moment, moi je travaillais pour un magasin dans lequel il y avait une contremaîtresse très gentille qui m'a dit qu'elle allait m'aider pour faire ma dispense d'âge pour Louisette. Je l'ai fait et ils me l'ont accordé.

Louissette a commencé sa 6^{ème} qui a très bien marché et moi, j'étais enceinte ! Que même je ne voulais plus d'enfants, il a fallu me contenter ! Et même qu'après, j'étais bien contente ! La grand-mère est venue de la ferme à Toulouse pour garder les enfants quand a approché la date de l'accouchement. Elle est venue pour s'occuper des enfants et d'Antonio. Le 2 juin à 14 heures, j'ai commencé à me sentir mal et votre grand-père m'a amené à la clinique. La sage-femme est venue pour voir si tout allait bien. C'était pas pour tout de suite. J'ai beaucoup souffert pendant tout l'après-midi. A 9 heures 1/2, je n'en pouvais plus ! Votre grand-père a prévenu la sage-femme. A ce moment-là, ça a été la débandade ! Tout le personnel est venu et ils m'ont emporté avec un brancard. Ils ont appelé le gynécologue, un des meilleurs à Toulouse, qui est venu à parler avec Antonio. Il lui a dit que la « créature » ne venait pas bien, qu'il fallait faire une césarienne si on voulait l'avoir vivante, sinon elle s'étoufferait à la sortie, mais que c'était pas très grave si on perdait ce bébé-là puisque qu'on en avait déjà trois. Quand il a entendu ça, votre grand-père a monté en colère. Il a commencé à crier en disant qu'il voulait l'enfant et la femme mais qu'il ne voulait pas de césarienne et que le docteur était le responsable de ce qui pouvait arriver parce que s'il était venu un peu avant, il se serait rendu compte que la petite ne venait pas bien ! A ce moment, une césarienne c'était quelque chose de grave ! Bon. Tout c'est fini et bien fini puisque immédiatement, avec une grande joie est née une petite fille. Le docteur est venu me voir au lit le lendemain et m'a dit qu'Antonio s'était fâché beaucoup avec lui, mais aussi que ça aurait été dommage que le bébé ne vive pas parce que c'était une petite fille qui était très jolie ! Qu'elle était belle et qu'elle faisait 3 kilos 800 grammes !

Pour le prénom de cette petite fille, Antonio ne voulait pas du nom d'une vierge parce que lui, il ne croyait pas à tout ça. Il voulait l'appeler le nom d'une fleur. Alors on a pensé à l'appeler Rosita, Conchita, Pena, et on a pensé, après tout pourquoi pas, Marguerite. Que c'est une jolie fleur et que ça ferait plaisir à mon père que le bébé s'appelle comme la Tia Margarita. Alors on a décidé d'appeler le bébé Marguerite. C'est comme ça qu'on a pensé appeler Maguy « Margarita ». Maguy, moi je n'ai pas pu la voir parce qu'on l'a emmené à la couveuse pendant 48 heures. Je sais que ça a été le plus mauvais accouchement que j'ai eu, mais tout s'est bien fini. On a envoyé tout de suite un télégramme à mon père pour lui donner la nouvelle qu'il attendait à Madrid avec de l'impatience et une bouteille de champagne. On n'a pas pu téléphoner car à cette époque le téléphone ne marchait pas comme aujourd'hui et c'était rare les personnes qui en avaient. Il fallait aller à la Poste et se donner rendez-vous. On se donnait une heure et à ce moment-là, on pouvait se parler ! C'était toute une histoire ! Mon père m'a raconté dans une lettre qu'ils ont été tous très très heureux ! Qu'ils ont bu le champagne pour la fête ! Surtout la Tia Margarita ! Je crois qu'elle est allée raconter ça à tous les voisins tellement qu'elle a été contente de dire que la petite s'appelait Marguerite comme elle, même si c'était pas tellement à cause d'eux qu'elle s'appelait Marguerite mais à cause de votre grand-père Antonio qui ne voulait pas le nom d'une vierge ! Plus tard, mon père et la Tia Margarita ont pu voir Maguy. Ils l'ont connu et ils étaient chaque fois très très contents. Ils l'ont beaucoup gâtés et ils l'ont beaucoup, beaucoup aimés...

En Espagne, j'avais connu une femme, Teresa Moreno, qui après la guerre civile a été très courageuse. En 1939, elle était fiancée à un homme qui était passé en France tandis qu'elle, elle était restée au pays. Sous Franco, là où elle habitait à Cordoba, elle a fait le marché noir pour le rejoindre. Elle vendait du savon, de l'huile, elle a ramassé un peu de sous comme ça et quand elle en a eu assez elle est venue à la frontière qu'elle a traversée au Pays Basque en se payant le passage. Et après elle est venue me voir à Toulouse. Comme elle avait des pesetas sur elle, je lui ai dit :

« Je veux envoyer 1 000 pesetas à mon père. Donnes-moi 1000 pesetas, je te donnerai des francs. »

Moi, manque d'expérience, ou peut-être trop confiante que j'étais, comme on ne pouvait pas envoyer de mandat, j'ai mis les sous dans une lettre courante sans penser qu'elles passaient toutes à la censure et je les ai envoyées à mon père. Dans cette lettre, on voyait bien que c'était une fille qui écrivait à son père : je lui disais que je travaillais, que je voulais l'aider et que je lui envoyais ça pour qu'il puisse vivre un petit mieux. Parce qu'à cette époque-là, vers 1950, ce que je lui envoyais lui aurait permis de vivre un mois comme il faut. Quand ma lettre est arrivée en Espagne, mon père a été appelé par un cousin à lui franquiste qui était chef des carabiniers. Il y est allé, ils lui ont fait voir ma lettre, ils ont sorti l'argent de l'enveloppe et ils lui ont dit :

« Votre fille vous envoie de l'argent. Vous voyez ces 1000 pesetas ? On ne peut pas vous les donner ! »

A ce moment-là, je crois que mon père en a pleuré :

« Mais c'est ma fille ! C'est son travail ! Elle a travaillé et elle m'envoie ça ! Pourquoi vous faites ça ? »

Ils ne lui ont pas donné l'argent. Et je me souviens que mon père m'a répondu par une autre lettre, le pauvre ! Dans laquelle il pleurait. Il m'a écrit en me disant :

« Quand est arrivé l'avis que j'avais un courrier de France, j'étais devant la porte de chez moi. Je me préparais pour aller au Mont-de-Piété vendre un manteau et un costume. Tu ne peux pas t'imaginer la joie que j'avais quand j'ai vu l'argent parce que je pensais qu'ils allaient me le donner. Mais ils ne me l'ont pas donné ! Et tu ne peux pas t'imaginer quelle souffrance j'ai eu ! »

Plus tard, je lui en ai encore envoyé. En cachette, parce que votre grand-père Antonio ne voulait pas que je le fasse. Mais moi, je travaillais ! Et un jour je me suis fâchée avec lui ! Je lui ai dit :

« Tu ne peux pas m'empêcher d'envoyer de l'argent à mon père parce que je sais qu'il a beaucoup souffert et qu'il souffre encore beaucoup ! »

La frontière était fermée, mais Franco tenait toujours. Cristino Garcia a été arrêté, emprisonné et condamné à mort. On croyait quand même que la France allait pouvoir intervenir parce que c'était quelqu'un qu'on connaissait bien, même ici en France ! Parce qu'il avait été un grand résistant ! Eh bien, non ! Franco l'a fusillé ! Vous ne pouvez pas vous imaginer tous ceux qu'il a fusillés !

Nous, on continuait de Toulouse à lutter pour aider ceux qui étaient en prison. On faisait des tombolas et quand il y avait un bal ou la berverna, l'argent qu'on ramassait, on l'envoyait à la prison de Burgos, à celle de Barcelona ou à celle de Santander dont je me rappelle plus le nom mais où était Pablo. L'argent qu'on ramassait, on l'envoyait toujours en Espagne. A un moment donné, la France a mis le parti en clandestinité et je connais beaucoup d'Espagnols comme nous qui sont partis en Tchécoslovaquie et d'autres en Corse. Ils les ont envoyés là-bas. Nous, votre grand-père et moi, on a eu de la chance de rester à Toulouse. Mais après cette interdiction, on avait peur ! Parce que les gens du parti continuaient à se réunir chez nous et qu'il y en avait toujours un qui devait se mettre au bout de la rue pour voir si quelqu'un venait ! L'abuela, elle, elle avait très peur ! J'avais des livres de Carlos Marx et de Staline que le parti m'avait offert : elle m'obligeait de les cacher !

A Toulouse, tout le monde savait bien qui j'étais et j'ai été appelé plusieurs fois par la police pour savoir pourquoi je portais pas du P.C. et pourquoi étant donné que j'étais fille d'une famille bourgeoise j'avais ces idées. Une autre fois, toujours pour l'histoire que le P.C. était défendu, j'ai été convoqué à la préfecture. Et là, ils m'ont dit :

« Vous recevez « El Mundo Obrero » - « Le Monde Ouvrier » ! »

J'ai répondu :

« Écoutez ! Ils viennent, ils me le mettent dans la boîte aux lettres, mais je ne connais et je ne reçois personne !!! »

Je pouvais quand même pas dire que je connaissais bien les gens qui les distribuaient.

Le Parti Communiste Espagnol a été interdit et les guérilleros qui avaient essayé de libérer l'Espagne avec des armes n'y sont pas parvenus. En plus, les enfants grandissaient et on avait moins le temps de penser à la politique. Louisette est entrée au collège, les autres ont suivi et on a compris que ce serait ici en France que les enfants feraient leur vie. Que leur pays c'était ici. Et c'est comme ça qu'on a perdu l'espoir.

XII

Revoir les miens Revoir Madrid

*« Nous avons été châtiés de la peine d'exil, douce et suave selon certains, mais pour nous la
plus terrible que l'on pouvait nous infliger. »
Ce sont les mots que Cervantès prête au Maure chassé d'Espagne.
Nous, réfugiés républicains espagnols, où que nous soyons, nous pleurons l'Espagne et nous
avons tous le désir d'y rentrer.*

(Journal « Solidaridad Obrera » , 1955)
(A l'occasion du 350ème anniversaire de la publication du « Don Quichotte »)

Mon père m'écrivait de temps en temps parce qu'il voulait que j'essaie de le faire venir. Il voulait venir en France. Il y avait « La Italiana » Esther et son mari Fernando, qui était membre du parti communiste. Je ne sais pas comment ils s'étaient arrangés tous les deux, mais sa mère à lui était venue de Madrid à Toulouse. Je me suis renseignée pour savoir comment cette dame avait fait pour avoir un passeport et quand cette dame est repartie chez elle en Espagne, je lui ai préparé un petit cadeau à donner à mon père en lui demandant de voir avec lui de quelle façon on pouvait s'arranger pour le faire venir, lui ! Parce que nous, on pouvait pas y aller ! Votre grand-père Antonio, c'était pas possible et moi non plus ! Ici en France, j'avais quand même été membre du comité départemental du Parti Communiste Espagnol, j'étais toujours très connue en tant que membre du parti et je ne pouvais pas aller en Espagne !!! De retour à Madrid, la belle-mère de « La Italiana » Esther est allée voir mon père. Elle lui a porté le petit cadeau que je lui avais donné et lui a dit ce qu'il fallait qu'il fasse pour essayer de venir. Mon père a fait le nécessaire. Je lui ai envoyé des sous pour qu'il arrange son passeport et finalement il est venu. C'était en 1952. De décembre 37 quand Louissette est née jusqu'au mois de juillet 1952, je n'avais pas vu mon père ! Ni lui, ni mes frères, ni ma soeur ! Et ils sont venus tous les deux avec la Tia Margarita ! Vous pouvez pas vous imaginer la joie que j'ai eu de le voir !!!

Deux ou trois ans sont passés comme ça. Il y a eu des fusillés, Franco a continué à tuer, à faire des choses très mauvaises avec les Espagnols et mon père est venu pendant trois ans. En 52, 53 et 54. La première fois, mon père est resté un mois. Et ça a duré trois ans. Il allait, il venait et je lui envoyais de l'argent chaque année pour qu'il se paie le voyage. Parce que lui, le pauvre ! Même qu'il avait demandé la retraite, on l'avait laissé avec le minimum ! Heureusement qu'il habitait avec la Tia Pépita ! Sinon, il aurait pas pu se débrouiller avec le salaire qu'il avait ! Pour la politique, mon père ne savait rien. Parce qu'il ne fallait rien dire. Il se rendait bien compte que des camarades venaient à la maison mais les gens du Parti considéraient qu'il pouvait être un espion de Franco. On m'avait défendu de lui parler de l'activité que j'avais ici en France. Mais moi je le savais bien que mon père n'était pas un espion !!!

Quand mon père est venu pour l'été 54, il avait mal à la bouche et je le voyais triste. Je croyais qu'il était triste à cause de la vie d'ici parce qu'en France, c'est pas comme en Espagne. En Espagne, c'est plus gai. Lui, par exemple, à 7 heures du soir qu'ici on va presque on va au lit, à Madrid il allait à la glorieta – à la buvette, ou dans un petit bistrot. Il prenait une petite bouteille de bière ou de vin et où il jouait aux cartes avec ses copains. C'est plus gai. Quand j'ai vu cet été-là qu'il était triste comme ça, je lui ai dit :

« Qu'est-ce que tu as papa ? On dirait que tu es triste... »

Il m'a répondu :

« Tu sais, j'ai quelque chose qui me fait mal. Je crois que je dois avoir une infection parce que j'ai mal à la bouche. »

Le mois a passé. Mon père est parti à Madrid en septembre. Pour Noël, la Tia Margarita et lui ont gagné le troisième prix de la Loterie Nationale et au mois de janvier, lui m'a écrit une lettre où il me disait :

« Luisa, je vais aller voir le docteur parce que j'ai quelque chose à la gorge qui fait que je ne peux pas avaler. »

C'est là qu'a commencé son mal. Il croyait que c'était une angine, il est allé chez le docteur, le docteur a regardé et c'était pas une angine, c'était un cancer qui commençait.

Mon père s'est rendu compte tout de suite qu'il avait quelque chose de grave parce qu'ils lui ont fait une biopsie et qu'il avait mal. Il m'a écrit à nouveau une lettre dans laquelle il me racontait tout ça et me disait :

« Tu sais Luisa, si tu peux arranger ton passeport, je voudrais bien que tu viennes parce que le Tio Fernando, le Tio Ramon... tout le monde veut te voir ! Essaie d'arranger les choses ! »

Il m'avait dit qu'ils lui avaient trouvé une tumeur bénigne sans me dire que c'était un cancer, mais lui se rendait compte qu'il allait mourir et il voulait me voir. Suite à ça, je suis allée trouver le consul à Toulouse et je lui ai dit :

« Regardez ce que mon père m'écrit. Si c'est possible, j'aimerais y aller. »

Le consul m'a répondu :

« Vous allez faire le nécessaire en écrivant au Ministère de l'Intérieur pour qu'il fasse un compte-rendu de ce que vous avez fait en Espagne pendant la guerre. »

De ce côté-là, je n'avais rien fait. Je n'avais pas peur. Pendant la guerre, la seule chose de mal que j'avais fait, c'était que je m'étais mariée avec votre grand-père. Et que lui, comme je vous l'ai dit plusieurs fois il était quand même signalé. A Madrid, ils étaient venus le chercher ! Si votre grand-père avait été à Madrid, il aurait été fusillé ! C'est sûr ! Pas parce qu'il avait fait la guerre, mais parce que c'était un homme qui parlait et que les jeunes suivaient ! Il avait quand même un don ! Il parlait bien ! Il étudiait la ligne du parti ! Et rien que pour ça, il y en a deux ou trois qui étaient venus le chercher !

Cette demande que j'ai faite en février m'a pris des mois. J'allais voir le consul toutes les semaines et j'insistais parce que mon père m'écrivait très souvent. J'ai gardé ses lettres. Aujourd'hui, j'ai envie de les brûler parce que ce sont des choses du passé que je ne veux pas garder. Dans tous ses courriers, mon père me disait :

« Je veux te voir ! Ne crois pas que je te fais venir parce que je vais mourir ! Non, non, non ! Je veux que tu viennes parce que je veux te voir ! Pour moi ce serait une grande joie de vous voir tous réunis encore de nouveau ! »

Le pauvre ! Il avait envie que je vienne... J'allais voir le consul toutes les semaines, et toutes les semaines on me disait qu'ils m'accorderaient le passeport dès qu'ils recevraient la conclusion de l'enquête réalisée en Espagne. Finalement, mon père est mort le 1er juillet 1955 et l'autorisation pour aller en Espagne je l'ai eu à la fin du mois d'août. Personne ne peut imaginer la peine que j'ai eu. Parce que j'ai pas pu aller voir mon père, ni aller à son enterrement, ni voir ma famille, ni rien.

(...)

Mon père était mort, j'ai hésité un moment avant de partir. Je me demandais ce que j'allais trouver là-bas en Espagne. J'étais contre Franco et à ce moment-là j'appartenais au Parti Communiste Espagnol. Dix-huit ans sans voir ni mes frères ni ma soeur ! Et dix-huit ans qu'ils étaient à l'école de Franco ! J'avais laissé ma soeur quand elle avait seize ans ! J'avais vraiment peur d'y aller et de voir ce que j'allais y trouver. J'ai préparé mon voyage. Malgré tout, j'étais vraiment très contente de revoir mon pays ! Et d'aller à Madrid ! Parce que j'avais une envie folle de voir ma famille ! Et aussi une très grande peine de ne pas pouvoir y retrouver mon père.

Maguy, tu te souviens de ce qui s'est passé à la frontière ? Tu dois t'en rappeler... Parce que tu avais déjà quatre ans ! On était toutes les deux à Hendaye et le Tio Julio nous attendait à Irun. A la descente du train, je suis allée voir la police française, je leur ai tendu mon passeport et on m'a dit :

« Vous ne pouvez pas passer en Espagne, la petite n'est pas marquée. »

J'ai répondu :

« - Comment ça se fait puisque je l'ai déclaré au consulat et à la préfecture de Toulouse ? C'est pas ma faute s'ils ne l'ont pas marqué ! »

Et c'était vrai que j'avais déclaré que tu venais avec moi !

« - Ah bon ? De toute façon, vous ne pouvez pas passer ! Il faut que vous rentriez à Toulouse et que la préfecture vous marque que vous venez avec la petite.

- Monsieur... je ne peux pas faire ça ! Vous comprenez que je peux pas rentrer maintenant à Toulouse ! Pourquoi vous n'appellez pas la préfecture ? Vous verrez que c'est vrai et que j'ai bien déclaré que je venais avec ma petite fille ! »

Le douanier n'était pas content :

« Non, non, non, non ! Vous repartez à Toulouse et vous revenez demain ! Vous traversez par là, vous allez de l'autre côté pour prendre le train et vous rentrez à Toulouse ! »

Si je rentrais à Toulouse, votre grand-père ne m'aurait pas laissé repartir ! Parce que le voyage m'avait coûté de l'argent et qu'on n'avait pas de sous ! Je me suis dit que si je rentrais à Toulouse, ce serait fini, que je n'irai pas en Espagne et j'avais vraiment envie de rentrer ! J'avais ma valise, bien sûr. Et d'Hendaye on a fait un appel pour le Tio Julio qui était à la gare d'Irun. Je ne sais pas si tu te rappelles que le Tio Julio a été appelé par haut-parleur, qu'il est venu, qu'il a parlé avec moi et qu'il m'a dit :

« Comment ça se fait ? »

J'ai parlé, j'ai pleuré, j'étais malheureuse comme on peut pas s'imaginer et el Tio Julio m'a dit :

« Luisa ? Pourquoi tu vas pas voir les douaniers espagnols à Bayonne ou à Irun ? »

En effet, je suis allée les voir et là, ils ont été très gentils, même que j'ai eu peur parce que ça m'étonnait tellement de voir la gentillesse qu'ils avaient avec moi ! J'ai expliqué mon cas :

« Voyez mon passeport. Je voulais voir mon père et il vient de mourir. J'ai pas eu la chance de venir le voir mais maintenant je vais quand même aller dans ma famille à Madrid. Et puis, il y a une messe qu'ils veulent faire. Je voudrais être à cette messe des funérailles. »

Les douaniers espagnols ont regardé mes papiers. Ils ont vu que j'étais en règle mais que tu n'y étais pas et ils m'ont dit :

« Écoutez ! La petite, vous n'avez qu'à la marquer vous-même et au lieu de passer par là, par le pont de gendarmerie d'où vous venez, vous n'avez qu'à passer par le Pont International qui mène de Hendaye à Irun. Il y a un poste de douane au milieu du pont. Vous donnez votre passeport, ils vont le regarder et comme la petite sera marquée, ils vous laisseront passer. »

J'avais peur. Je me suis dit à moi-même :

« Peut-être que c'est un piège qu'ils me font ! Ils me disent de passer par le pont et ils vont m'attraper là-bas ! Mais, ça fait rien ! Je vais risquer ! Je vais passer ! »

J'avais tellement envie de rentrer à Madrid que j'ai dit à Julio :

« Attends-moi. J'arrive. »

En effet, on est allées avec la valise et quand le douanier à qui j'avais parlé en premier a vu que j'allais passer par le Pont International, il m'a appelé et m'a dit :

« Eh, Madame ! Madame ! Mais non ! C'est pas là que vous devez aller ! »

Il voulait pas que je prenne le Pont International ! J'ai répondu :

« Ah ! Excusez-moi. »

Peut-être que tu t'en rappelles encore de cette histoire, Maguy ? J'ai fait demi-tour, j'ai fait semblant d'aller du côté qu'on m'avait dit pour rentrer à Toulouse, on s'est cachées toi et moi, et au bout d'un moment quand j'ai vu que le gendarme était retourné, je me suis lancée avec toi sur le Pont International ! Au milieu de ce pont, il y avait bien un poste de police français, j'ai donné mon passeport aux douaniers, ils l'ont regardé et ils m'ont donné l'entrée en Espagne ! Après, quand je suis arrivée au poste de la douane espagnole à Irun, tout de suite la police m'a fait rentrer dans un bureau où devant, il y avait le Tio Julio qui m'attendait. Mais le Tio Julio, c'est là que lui il a eu peur ! Parce que quand ils m'ont enfermé, il s'est dit :

« Ils ne vont plus la laisser sortir ! »

Moi, comme de toute façon le passeport était en règle et que j'avais eu l'autorisation pour pouvoir rentrer, j'avais pas peur de ce côté-là. Mais j'avais un peu peur à cause de mon activité politique à Toulouse ! J'avais peur qu'on me prenne à cause de ça ! On m'a demandé où j'allais, j'ai raconté l'histoire que mon père était mort, que je voulais aller à Madrid parce qu'il y avait une messe et finalement ils m'ont laissé. Mais c'est vrai qu'ils m'ont dit qu'en arrivant à Madrid il me faudrait aller tout de suite au Ministère de l'Intérieur pour déclarer que j'y étais.

Coïncidence, ce jour-là el Tio Julio avait retrouvé à la frontière un type qu'il avait vu blessé sur une route pendant la guerre d'Espagne et pour qui il avait prévenu les secours. A cette époque, el Tio Julio était allé voir ce type, il avait vu qu'il était blessé, il avait fait venir la police pour qu'on l'emmène à l'hôpital, qu'on le soigne et justement, ce monsieur était

maintenant policier avec Franco ! Et il l'a revu ce jour-là ! Quand el Tio Julio lui a expliqué ce qui m'arrivait, le type lui a dit :

« Je vais vous préparer de suite les billets pour Madrid. Vous n'avez pas besoin de vous faire du mauvais sang. Si votre belle-soeur passe la douane, vous pourrez tranquillement rentrer chez vous. »

On a pris le train sans attendre grâce à lui, mais dans le train j'ai pris peur de revoir ma famille ! Aujourd'hui, je reconnais que j'ai eu tort parce que tout le monde a été gentil ! C'est comme ça Maguy que toi et moi on a passé la frontière toutes les deux ! Et vous tous, vous pouvez pas imaginer l'effet que ça m'a fait !

Je suis arrivée à Madrid, il y avait ma soeur Pépita, mon frère Carlos, las pilares, la Tia Concha, tout le monde était à la gare !!! Vous ne pouvez pas vous imaginer de quelle façon ils nous ont reçus dès que Maguy et moi on est arrivées à la gare ! Vraiment très gentils ! J'étais vraiment très très très contente ! Et aussi, j'étais tellement contente de rentrer à Madrid ! D'être à Madrid ! Et de sentir l'odeur de Madrid ! De voir las calles y la Puerta del Sol –les rues et la Puerta del Sol ! Y el barrio de Lavapies – le quartier de Lavapies ! Et la calle Menorca, où je suis née !!! Je suis née calle Menorca ! En el barrio de Lavapies – Dans le quartier de Lavapies ! Se llamava y se llama el barrio de Lavapies – il s'appellait et il s'appelle le quartier de Lavapies ! Je le dis en espagnol, vous voyez ! Parce que je suis plus forte en espagnol qu'en français, ça c'est sûr ! El barrio de Lavapies, c'était un des quartiers les plus ... A Paris, on dit «Titi » ! Es uno de los barrios mas castizo ! – un des quartiers les plus typiques ! C'est un des quartiers les mieux de Madrid ! Un des quartiers les plus populaires ! Il y a ceux des gens chics, celui de Salamanca, par exemple, el barrio de Salamanca, tandis que Lavapies c'est un quartier très populaire où il y a des gens très courageux mais pas tellement chics !!! Et je suis née dans ce pays !!! Dans ce quartier !!!

Bien sûr, j'ai vu toute la famille, toutes mes tantes et tous mes oncles. Malgré la peine que j'avais de ne pas trouver mon père, j'étais très très contente de trouver le Tio Fernando, le Tio Ramon et tous les oncles et les tantes que j'avais laissés en partant de Madrid ! Et surtout, de voir mon merveilleux pays : Madrid !!! Que chaque fois je suis plus fière d'être madrilène ! Parce que c'est un pays qui a vraiment démontré quelque chose !!! Trente trois mois de guerre qu'il a lutté et tenu le coup !!! C'est la dernière ville qui s'est rendue !!! Et je peux vous dire qu'en France quand on me demandait de quel pays je venais, je disais toujours :

« De Madrid ! »

Je le disais avec orgueil !!! Et encore aujourd'hui, c'est pareil !!! Je l'ai toujours dedans !!! Pour moi Madrid, c'est vrai que c'est mon pays !!! C'est normal !!!

XIII

L'exil à perpétuité ?

« Mes racines sont là où je suis né. Quoi qu'il arrive, le premier air que tu as respiré, le premier vent qui t'a effleuré la peau, tu lui appartiens. Mais en Espagne comme en France on me regarde comme un étranger. Je suis un exilé permanent, pour toujours, doté d'une égale capacité d'intégrer les valeurs françaises et espagnoles ; mais c'est un sort que tu n'acceptes jamais. Pour moi, exiger qu'il n'y ait pas de frontières, c'est une revendication désespérée, totale.

L'exil, c'est une aventure personnelle, mais si ce n'était que ça, par pudeur, je n'en parlerai pas, je ne chanterai pas pour le dire. Des millions d'hommes vivent la même aventure. Le poème de Cernuda « Un espanol habla su tierra- Un espagnol parle de sa terre », ça peut être aussi bien un Chilien, un Argentin, un Afghan... L'exil est une maladie secrétée par l'histoire et la raison d'État. L'exil, c'est une prison. »

*Paco Ibanez
(Chanteur, 1980)*

Après la mort de mon père, moi, à Toulouse, j'ai continué à travailler pour Barbe, pour Serfati, et à bien me mettre au courant de mon métier parce qu'il fallait que je fasse tant de pièces par semaine. Il fallait que j'aie livré. J'ai encore eu des propositions. Des patrons m'ont proposé de créer un atelier, mais votre grand-père a continué de toujours refuser et je suis restée à travailler comme une esclave. Votre grand-père était jaloux ! Il avait peur que je sois trop indépendante ! Il était tellement jaloux qu'il ne voulait pas que je sorte toute seule ! Il avait peur que je fasse quelque chose avec laquelle il était pas d'accord ! Pourtant, moi, dans ma vie, il n'y a eu que lui et puis c'est tout ! Mais, bon, il était jaloux, il était jaloux ! C'était comme ça !

A cette époque là, le chef de famille c'était forcément le père ! Et pour avoir droit à la sécurité sociale, aux allocations familiales, et si les enfants allaient en colonie de vacances, ils vous demandaient toujours la feuille de paye du chef de famille. Alors Antonio est allé voir le patron pour lui dire :

« Ma femme va faire le travail, mais vous êtes obligés de me déclarer, moi ! »

Comme votre grand-père voulait travailler lui aussi dans la couture, le patron l'a pris dans son atelier et lui a appris à repasser avec la presse. Et il le faisait vraiment très très bien ! Parce qu'il faisait tout ! Il ne cousait pas, mais il faisait tout le reste ! Ce qu'il faisait votre grand-père, il le faisait bien ! C'est vrai ! Mais il le faisait pas vite ! Il le faisait doucement parce qu'il avait pas de rendement ! Jamais, jamais ! Dans toutes les choses où il est rentré ! Quand il repassait un manteau, vous savez, il n'y avait pas de plis, c'était formidable ! Mais ça prenait deux heures !

Vingt ans sont passés comme ça. Quand j'allais livrer et que j'étais en retard, ou que j'avais pas fait la pièce qu'on me demandait, je passais devant le bureau de monsieur Serfati et je tremblais. J'avais peur. Surtout devant le sien ! Parce que c'est vrai qu'ils étaient quand même été assez sévères pour les ouvriers ! Lui, votre grand-père, il était toujours aussi indiscipliné : il ne supportait pas les patrons ! Un jour, je ne sais pas ce que qu'il a demandé à l'un d'eux qu'on lui a refusé, il a dit qu'il allait le dénoncer aux Prud'hommes parce que je travaillais au noir ! Le patron a eu peur et il est venu à la maison chercher tous les manteaux pour les ramener chez lui !

Votre grand-père m'avait amené dans le parti en arrivant à Toulouse, on a quand même continué à faire de la politique et je me suis donnée dans mes idées sans vraiment connaître. Parce que je connaissais pas. Il y avait une Espagnole qui s'appelait Ramona. Elle était basque et on l'appelait « La Ramona ». Par son intermédiaire, on a fait connaissance avec des curés ouvriers d'un couvent de Rangueil, à côté de chez nous. Ils venaient à la maison et se réunissaient. On prenait des vêtements, des vivres, on leur donnait de l'argent et ils passaient la frontière au Pays basque. Ce sont eux qui ont passé des habits pour mon frère Ricardo. Parce que Ricardo a beaucoup souffert sous Franco, aussi ! Il a été en camp de concentration et comme il avait la contrainte de la Tia Margarita qui ne l'aimait pas, il a été malade. Soit-disant qu'il était tuberculeux, mais je sais pas. Peut-être. Enfin, moi je lui ai envoyé tout ce que je pouvais lui envoyer et c'était ces curés qui le lui portaient. Il y avait aussi une femme dont le frère, qui s'appelait Alaragna, avait été membre du Parti Communiste Basque et du gouvernement basque avant la guerre. Lui, comme Franco avait pris le Pays basque de suite pendant la guerre civile, il avait été fusillé. Mais sa soeur et ses enfants avaient été emmenés en Russie. Après quelques années, cette dame est retournée en France, elle est venue nous voir, et c'est ça que je ne comprends pas ! Parce que vous ne pouvez pas vous imaginer comme elle nous parlait de la Russie ! Elle avait eu une pension de la Russie, sa fille était médecin à Vitoria, sa belle-soeur aussi était médecin, elles avaient fait leurs études en Russie et elle nous parlait de ce pays comme si c'était quelque chose de magnifique !

Ces prêtres-ouvriers venaient toutes les semaines. On faisait une tombola, on ramassait de l'argent, on leur donnait et on avait des réunions politiques. Il y en avait qui s'appelaient Rafael. Rafael, après il a été fusillé parce qu'ils ont été pris par Franco. Rafael, je suis sûr que Franco l'a fusillé. L'autre s'appelait Francisco et lui aussi il a certainement été pris et fusillé. Tout ça pour vous dire qu'on a continué la lutte ici en France ! Et c'est vrai que je me suis donnée à fond !

Tous ces prêtres-ouvriers qui ont lutté pour libérer le Pays Basque sont morts, les pauvres ! Et ici, à Toulouse, on a continué à travailler pour la libération de l'Espagne ! La preuve, c'est qu'après la mort de mon père, chaque année j'y allais et chaque fois j'avais une mission que me donnait le partido d'ici ! Les gens du parti me donnaient de l'argent et il fallait que j'aille trouver des parents de prisonniers qui étaient à Burgos, à Santander ou ailleurs. Des fois, j'avais quand même peur parce que quand j'arrivais à Madrid, le Tio Julio me disait :

« Fais attention, Luisa ! Ici, c'est possible que tu sois suivis pour qu'on sache où tu vas ! »

En Espagne, j'étais déjà marquée ! En arrivant à Madrid, il fallait que j'aille au Ministère de l'Intérieur pour dire que j'étais là ! Chaque fois que j'y allais, j'avais de l'argent que je portais à tel ou tel endroit, et certaines fois je me suis retrouvée dans des situations difficiles ! Une fois, je devais apporter de l'argent à une dame, j'ai demandé à la voir et par peur, elle n'a pas voulu me recevoir. Je savais pas quoi faire parce que j'avais cet argent. J'ai essayé de lui faire comprendre que c'était pour son frère qui était en prison mais je ne savais pas comment le faire. Finalement, je suis partie en lui disant :

« Peut-être que demain je viendrais vous faire une visite. Parce que demain je dois repartir en France et si vous avez une commission pour votre famille... »

C'était dur parce que les gens se méfiaient de moi et que moi, je ne pouvais pas parler non plus avec Julio qui m'avait dit ce qu'il m'avait dit. Finalement, j'ai pu lui donner son argent, je suis montée chez elle et quand on a été en haut, je lui ai parlé un peu plus franchement sans trop me démasquer quand même. Je lui ai dit :

« Vous n'avez pas un frère en prison à Burgos ? Parce qu'il y a une famille à Toulouse qui m'a donné de l'argent pour que vous lui donniez. »

Je pouvais pas lui dire que c'était l'organisation du parti qui faisait ça.

Chaque fois que j'allais de Toulouse en Espagne avant la mort de Franco, j'avais toujours peur parce que je savais qu'on me suivait, que je ne pouvais pas faire n'importe quoi et que je ne voulais pas compromettre ma famille. Après la mort de Franco, tout ça a été fini. A Madrid maintenant, quand je vois ma soeur Pépita, elle me dit :

« Heureusement qu'il ne s'est rien passé ! Parce que quand tu venais et que tu donnais des sous pour des gens... »

Franco, lui, il a continué à tuer ! Toujours ! Toujours ! Il était sur son lit de mort qu'il a encore fusillé cinq jeunes étudiants qui avaient été faits prisonniers ! Trois à Madrid et les autres au Pays Basque ou à Burgos ! Parce qu'ils étaient communistes ou de gauche ! On a cru qu'il allait céder parce que l'opinion internationale a réagi et qu'il y a eu un bras de fer avec lui, mais ils y sont tous passés ! Il a été jusqu'au bout ! Combien il y en a eu qui étaient ici, qui sont rentrés en Espagne et qu'il a fait fusiller ? Moi, mon beau-frère Pablo il a fait dix ans de prison ! Il était à Toulouse, il est parti pour libérer l'Espagne, et il a fait dix ans de prison !

En 1975, la mort de Franco a fini par arriver et il y a eu un moment de transition avant la monarchie. Il y a eu un gouvernement de la droite franquiste et les partis politiques sont restés défendus pendant encore deux ou trois ans. On ne pouvait toujours pas dire qu'on était communistes. Après, en 1977, le roi qui avait été proclamé a donné la possibilité à l'Espagne de se libérer, mais comme le dit un de mes neveux :

« C'est dommage que Franco il est mort dans son lit. »

... ça c'est sûr !!!

XIV

Le manteau d'Astrakan

Quand Franco est mort, votre grand-père Antonio a fait comme d'autres, c'est-à-dire qu'il a écrit de suite en Espagne pour voir s'il ne pouvait pas récupérer ses droits pour son travail et rentrer à nouveau travailler à la Poste de Madrid. On lui a dit qu'il fallait qu'il aille voir un avocat là-bas. Quelqu'un qui s'occuperait de son dossier. On y a été pour qu'ils traitent son cas et le monsieur qu'il a rencontré, cet avocat, il lui a dit qu'il fallait qu'il aille aux archives de la Poste pour voir depuis quand il avait commencé à travailler. Il avait 17 ans quand il a commencé à travailler comme repartidor ! C'était en 1927 ! Et on était en 1975 !

Votre grand-père est arrivé là-bas à Madrid. J'ai été avec lui à la Poste et on a retrouvé de ses camarades de pendant la guerre civile qui faisaient comme lui, c'est à dire qui faisaient des démarches pour avoir tous leurs droits, pour retrouver leur travail, avoir l'assurance qu'il y a pour les fonctionnaires et plus tard, la retraite qu'ils méritaient ! Ils luttèrent pour récupérer ce qu'ils avaient le droit ! Et aux Archives, votre grand-père s'est retrouvé ! Il a réussi ! Et après, il a apporté tout ça à son avocat qui s'est occupé de son dossier et qui lui a tout arrangé. Pendant deux ans, je me rappelle qu'il allait et qu'il venait de Toulouse à Madrid et qu'il lui fallait toujours ceci ou cela. Tout ça a duré deux ans et il a été réadmis à la Poste en récupérant dix-sept trianos – dix-sept trimestres - d'ancienneté comme s'il était jamais parti depuis le début ! C'est-à-dire qu'il avait commencé à la Poste en pouvant pas être plus bas, parce qu'à l'époque 10 pesetas par mois on pouvait pas faire plus bas, et là, quand il est revenu il est rentré avec une paye comme s'il était jamais parti toutes les années qu'on a fait ici en France depuis la guerre civile !

Antonio n'avait jamais été un courageux pour travailler. En tout cas, quand il était petit son père le faisait travailler vraiment dur, le pauvre ! Il me disait :

« Tu sais, Luisa, là-bas à Carcabuey... »

D'avoir été misérable comme il avait été, ça l'avait... Les enfants ont eu des études, mais c'est vrai que c'est moi qui ai tout le temps travaillé comme la fourmi ! J'ai été la fourmi ! Mais en même temps qu'il ne voulait pas faire n'importe quel travail, il avait cet esprit de révolte ! De vouloir toujours être plus haut que ce qu'il était ! Et c'est ce qui fait aujourd'hui que je touche deux pensions par l'Espagne ! Une pension militaire parce qu'il avait fait les cours de radiotélégraphiste à Barcelone où il avait été reçu numéro un et une pension de fonctionnaire de la Poste !

A ce moment-là, à Madrid, votre grand-père Antonio avait déjà plus de 65 ans et il aurait pu prendre ses droits pour la retraite, partir et rentrer à Toulouse, mais là, pour une fois il a préféré travailler ! Et quand il a commencé à travailler à la Poste, il était fier ! Il était fier comme vous ne pouvez pas vous imaginer ! Ses enfants qui venaient le voir à cette époque se rendaient compte pour la première fois de leur vie que leur père était content de travailler !

Votre grand-père s'est installé à Madrid. Lolo était en train de divorcer, je trouvais qu'il était quand même assez malheureux. Et moi, je pouvais pas partir même que j'en avais une envie très grande ! Et puis quand on est arrivé à Toulouse, c'est vrai qu'on avait dans l'esprit de repartir tout de suite. Mais après, avec les enfants qui ont commencé à aller à l'école et qui ont bien travaillé... Parce que je reconnais que, l'autre jour, Lolo me disait :

« Maman, si on était resté en Espagne, qu'est-ce qu'on aurait fait, nous ? »

Si les enfants ont tous bien réussi, c'est grâce à la France ! Parce qu'on a eu les allocations et l'école gratuite ! Moi, je ne voulais pas partir et j'ai toujours freiné votre grand-père pour qu'il n'achète pas d'appartement !

Antonio venait tous les trois mois en France. Moi j'allais aussi et on a fait comme ça pendant les trois années qu'il a travaillé à la Poste. Le premier jour que votre grand-père Antonio est venu du travail, quand il est rentré de la Cibeles, j'étais à Madrid, il m'a pris et il m'a dit :

« Écoute ! Aujourd'hui, on va aller manger dans un bon restaurant ! Je vais t'amener dans un bon restaurant pour fêter ça ! Depuis tant d'années qu'on a été pauvres... »

Parce qu'on était restés longtemps sans rentrer en Espagne tous les deux, on s'est promenés partout dans Madrid où c'est qu'on habitait. On a été voir la maison où on vivait quand on était fiancés et on a été aussi à Lavapies, là où je suis née. Parce que je vous dis, si il était souvent autoritaire et que des fois il avait mauvais caractère, en même temps il était... tendre, si vous voulez ! Rien que d'aller voir la maison où je suis née, il était content ! Et maintenant, il avait le porte-monnaie plein de billets ! Il avait pas une grande paye, mais enfin... Pour lui, avoir un porte-monnaie avec de l'argent qu'il avait gagné, c'était...

Votre grand-père m'a emmené sur la Gran Via, à Madrid. On s'est promené pour voir les vitrines des magasins. Et avec l'argent qu'il avait, il était tellement content de voir tout ça ! Il m'a acheté une belle paire de chaussures. Et à un moment donné, on est passés devant un magasin qui vendait des manteaux de fourrure en Astrakan, que lui il aimait bien l'Astrakan. C'est là qu'il me dit :

« Luisa, tu peux te le payer ! »

Je lui ai répondu :

« - Non, je peux pas m'acheter ça !

- Mais si ! Tu peux te le payer maintenant ! »

Et c'était vrai ! On pouvait ! Et même des choses comme des vestes en cuir, qu'en Espagne c'est moins cher quand même, il voulait en acheter pour ses enfants ! Toujours !

XV

Les mots de la (presque) fin

Votre grand-père avait dans l'idée de mourir en Espagne. Il disait que la terre ici en France avait trop d'humidité. Que celle d'Espagne était plus chaude et que ce serait toujours ça de gagné. Votre grand-père avait dans l'idée de mourir en Espagne, mais comme je vous l'ai dit, il est resté trois ans en Espagne et puis il est revenu en France parce qu'il a vu que je ne voulais pas venir avec lui. Et qu'il se sentait seul et malheureux dans la pension de Madrid où il habitait. Quand votre grand-père est rentré d'Espagne après être parti en retraite, je voyais qu'il était un peu distant. Il ne sentait pas bien. Peut-être que c'était parce qu'il avait quitté son pays. Votre grand-père est parti le dimanche des Rameaux de l'année 1981. Ma vie à Toulouse, après la mort de votre grand-père, vous savez déjà plus ce qu'elle a été. Pendant toute sa vie depuis qu'il était venu me chercher à Albacete chez mon père pour m'emmener avec lui à Barcelone jusqu'à notre vie en France, l'obsession de votre grand-père avait été que je ne sois pas toute seule. Et maintenant, vous voyez ! Voilà bientôt 20 ans que je suis toute seule !

Aujourd'hui, je me rappelle que quand j'étais jeune il y avait dans notre bâtiment un monsieur qui travaillait avec un grand metteur en scène, un cinéaste comme Lellouch aujourd'hui. Ce monsieur avait déjà un certain âge, une cinquantaine d'années, et il habitait un étage plus bas que nous dans la calle Narvaez. Moi, je chantais tout le temps et il m'entendait. Un jour, on a pris l'ascenseur ensemble et il m'a dit :

« Tu ne voudrais pas faire un film avec le metteur en scène pour qui je travaille ? »

Tu parles ! Quand il m'a parlé de ça, j'étais folle de joie ! Je voulais le faire ce film, bien sûr ! Parce que c'est vrai que j'ai toujours eu un esprit très artistique ! J'aime beaucoup tout ce qui est théâtre, le cinéma moins, quand même ! Mais le théâtre, la chanson, tout ça j'aimais beaucoup ! Et à Madrid il y avait beaucoup de théâtres ! Ce monsieur m'a proposé ça et je lui ai dit :

« Écoutez ! Vous parlez avec mon papa et vous verrez bien ce qu'il vous dit. »

Il a parlé à mon père pour lui proposer de me laisser aller prendre des leçons pour éduquer ma voix, mais mon père n'a pas voulu. Il a dit que non, que c'était pas un métier pour sa fille, qu'il y avait trop de dangers pour moi ! Il ne voulait pas ! De ce côté-là, quand j'étais jeune, je ne pouvais pas ! Si ça c'était passé aujourd'hui, j'aurais fait quelque chose dans la chanson ! Parce que pour moi, c'était la chanson ! J'ai toujours chanté ! J'ai une très bonne ouïe ! Pour la musique, j'étais très juste même si je n'ai jamais eu de leçons de chant et de musique ! Mais j'aimais ça !

En Espagne, depuis quelques années il y a eu beaucoup de progrès. Passés les premiers temps et la transition du gouvernement de droite, tous les partis politiques ont eu la liberté d'expression, se sont mis à travailler, et je pense que c'est ça qui a fait avancer le pays. Avant quand on allait là-bas, on passait par des routes, on pouvait pas marcher ! C'était infernal ! Aujourd'hui, il y a des autoroutes partout ! Et il n'y a pas que ça ! Il y a eu d'autres progrès aussi ! Tout ça, ça vient de la gauche ! C'est les socialistes qui l'ont fait ! Ils ont été au gouvernement pendant 14 ans ! Aujourd'hui il y a la droite qui dit... Mais c'est pas vrai ! C'est pas ceux qui sont au gouvernement aujourd'hui qui ont fait tout ça ! Je parle des socialistes, que finalement je suis de gauche ! Maintenant je dis pas que... J'ai été communiste peut-être un peu sans savoir ce que c'était. Mais, bon ! Je suis de gauche ! Maintenant j'ai même peur de dire que je suis communiste ! Parce qu'ils ont fait des gaffes ! Il faut le dire !

Dans ma vie, je me suis donnée à fond dans mes idées sans connaître parce que je ne connaissais pas. Ce que je voulais surtout, c'était libérer l'Espagne ! C'est votre grand-père qui m'a mis ces idées, mais je n'étais pas toujours d'accord avec lui ! Parce que je le trouvais trop sectaire et que je n'aime pas le sectarisme, non plus ! Il faut quand même être juste ! Dés fois, il me parlait des uns et des autres, de la gauche et de la droite, et il me disait que c'était la même chose ! Je lui répondais :

« Quand même ! Tu n'as pas raison ! »

Je voyais bien qu'il n'était pas juste ! Et lui, il a bien compris que ce n'était pas ça non plus quand peu de temps avant sa mort, en 1981, il y a eu une tentative de coup d'État à Madrid ! Et que c'est le roi qui a sauvé l'Espagne en prenant la parole à minuit pour dire que les militaires devaient rentrer dans leurs casernes !

Pour moi, quand je me suis engagée, être communiste c'était être bon, aimer les gens, s'aider les uns et les autres et lutter pour qu'il y ait l'égalité pour tous. Qu'il n'y ait pas des riches de plus en plus riches et des pauvres de plus en plus pauvres ! C'était ça ! C'est pour ça que j'étais très déçue après quand il est arrivé ce qui est arrivé au parti en Russie. Parce que je pensais vraiment que c'était l'idée formidable pour que le peuple puisse vivre heureux, qu'il n'y ait pas des gens qui n'aient rien à manger, et d'autres qui aient de l'argent et qui le gaspillent de la façon dont il est gaspillé.

Malgré tout ce qui nous est arrivés dans les pays de l'Est, je suis encore aujourd'hui ce que j'ai été ! Je garde quand même mes idées ! Peut-être que je me suis trompée, mais de toute façon aujourd'hui que je suis déjà vieille, je les conserve et je pense les conserver jusqu'à la fin de mes jours ! Le communisme, pour moi, ce n'est ni Staline, ni un autre ! Être communiste, c'est être contre toutes les dictatures ! Contre tous les autoritarismes ! Qu'il n'y ait pas les inégalités qui existent ! Par exemple cette misère qu'il y a d'un côté et de l'autre côté une grande richesse. Eh bien, je suis contre ça ! Je croyais que l'égalité arriverait en luttant pour ces idées, que les êtres humains arriveraient à s'entendre, mais aujourd'hui je me rends compte que ce n'est pas comme ça. Et je crois que vous autres les jeunes, vous devez continuer à lutter pour ça. Et aujourd'hui, je suis très déçue parce que je croyais qu'après une vie de lutte et d'exil... (...) Vivre toute une vie en-dehors de son pays, sans ma famille ... (...) Ici je suis l'Espagnole et en Espagne je suis la Française, ça me fait beaucoup de peine vous savez ! ... De vous raconter ça !... (...) Je croyais qu'aujourd'hui après tant d'années, je pourrai peut-être avoir vu que la vie a changé ! Mais ça n'a pas changé, vous savez ! Avec tout ce qui arrive aujourd'hui, même ici en France, ça me dégoûte ! C'est pour ça que je pense que vous qui êtes jeunes, vous devez continuer à lutter pour ça ! Pour que triomphent les bonnes idées ! C'est vrai que c'est dur la lutte politique ! Surtout la lutte pour aider les gens ! Et je pense que si aujourd'hui je n'étais pas si vieille, je crois que je recommencerais à faire quelque chose pour que les fascistes, comme Le Pen par exemple, n'arrivent pas à ce qu'ils veulent ! Parce que je suis antifasciste !!! Contre tous les fascismes !!! Que je ne suis pas d'accord avec et qu'ils m'ont fait beaucoup souffrir !!!

Les plus beaux jours de ma vie, vous le savez maintenant ! C'était au mois de décembre 1936.

... Je me souviens...

Je venais juste de me marier avec votre grand-père Antonio. On se promenait tous les deux sur la Gran Via de Madrid. Il y avait la guerre, Franco assiégeait la ville et la bombardait.

Un obus venait de tomber à côté de nous sur l'immeuble de la Téléfonica... mais, bon !

On n'a pas peur !

Peut-être bien qu'on croyait qu'on était intouchables !!!

Je crois que j'ai fini de vous raconter mon histoire. Elle a été longue quand même, hein ?
Avant de partir, juste une chanson, une chanson pour ma petite Loulou que je sais qu'elle est très belle et qu'elle l'aime beaucoup !

*« Que bonita es mi niña
Que bonita cuando duorme
Que parece una amapola
Entre dos trigales verdes
Entre dos trigales verdes »¹*

¹ Qu'elle est belle ma petite fille/ Qu'elle est belle quand elle dort/ Elle ressemble à un coquelicot/ Entre deux champs de blés verts/ Entre deux champs de blés verts.
(Extrait d'une chanson populaire espagnole)

Fin